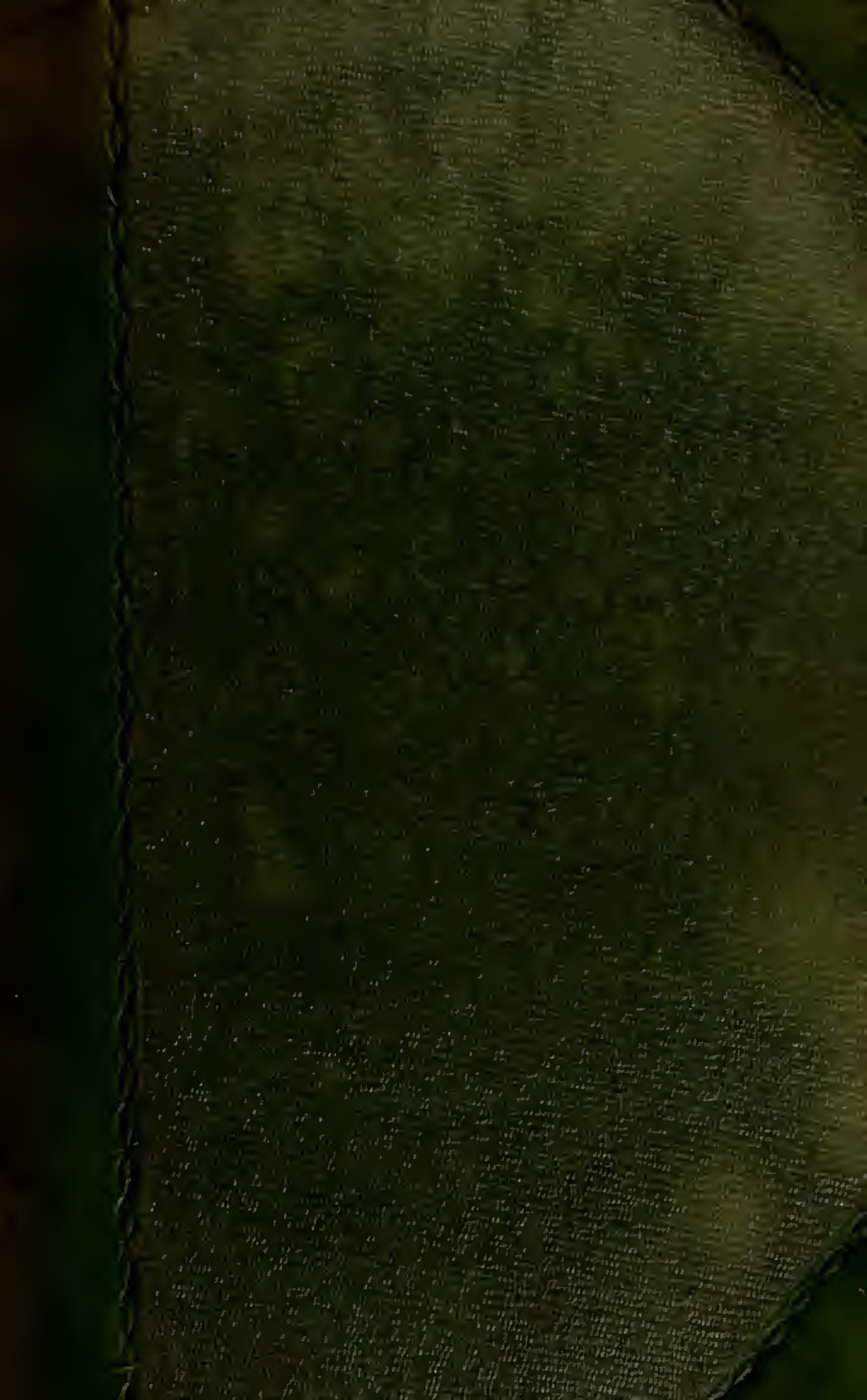
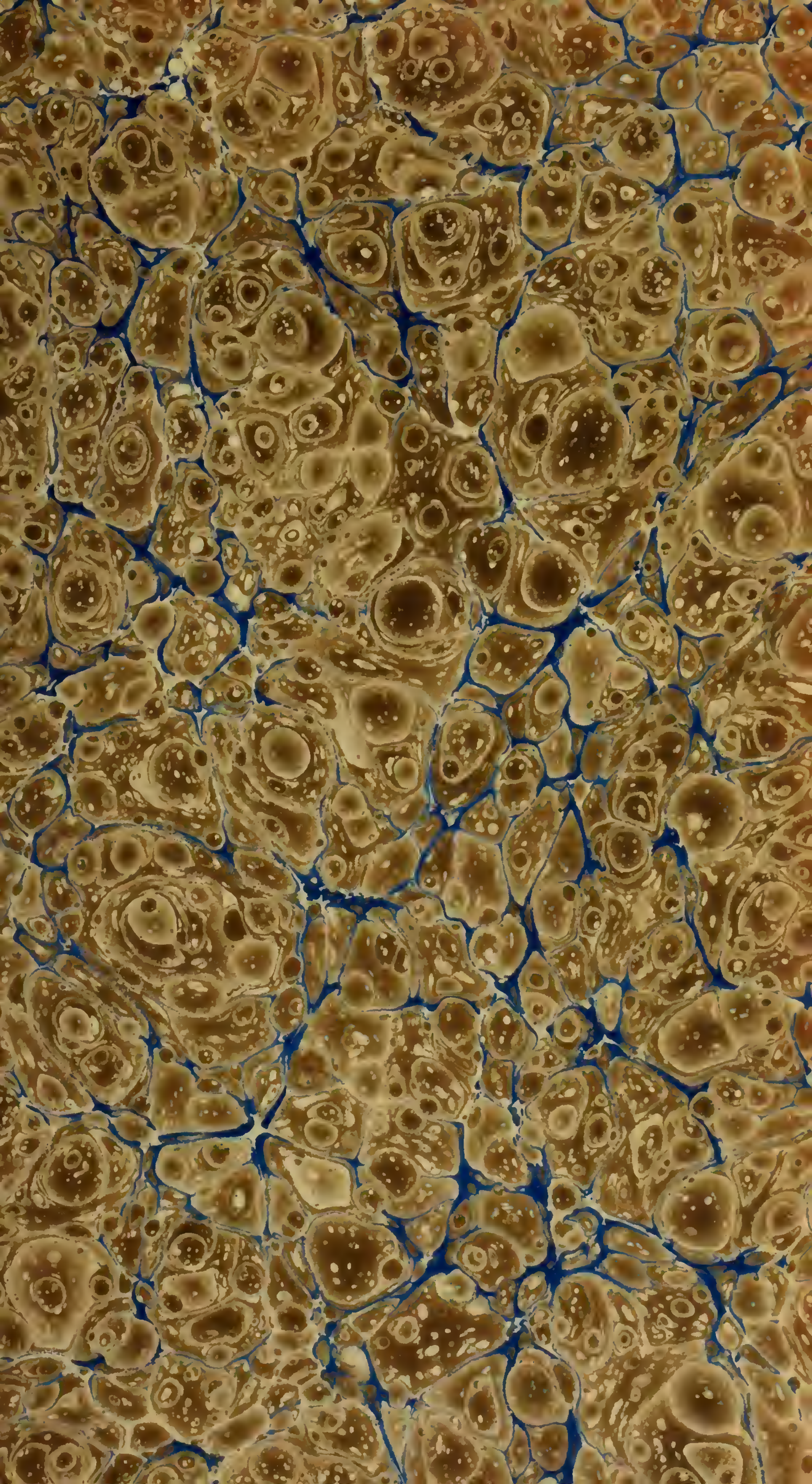

LEFT
24ColorCard
CameraTrax.com




GIVING AND FORGIVING
S. Lenox L. Bigger.
x1/6



with the Author's

SIX MOIS

DE SÉJOUR

EN ANGLETERRE

Pendant l'Année 1836,

PAR SIRUS PIRONDI, D.-M.

« Si je disois que cet *Itinéraire* n'étoit
« point destiné à voir le jour, que je le
« donne au public à regret et comme
« malgré moi, je dirois la vérité. »

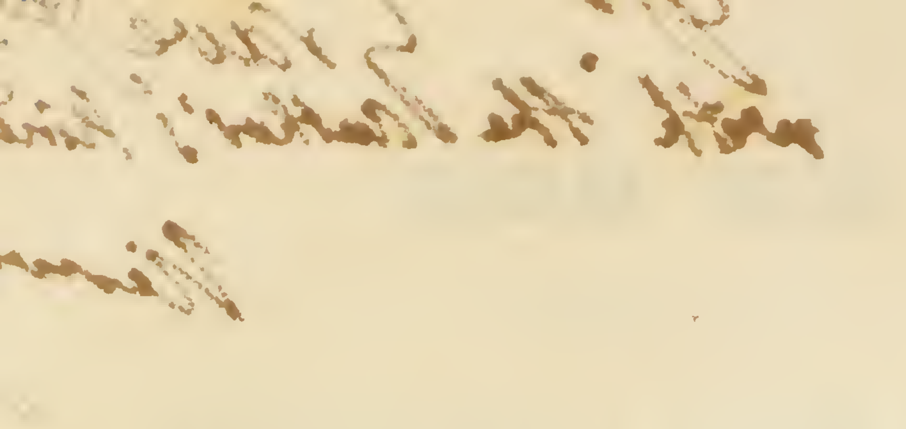
CHATEAUBRIAND.



MARSEILLE,

SENÉS, IMPRIMEUR-ÉDITEUR, RUE SAINT-FERRÉOL, 27,
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

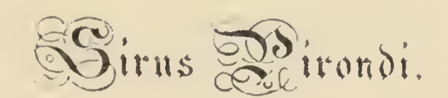
1839.



A M. P. Manni,

Docteur en médecine et Professeur à l'Université de Rome, Chevalier de l'ordre de Saint-Joseph de Toscane et de l'ordre de François 1er de Naples, Directeur de l'Académie Obstétrique de Rome, Membre de plusieurs Sociétés savantes, etc., etc., etc.

Je dois à vos aimables instances d'avoir fait un voyage que votre esprit et votre science me rendirent si agréable, et je vous offre ici le résumé de ce que nous avons vu ensemble. Acceptez ces souvenirs communs avec votre bienveillance ordinaire, et vous ajouterez une nouvelle faveur à toutes celles que je vous dois.



MARSEILLE, le 28 octobre 1858.

Au Lecteur.

Je me décidai en 1836 à parcourir l'Angleterre, voulant profiter de l'occasion fort heureuse qui se présentait de me trouver en compagnie du professeur Manni, dont la conversation à la fois instructive et agréable me promettait d'embellir mon voyage. Mon unique but était de visiter les principaux hôpitaux et hospices de charité, et d'y recueillir quelques matériaux pour un travail dont je pense m'occuper plus tard.

N'étant pas trop favorablement disposé, j'en conviens, en faveur du pays que j'allais visiter, ma curiosité fut

d'abord peu piquée pour tout ce qui était accessoire à mon étude spéciale. Cependant je dus revenir peu à peu de cette prévention, et il faut dire même que j'ai eu beaucoup de peine à me défendre de tomber dans un excès opposé.

Il est de fait que la nation anglaise, trop long-temps blâmée par rancune et souvent louée par manie, a été jugée par beaucoup de monde sous un aspect peu favorable. Il ne m'appartient pas de remonter à la source d'un pareil jugement, et je me bornerai à faire remarquer ici que les Anglais eux-mêmes y ont en partie donné lieu par cet orgueil national que leur supériorité sur quelques autres nations européennes rend, jusqu'à un certain point, excusable.

Quoi qu'il en soit, je dus revenir, chez eux, je le répète, de toute idée préconçue, et leur bienveillante hospitalité me porta à examiner maints objets accessoires à mon but, mais offrant cependant beaucoup d'intérêt. Je fus donc amené, et pour ainsi dire sans m'en douter, à voir leurs grandes manufactures et leurs établissemens de tout genre; et quoique je n'eusse pas le temps d'examiner en détail ce qu'on voulait me montrer, je pus néanmoins recueillir des notes propres à faire établir sur les habitudes générales de cette nation un jugement plus impartial.

Toutefois, s'il est difficile de parcourir un pays intéres-

sant sans recueillir, à peu de frais, beaucoup de notes, il est vrai aussi qu'on peut y mettre plus ou moins d'ordre, suivant l'usage qu'on croit en faire; et je dois dire ici, avant tout, qu'en transcrivant jour par jour quelques observations en dehors des hôpitaux, je n'avais d'autre but que d'occuper des momens de loisir et de pouvoir rappeler à ma mémoire toutes les circonstances d'une époque qui me fut bien agréable. Plus tard, amené par l'amitié à communiquer quelques fragmens de mon itinéraire à ceux qui sont les plus intéressés à ce qu'il contient, j'ai dû promettre, malgré moi, que je le laisserai publier; et ce n'est pas sans peine que, après deux ans de refus, je consens à le livrer au public.

Tout ce qui a rapport à la médecine devant me servir par la suite, ainsi que je l'ai déjà dit, j'ai dû enlever beaucoup de choses qui n'auraient pu intéresser également tous les lecteurs; et si parfois j'y ai laissé quelques notes médicales, c'est que je les ai jugées propres à mieux faire connaître le génie tout français et la patience véritablement allemande qui forment le caractère distinctif de quelques savans anglais. Ainsi réduit, il ne faut pas chercher dans cet écrit, auquel je n'ose donner le nom de livre, un tableau complet de l'Angleterre; le peu de temps que j'ai pu séjourner dans cette contrée ne me permet d'en donner qu'une esquisse bien rapide.

Ce ne sont que des impressions de voyage, qui ne devaient être lues qu'en famille ou dans un petit cercle d'amis; si cependant elles peuvent engager le lecteur à examiner le pays qui me les a dictées, sans prévention et avec impartialité, je croirai que le peu de temps que j'ai employé à leur rédaction n'a pas été entièrement perdu.

I.

DÉPART DE CALAIS.

Départ de Calais.

—

Nous avons quitté Calais à minuit et quart, à bord du paquebot le *Lord-Melleville*, destiné à remonter la Tamise jusqu'à Londres. Ce bâtiment, quoique petit, avait à bord une centaine de passagers entassés les uns sur les autres; et, chose assez singulière, tous les hommes s'étaient emparés de la chambre, laissant les dames en plein air jouir du ciel et.... du vent, qui, par parenthèse, soufflait avec une force peu commune. Etant arrivés à bord

un peu trop tard, nous avons dû être galans par force, et conséquemment nous sommes restés sur le pont, tâchant de nous rapetisser autant que possible et de nous garantir, avec nos manteaux, du gros zéphir du nord.

Les mouvemens du paquebot augmentèrent bientôt, et le mal de mer se fit sentir aux habitans du pont. Les hommes ont été les premiers à souffrir de cette cruelle angoisse, et les dames d'en rire tout d'abord; mais leur tour ne s'est point fait attendre, et on aurait pu, si on y avait songé, rire d'une revanche bien terrible. Pour ceux qui ne souffrent pas, et j'avais le bonheur d'être du nombre, un pareil spectacle n'a déjà rien d'attrayant; et si vous ajoutez les vagues qui de temps à autre venaient caresser indistinctement les épaules des malades et des bien portans, vous vous figurerez aisément que la place n'était guère digne d'envie.

Je ferai observer ici qu'il s'en faut cependant que ceux-là mêmes qui ne souffrent pas du mal de mer ne ressentent une certaine influence de l'agitation au milieu de laquelle ils se trouvent : on éprouve un malaise qu'on définirait difficilement, et qu'on

peut comparer fort bien à celui qu'on a lorsqu'on se place pour la première fois sur l'escarpolette.

Vers les quatre heures du matin, nous étions en vue de la côte d'Angleterre, et peu après nous sommes entrés dans la Tamise, laissant à gauche le fort Margate avec un établissement de bains. On n'aperçoit d'abord que la rive gauche de ce large fleuve; ce n'est qu'après une heure de marche qu'on peut voir les deux bords. Ici on commence à distinguer la campagne, dont la rive gauche (qui est la droite du fleuve) est recouverte par de magnifiques collines d'une verdure étonnante et parsemées de sites fort pittoresques; le côté opposé est aride et on le croirait désert et abandonné. Naturellement notre attention se porta du premier côté, appartenant à la province de Cantorbury. Livrés à nous-mêmes et sans nomenclature de ce qui semblait défiler devant nous, il aurait été difficile de rien comprendre à un amas d'arbres ou de maisons qui de temps à autre étaient aperçus; mais quelques dames de Greenwich, qui se trouvaient sur le pont et qui parlaient un peu français, furent assez aimables pour m'indiquer ces lieux,

et voulurent même commencer à me faire bien prononcer quelques mots anglais; ce qui fut pour moi une fort agréable leçon de prononciation.

Enfin nous voilà parvenus à 15 milles de la capitale. Au sud de la Tamise on voit une infinité de parcs et de lieux de plaisance, vrais séjours de plaisir..... ou d'ennui. Peu à peu le fleuve se remplit d'une multitude de bâtimens pour la plupart ancrés, de toutes formes et de toutes dimensions. De nombreux bateaux à vapeur sillonnent la Tamise dans tous les sens, se dirigeant sur tous les points du globe. Un superbe endroit nommé *Greenwich*, où l'on voit un immense hôpital destiné aux marins, et dont nous aurons occasion de parler plus tard, nous avertit que nous ne sommes plus qu'à trois milles de Londres. Le fleuve fait ici mille contours gracieux et semble, par coquetterie, éloigner le moment où le voyageur va être frappé de surprise en apercevant de loin la majestueuse coupole de Saint-Paul et cet amas de ponts et d'édifices qui paraissent superposés les uns aux autres. Parmi les ponts, il y en a un qu'on nous indiqua, car on ne peut l'apercevoir : il est *sous*

l'eau, et on voit, par les travaux situés aux deux extrémités, quelle est la position qu'il doit occuper. Tout près de celui-ci on aperçoit un vieux bâtiment de guerre qui sert maintenant de maison de santé pour les matelots malades, de tous les pays indistinctement. Un peu plus loin les navires marchands se multiplient tellement que la circulation des paquebots devient difficile quand le temps est beau, et fort dangereuse quand il y a un peu de brouillard.

Nous arrivons enfin au beau *Pont de Londres*, qui est le premier élevé sur la Tamise; le paquebot s'arrête au milieu de plusieurs autres qui viennent également d'arriver de divers points du royaume ou du dehors, et nous descendons devant un grand édifice placé à notre droite, et qu'on nous dit être la douane (*Custom-house*). Après avoir mis pied à terre, on nous a demandé notre passeport qu'on a examiné assez lentement; on en a pris note, et on nous l'a rendu immédiatement avec un autre papier, où il est écrit que nous devrons le rendre en quittant le royaume; cependant on ne nous l'a plus demandé. Je ferai remarquer ici que

pendant les quelques mois que nous avons habité l'Angleterre, nous avons parcouru les trois royaumes sans que jamais on nous ait demandé ni qui nous étions, ni où nous allions. C'est ainsi qu'on élude en Angleterre la plus forte entrave du voyageur; mais c'est une île!

Si la visite des passeports est peu rigoureuse, en revanche on est très sévère pour les effets. Une salle de la douane, divisée en plusieurs compartimens, reçoit tous les bagages des voyageurs; il y a des places distinctes pour les malles, pour les sacs de nuit et pour les étuis de chapeau, et chaque voyageur est appelé successivement à reconnaître ses effets et à les soumettre à la visite d'un bras vigoureux, qui vous les tourne et retourne en plusieurs sens avec fort peu de ménagement. Ajoutons à cet inconvénient, commun à la plupart des douanes de l'Europe, que s'il y a beaucoup de voyageurs, il faut souvent que les derniers attendent trois et quatre heures avant que leur tour soit arrivé. Dans un pays où tout se fait grandiosement, on pourrait, ce me semble, obvier aisément à cet ennui, et surtout éviter la perte d'un temps qui

peut être très précieux pour beaucoup de personnes.

Quoique nous ayons débarqué à midi, ce n'est qu'à quatre heures que nous avons pu nous mettre en route pour aller nous loger à *Leicester square*, qui est un quartier central. La route, depuis la douane jusqu'à la place de Leicester, nous a paru fort longue, par le double motif que nous la parcourions pour la première fois, et qu'un nombre infini de voitures viennent à chaque instant entraver la marche : il y en a quelquefois sur deux et sur trois rangs pour des milles entiers.

II.

LONDRES.

Londres.

Rues.

Malgré la fatigue du voyage, nous sortîmes presque immédiatement après notre arrivée à l'hôtel, pour visiter rapidement les principaux quartiers. Cette première course, l'heure étant un peu avancée, n'a pu nous donner que des idées imparfaites. Cependant nous avons pu juger que les rues, tirées toutes au cordeau, longues, larges et bien percées, présentent des trottoirs magnifiques et extrêmement propres. Le milieu, bien

madacamisé, exempte les voitures du moindre cahotage et fatigue beaucoup moins les chevaux ; il a encore l'avantage de ne pas laisser de la boue ; car malgré qu'une forte pluie fût tombée pendant la nuit, le lendemain les rues étaient encore assez propres. Nous avons pu également admirer les belles voitures publiques, leurs attelages élégans à deux, trois et quatre chevaux, harnachés comme ceux des particuliers.

Ici chaque diligence ressemble à l'équipage d'un grand seigneur, et sans les lettres dorées qui indiquent si elle va à Oxford ou à Bristol, on ne saurait réellement pas si c'est une voiture qui appartient au public ou à la cour. Elles ont pourtant une bizarrerie assez singulière : c'est que, quoique chaque diligence porte dix-sept ou dix-huit voyageurs, il n'y en a que quatre qui peuvent s'asseoir dans la voiture ; les autres y sont accrochés tout autour sur des banquettes en bois, sans coussin ordinairement, ou tout au plus recouvertes de paille. Les banquettes se trouvent placées à moitié sur le ciel de la voiture, de sorte que le dos des pauvres voyageurs est appuyé contre les malles et

caisses qu'on a pu y entasser; ajoutez à cela que tous les effets qui ne peuvent être placés sur la voiture, on les attache où l'on peut et de tout côté, ce qui fait qu'en résumé la voiture peut être comparée à un chou-fleur dont la jambe est en bas et la tête en haut. Elle marche extrêmement vite, cela est vrai, mais il ne faut pas s'étonner si elle verse aussi fréquemment. Aucune voiture dans la ville ne porte de lanternes pendant la nuit, et cela se conçoit puisque dans les rues de Londres on y voit autant la nuit que le jour. Toute la ville est éclairée au gaz par des réverbères sur des colonnes en fonte placées à quinze pieds de distance alternativement sur les deux côtés de la rue.

Nous avons vu des magasins d'une grande richesse; cependant ceux de bijouterie n'ont ordinairement rien de remarquàble, et sont à une grande distance de ceux de Paris sous le rapport de l'étalage. On ne voit point de cafés, remplacés par d'autres établissemens, comme nous le verrons plus tard.

Parcs.

Qui veut voir la ville de Londres, ou, pour mieux dire, ses maisons et ses rues, doit profiter du dimanche. On ne sait vraiment ce qu'est devenue une population de presque deux millions. Tous les magasins sont fermés, pas une *taverne* entr'ouverte ; vous ne pourriez certes pas y boire un verre d'eau pour une guinée. On ne rencontre même pas de voitures ; les quelques-unes qui restent en circulation sont concentrées dans les *Parcs*. Le lendemain donc de notre arrivée on nous a conseillé de profiter du dimanche, et, escortés par un excellent jeune homme irlandais, nous avons commencé à parcourir la ville, ayant d'ailleurs pour nous un temps superbe.

Généralement les beaux quartiers de Londres

sont tels à pouvoir étonner le plus indifférent; les belles rues et les belles places se succèdent et se multiplient au point qu'il serait inutile de chercher à résumer ici celles qui emportent la palme sur les autres. Je dois dire pourtant que *Regent's street*, réunie à *Portland place*, est une des rues les plus surprenantes qu'on puisse voir. La partie inférieure de la première de ces rues porte le nom de *Quadrent*, probablement à cause de sa forme ; de chaque côté il y a une superbe colonnade s'élevant majestueusement au dessous de deux terrasses. A en juger par la couleur, on serait tenté de croire que les colonnes sont de marbre et même de beau marbre ; il n'en est rien cependant : elles ne sont ni plus ni moins qu'en fonte.

Toute la ville est bâtie en pierres, en forme de petits carrés, noircies par les brouillards et par cette vapeur enfumée qui plane toujours sur Londres ; ce qui donne à chaque maison un aspect extrêmement triste et peu élégant. Mais en y regardant de près, cette première sensation s'évanouit et on trouve généralement des maisons fort jolies et très souvent des palais magnifiques. Par exemple, il est

à remarquer qu'aucune de ces habitations n'a de persiennes, ni aux fenêtres, ni aux balcons; mais on n'a pas besoin d'en demander le pourquoi, lorsqu'on réfléchit que le soleil ne risque guère d'offenser les yeux de ceux qui se trouvent dans les appartemens. Chaque maison est séparée de la rue par un fossé entouré d'une petite grille en fer qui vient s'opposer à ceux qui voudraient trop s'approcher des croisées. Ce fossé donne le jour aux appartemens que j'appellerai *sous-terrestres*. Chaque maison, en effet, n'a ordinairement que deux étages, mais elles en présentent un troisième là où nous avons la cave; cet étage sert de basses-offices (1). Cette partie de maison n'est habitée que par la valetaille et a un escalier à part, car le maître et le domestique ne peuvent et ne doivent entrer ni par la même porte, ni par le même escalier. Nous avons vu aussi quelques temples (anciennes églises) fort jolis, et on y est extrêmement recueilli : nous reviendrons plus tard sur cette circonstance.

(1) Une disposition parfaitement semblable se retrouve dans les constructions de la Provence et en particulier de Marseille.

Tout en promenant, nous sommes arrivés à *Regent's Park*, qui est au nord-ouest de la ville, et nous en avons fait le tour dans une heure et demie de bonne marche. Décrire cette immense campagne est chose impossible; nous nous bornerons à dire qu'elle est parsemée de grandes promenades en tout genre, de petites prairies remplies de bestiaux, et entourée d'une foule de palais d'un goût exquis, mais bizarre, imitant parfois les mosquées d'Orient. C'est dans ces promenades que chacun va étaler son luxe ou jouir du luxe des autres.

Au milieu de ce parc se trouve enté le jardin zoologique, dont nous parlerons plus tard; car, pour le visiter, il faut être porteur d'un billet émis par les membres du parlement. Il m'eût été assez agréable de passer le reste de la journée dans ce parc pour examiner à l'aise une quantité de voitures superbes, remplies de jeunes personnes d'une beauté rare; mais il fallait profiter du calme général de la ville pour en visiter la plus belle partie, et nous quittâmes Regent's Park pour entrer, par la rue d'Oxford, dans l'autre belle campagne nommée *Hyde-Park*. De plus beau en plus beau; des

rivières charmantes, des gazons délicieux qu'on foule impitoyablement sans qu'un malencontreux gardien vienne vous prendre par le collet.

Il y a cependant des gardes dans la ville habillés proprement, avec un petit numéro brodé sur leur habit bleu, et un chapeau ordinaire avec le fond en cuivre. Mais ces constables, ou *policemen*, sans armes et sans rancune, ne se tiennent que dans les rues, où l'on en trouve à peu de distance les uns des autres, pour maintenir le bon ordre dans la circulation des voitures, et empêcher ainsi des événemens fâcheux. Quant aux soldats, on n'en trouve ici que quelques-uns devant la maison du roi, des ministres, du général en chef; leur tenue est belle, surtout pour la cavalerie de la garde. Ce sont de beaux hommes de six pieds et quelques pouces, mais généralement ayant l'air un peu gauche. Ils sont tous volontaires; car, nous a-t-on dit, il n'y a point de conscription dans l'armée de terre; ce sont des soldats à vie.

Après Hyde-Park nous entrons à Saint-James-Park. Le promeneur a ici un horizon surprenant. On aperçoit cependant à gauche le palais de Saint-

James tant renommé, mais d'une architecture extrêmement mesquine; aussi les Anglais ont voulu y remédier et ont fait bâtir, au milieu même du parc, un palais superbe copié un peu sur celui de Versailles.

J'ai vu dans ce parc un monument (Achille) élevé devant la maison de Wellington avec les canons pris à Waterloo, pour honorer ce général d'une victoire que la postérité jugera sans doute mieux que nous. Cependant je ne puis résister au besoin de citer ici trois vers de lord Byron, tellement significatifs qu'ils n'ont pas besoin de commentaires :

Oh, bloody and most bootless Waterloo,
Which proves how fools may have their fortune too
Won, half by blunder, half by treachery!

The Age of Bronze.

J'ai vu aussi plusieurs autres statues, entre autres celle du duc d'York, frère du roi et généralissime des armées. Tous les officiers réunis lui ont élevé une colonne de granit surmontée de sa statue en fer coulé, comme toutes les statues en général dans

ce pays : elle n'a rien de particulier, si ce n'est encore une imitation de la fameuse Colonne-Vendôme. Celle-là occupe le bas de la rue du Régent, près l'entrée du parc de ce nom.

Eglise de Saint-Paul.

Depuis trois jours nous courons les rues de Londres, un plan de la ville à la main, pour en connaître la disposition générale; ce qui n'est pas fort aisé. Aujourd'hui encore, nous avons quitté notre hôtel à neuf heures pour aller sur *London's Bridge* (pont de Londres); mais, chemin faisant, nous avons été arrêtés par la grande église de Saint-Paul, convertie maintenant en temple.

Je commence par déclarer que je ne connais ni Saint-Pierre de Rome, ni la cathédrale de Milan; mais je dis cependant qu'il semble impossible que le bras de l'homme ait pu avoir la force de construire un si grand colosse en pierre, qui semble menacer le ciel, ou, pour mieux dire, le réunir à la terre. Bien examiné en dehors, il offre un ensemble de

colonnades, péristyles, etc., qu'il serait difficile de décrire; tout ce que je puis dire c'est que le dehors ne paraît encore rien comparativement au dedans. C'est un si vaste espace, c'est une capacité si étendue en tous sens, que l'œil s'y perd; et lorsqu'on peut le fixer quelque part, c'est pour admirer la beauté du travail et surtout les pénibles minuties d'architecture, que leurs contours naturels font paraître aisés à faire, et qui pourtant doivent avoir bien coûté à ceux qui en entreprirent l'exécution. La mémoire de sir Christophe Wren et de tous les autres architectes qui ont travaillé à cet édifice colossal, ne périra jamais.

On officiait dans ce temple (et je dirai, en passant, que le chœur en bois est de toute beauté), on officiait, dis-je, et cette solitude immense où se faisaient entendre quelques voix bien faibles accompagnées par le son des orgues, produisit sur moi tant d'effet, que volontiers, si j'eusse été seul, j'aurais prié avec les autres; mais mes compagnons avaient leur curiosité rassasiée, et il fallut me décider à quitter Saint-Paul et ses chants.

Nous n'en sommes sortis cependant qu'après

avoir donné un coup d'œil à différentes statues, que la nationalité anglaise a fait élever à ceux qui ont bien mérité de la patrie : nous avons remarqué, entre autres, celle de l'amiral Nelson, du duc de Cornwails, et de différens autres généraux qui se sont particulièrement distingués dans les dernières guerres au commencement de notre siècle. La plupart sont représentés au moment où un boulet ennemi vient les enlever à leurs compatriotes; ce qui prouve qu'on sait également récompenser le courage malheureux.

Musée Britannique (1).

Pour mieux rendre compte de ce que j'ai vu au *British Museum*, je diviserai le Musée en trois étages, ainsi qu'il l'est réellement : rez de chaussée, premier et second. Nous avons commencé par lè haut. Je ferai remarquer, d'abord , que l'aspect extérieur du Musée , pour parler notre langue, *ne paie pas de mine ;* mais on change d'idée quand on le parcourt en détail. Toutes les grandes salles sont magnifiques et d'une construction toujours analogue aux objets qu'elles contiennent, ce qui est très philosophique et ce qui fait mieux apprécier tout ce qu'on y voit.

(1) Le public est admis à visiter cet établissement sans aucune carte et sans *rien payer*; nous verrons plus tard qu'une pareille disposition est ici bien rare.

Le second étage renferme toute la collection des coquillages, l'étude ornithologique, avec une petite collection de toutes les différentes espèces d'œufs, et plusieurs armoires contenant des minéraux magnifiques, ainsi que quelques fossiles très remarquables. Tout cela m'a paru à la fois beau et complet, mais on l'admire moins quand on connaît le Jardin-des-Plantes de Paris. Les murailles de ces salles sont tapissées par des tableaux, ou, pour mieux dire, par des portraits.

Nous sommes descendus au premier étage, qui contient différens animaux de toute espèce et de toute grosseur, les uns empaillés, les autres renfermés dans des bocaux d'esprit de vin. Il y a quelques squelettes aussi et différens costumes et objets tirés des colonies sauvages de l'Islande et de l'Amérique. Je ferai ici la même réflexion que tantôt : le Jardin-des-Plantes de Paris éclipse tout cela. Je n'en dirai pas autant pour ce qui suit.

Le rez de chaussée se divise en deux moitiés; l'une renferme la bibliothèque, et l'autre une collection d'antiquités, dont une salle spécialement destinée aux égyptiennes. Nous y avons trouvé

quelques statues, des corniches, des bustes rapportés de la Grèce, qui sont vraiment admirables, et dont les Anglais seuls pouvaient offrir le prix qu'ils ont coûté. Mais ce qu'il y a de sublime, et le mot est bien employé, c'est la collection égyptienne. Ici toute expression de louange est au dessous de la vérité. On se sent transporté à une époque de grandeur telle que l'on doute de se trouver présentement dans un siècle de progrès. Jamais en cela on ne pourra surpasser ni même égaler les anciens. Je ne sais si je dois à mon savant compagnon l'admiration que j'ai partagée ; mais pourtant il faut qu'il y ait de grandes choses pour intéresser même les moins initiés. Des statues colossales en granit d'Egypte ; des tombeaux entiers bien conservés et où se trouvent gravés tout autour les faits et gestes des grands hommes qu'ils ont renfermés; des idoles de différentes formes très bien conservées et qui doivent cependant avoir traversé bien des siècles ; deux surtout, dont la tête et la partie supérieure du cou se trouvent soutenues par une colonne, sont tellement gros que deux hommes à peine peuvent en embrasser la circonférence.

Mais ce n'est rien encore. Veut-on avoir une idée exacte de tout ce que les Egyptiens ont fait de grand en ce genre? Nous avons vu un bras en granit dont la longueur est de six pieds et demi, et dont la grosseur est comme deux fois le tour du corps d'un homme ; le poing de la main fermée présente plus de trois pieds de largeur. On peut se figurer, en gardant les proportions, ce que devait être la statue entière. Mais ce n'est pas tout : nous avons trouvé plus loin une main également fermée appartenant à une autre statue en granit : savez-vous de quelle largeur en est le poing? cinq pieds et quelques pouces. Jugez du reste.

Hôpital de Guy.

Lorsqu'on est dans une ville dont tout est inconnu, tout devient également digne de remarque; mais il arrive aussi que l'attention se fatigue et on oublie beaucoup de circonstances, assez curieuses cependant pour être rappelées. C'est à cela qu'il faudra en partie attribuer ce désordre descriptif dont mon journal sera souvent entaché.

J'ai vu il y a deux jours la superbe colonne de Londres : c'est un monument en pierre de la hauteur de 202 pieds environ, élevé *ad perpetuam memoriam* de l'horrible incendie qui ravagea Londres en 1666. La colonne est surmontée par une urne dorée vomissant des flammes. Ce monument est fort beau et mérite l'attention des connaisseurs. Il paraît qu'alors la ville était, en grande partie,

en bois. Maintenant elle est bâtie en brique; ce qui n'empêche pas que lorsqu'un incendie éclate, difficilement on empêche qu'il s'étende au loin, ce qui probablement doit être attribué à ce que ici, pour se garantir du froid, on a l'habitude de parqueter et de boiser tout autour la plupart des chambres.

Ce qui, par exemple, sans être un monument, est bien digne de remarque, c'est la mesure qu'on a adoptée pour se rendre maître des incendies sur les différens points où ils peuvent se montrer. A chaque coin de rue, en effet, on lit trois lettres peintes sur la muraille et au dessous desquelles se trouve un chiffre; celui-ci indique les *pieds*, et les lettres la *direction* (nord-oüest, sud-ouest, etc.) : au point fixe on n'a qu'à lever une pierre pour trouver une source d'eau !

J'ai vu aussi les statues de Canning, de Pitt et de plusieurs autres. Je voudrais pouvoir en dire quelques mots; mais, malgré ma bonne volonté, il y a de ces monumens auxquels il m'est impossible de prêter toute mon attention.

Après avoir pris une certaine connaissance du

matériel de la ville, nous avons pensé qu'il fallait rendre enfin les quelques lettres de recommandation dont nous étions munis ; ce à quoi nous n'avions guère songé encore. La première a été remise au docteur Hodgkin, et certes le choix ne pouvait être pour nous plus heureux; sa réception a été des plus amicales, et ses offres de services telles, qu'il eût été impossible de les refuser. Au surplus, M. Hodgkin a dans sa mise, dans l'expression de sa physionomie et dans ses manières, quelque chose de si distingué et de si bon, qu'on devient son ami avant même de l'avoir entendu. Nous avons trouvé chez lui plusieurs jeunes médecins fort instruits, parmi lesquels nous citerons M. Blackburn et M. Metford. C'est à ce dernier que le docteur Hodgkin nous a confiés, ne pouvant nous accompagner lui-même pour nous introduire à l'hôpital de Guy, l'un des plus importans de Londres et dont le chirurgien en chef consultant est le célèbre sir Astley Cooper.

Je pose en principe général que dans ce pays tout respire l'ordre le plus parfait; la moindre chose a son commencement et sa fin, et on dirait

que les Anglais ont voulu remplacer les anomalies de leur grammaire par l'ordre tout grammatical qu'ils ont tâché d'observer depuis la cave jusqu'au grenier, depuis la disposition des chaises dans leur appartement, jusqu'à celui des oiseaux et minéraux dans leur Musée Britannique.

L'hôpital de Guy est lui-même un logique grammairien et ne met jamais l'adjectif avant le verbe. Chaque genre de maladie, pour ainsi dire, a une salle particulière pour la réception des malades qui en sont atteints; et les dispositions des lieux sont également bien gardées, autant pour la commodité du médecin que pour l'instruction des élèves. Chaque genre de maladie, en effet, a des pavillons séparés, de sorte que ceux qui ont mal aux yeux gardent leurs croisées doublées en vert, sans crainte d'incommoder un vieux voisin atteint d'ulcère à une jambe et qui ne peut y voir clair qu'en plein midi. Ces pavillons sont entourés par de jolies allées de jardin qui rendent le séjour de l'hôpital à la fois moins désagréable et beaucoup plus salutaire.

Les croisées présentent une combinaison de

lignes vitrées dont la parfaite articulation ne permet pas l'entrée du froid, et dont la dislocation plus ou moins complète permet à l'air de se renouveler promptement. Une barre de fer latérale conduit tout le mécanisme.

En parcourant les salles, j'ai cru m'apercevoir que les pansemens ne sont pas faits en général avec tous les soins qu'on est en droit d'exiger d'un peuple d'ailleurs si avancé en chirurgie ; mais il ne faut pas juger du particulier au général : ce n'est encore que le premier hôpital que nous visitons. Pour les pansemens au cérat on se sert d'étoupe au lieu de charpie, et pour les autres, de *lint*, espèce d'étoffe particulière qui, dans beaucoup de cas, peut remplacer la charpie avec avantage.

La physique, la chimie, l'anatomie, etc., chaque branche spéciale, en un mot, a un amphithéâtre qui lui est destiné, plus un laboratoire ; le tout grandement, solidement et richement bâti. Le fer abonde ici comme par toute l'Angleterre ; on met toujours du fer là même où ailleurs on se trouverait heureux de pouvoir placer du bois. Dans un de ces amphithéâtres, j'ai vu une nouvelle

manière de conserver le vaccin qui me paraît fort ingénieuse. Un petit tube effilé et terminé par une boule en est l'instrument principal. En chauffant cette boule avec le creux de la main on raréfie l'air contenu, et c'est à l'aide de cette raréfaction qu'on fait monter le virus quand on veut le garder, et qu'on le fait descendre, au contraire, quand on veut vacciner.

Cet hôpital contient aussi un muséum pathologique. La salle principale paraît petite, mais lorsqu'on a promené le long de ses trois étages disposés en galerie, et qu'on est entré dans tous les cabinets adjacens, on s'aperçoit aisément que c'est à la fois un des plus riches et des plus beaux. Ce cabinet renferme d'abord tous les cas extraordinaires qui se présentent à l'hôpital, et qu'on moule en cire. L'exécution en est confiée à M. Toune, artiste du plus grand mérite. Il n'est, au reste, l'élève de personne, car le génie reconnaît rarement de maître. Les pièces sont d'une vérité frappante, et M. Manni m'a avoué qu'elles sont aussi belles que les pièces en cire tant vantées du cabinet de Florence. Le reste du cabinet présente des prépara-

tions remarquables faites par sir Astley Cooper et autres.

La classification de ces préparations, due à M. Hodgkin, est un véritable traité de chirurgie topographique. Il serait certes permis à lui de s'en montrer jaloux et de laisser toucher le moins possible à ses collections; mais loin de là, il prend plaisir à voir les élèves se grouper dans les salles et se disputer l'examen de ses préparations délicates, sur lesquelles j'aurai occasion de revenir ailleurs.

Excursion à Greenwich.

Nous avons profité de la première belle journée qui s'est offerte pour aller faire une excursion aux environs de la ville. Il s'agissait d'ailleurs de faire la route d'une manière toute nouvelle pour nous. Nous nous sommes donc transportés à un chemin de fer nouvellement construit qui mène à Greenwich, petit endroit charmant à cinq milles environ de Londres. Imaginez-vous un longuissime pont tout bâti en brique et aussi solide que les anciens aqueducs romains; pont qui, partant de Londres, et par une suite d'arcs égaux et magnifiques, irait se jeter, après avoir traversé une plaine superbe, à la petite distance de deux lieues; c'est l'endroit que je viens de nommer.

Ce pont supporte le chemin de fer, et dans les

arcs on a établi de petites maisonnettes habitées en grande partie par des forgerons. Vulcain seul pouvait se décider à vivre sous un pareil fracas. Le bruit de la chaudière nous a fait entendre de loin qu'il fallait marcher vite pour profiter du départ des voitures. Nous montons donc, et nous avons l'embarras du choix entre une suite de cinq ou six chambres magnifiquement meublées, et avec tout le *confortable* possible.

Nous allons nous installer sur un superbe divan au milieu d'une nombreuse compagnie; aussitôt la machine qui est au devant de ce corridor ambulant entre en fonctions, et nous voilà partis. C'est le cas de dire : la mèche a pris feu et le coup part. La vitesse est si forte que l'on ne peut regarder les bords du chemin, et quand on passe près d'un mur un peu élevé, l'air refoulé violemment produit le même bruit que le sifflement d'une pierre lancée par la fronde. Pourtant, chose admirable ! le cahotage est nul. Nous étions, mon ami et moi, dans un étonnement et une admiration peu commune.

Nous arrivâmes à Greenwich *sept minutes* après

notre départ, et après avoir parcouru une distance de quatre milles et demi. Calculez maintenant la vitesse. Arrivés à Greenwich, nous sommes allés visiter le superbe hôpital destiné à recevoir les vieux marins invalides ; c'est le pendant des Invalides de Paris, et moyennant un *shilling* (car tout se paie ici, en commençant par la visite des monumens appelés *publics*), moyennant un shelling, dis-je, nous avons visité la galerie des tableaux, contenant les principales victoires remportées par la marine anglaise. Nous y avons vu aussi la *redingote-habit* que portait Nelson à la bataille du Nil : ce vieux *drapeau* est renfermé dans une armoire vitrée, et malgré les tristes souvenirs qu'il rappelle, il réclame pourtant un hommage respectueux au brave qui le porta.

Nous avons encore visité le fameux observatoire ; après quoi nous nous sommes mis dans un petit bateau pour regagner Londres, jouir de ses alentours, et visiter en passant une des merveilles du globe. Je ferai d'abord observer que les bateaux de Londres sont très longs, très minces et très peu profonds, au point que le moindre mouvement les

fait tourner sur eux-mêmes; la marche en est sans doute plus rapide, mais pas toujours bien sûre. Nous étions quatre y compris le batelier, M. Manni, M. Metford et moi.

Nous étions à peu près à un mille du pont de Londres lorsque le bateau s'arrête, tourne, et nous voilà, nous trois voyageurs, au fond de la Tamise, à deux ou trois cents pieds de profondeur, au dessous même de tout ce qui se trouve au fond de l'eau. Personne de nous ne sait nager.... O surprise! j'y vois de jolies dames; elles sont en danger comme nous; je m'en approche, car il est bon dans ce cas de périr en compagnie...... Mais ne vous effrayez pas; nous descendons quelques degrés encore, et nous voilà arrivés dans ce superbe pont appelé Tunnel, qui, par un nouveau système, passe sous l'eau au lieu d'y être par dessus (1).

Deux magnifiques galeries, éclairées par le gaz, se disputent également les regards des visiteurs. On

(1) On descend dans cette galerie par un long escalier en bois; mais lorsqu'on l'aura achevée, deux chemins en spirale construits dans un large puits serviront séparément aux personnes et aux voitures allant et revenant.

se croit dans un nouveau monde, et on n'a pas tort; car, séparé du reste de la terre par une immense quantité d'eau, on se trouve, pour la première fois de sa vie, entre le feu central du globe et les ondes de sa périphérie.

Cette œuvre colossale est plus d'à moitié faite, et lorsqu'elle sera entièrement achevée, je ne serais pas étonné que les habitans des Indes profitassent de nos paquebots qui vont au Levant pour venir l'admirer. Quant à l'architecte français, M. Brunel, qui a présidé à cette grande œuvre, notre éloge ne pourrait rien ajouter à sa gloire.

Westminster.

Deux objets principaux ont aujourd'hui occupé notre temps : les chambres législatives et le fameux Westminster. Celle des communes ayant été brûlée par les flammes tout récemment, offre maintenant un aspect provisoire qui n'a ni la dignité, ni la distribution convenables à sa destination.

Notre unique recherche a été de découvrir les places occupées ordinairement par les grands orateurs, commençant par le Mirabeau du peuple : je veux parler d'O'Connell. Qu'il parle ou non, sa physionomie n'est jamais passive ; et quelle que soit la manière que chacun a d'envisager les questions, on ne peut refuser un juste hommage à celui qui avec tant d'ardeur cherche à diminuer la rigueur des lois qui oppriment son pays.

Nous avons vu aussi la chambre des lords, riche en tapis et autres ornemens; mais nous n'y sommes guère restés, car, au moment de notre visite, les orateurs y étaient dans un profond recueillement.

En sortant de la noble chambre, nous sommes entrés dans la fameuse abbaye de Westminster, et c'est ici que les exclamations ont été plus que jamais méridionales. Et comment ne pas s'enthousiasmer devant cette arche vénérable, fruit de tant de travaux, respectée par tant de siècles et témoin de si grands événemens! Que n'aurais-je pas donné pour pouvoir copier toutes ces chapelles, ces rosaces, ces voûtes, cette immense nef, ces portiques, ces colonnes, ces chapiteaux, tout en un mot! D'ailleurs, que de grands hommes entourent le curieux visiteur! Shakespeare, Milton, Goldsmith, Friend, Watt, Mead, Davy, Newton et tant d'autres semblent s'élever de leurs cendres pour accabler de leur génie la faible intelligence des jeunes pélerins. Que de ridicules prétentions sont annulées par la grandeur de leurs œuvres!

Je fis quelques pas encore dans cette immense et obscure enceinte, et j'étais devant l'urne des mal-

heureux enfans d'Edouard, lorsque des cantiques accompagnés par les orgues se firent entendre au lointain. Ce fut une sensation bien différente encore de celle que j'avais éprouvée déjà à Saint-Paul. Imaginez-vous le lieu, la position et les souvenirs historiques, accompagnés par le triste tableau que j'avais sous les yeux. La barbarie de l'infâme Richard, honte du genre humain, me parut plus que jamais ce qu'elle a été réellement, le triste effet d'une ambition effrénée dans une ame vile et dénaturée.

Après avoir tourné et retourné dans tous les sens, sans manquer à l'inspection du moindre coin, nous quittâmes Westminster dans la persuasion presque qu'un pareil monument n'a point d'égal sur toute la surface du globe.

Jardin Zoologique.

Je crois avoir déjà dit plus haut que le jardin zoologique est enté au milieu de Regent's Park, et que pour le visiter il faut se procurer un billet délivré par les membres du parlement. Cette formalité remplie, nous avons voulu y passer quelques heures.

Il faut avouer qu'après avoir vu le Jardin-des-Plantes de Paris, il est difficile de se contenter ailleurs ; pourtant soyons justes envers celui de Londres, et convenons que si, comme réunion générale de tout ce qui sert à l'étude des sciences physiques, Paris offre sans contredit un ensemble infiniment plus complet, celui de Londres est fort remarquable aussi par la multiplicité des différens genres d'animaux, par leur disposition et par

leurs habitations appropriées. En oiseaux surtout, spécialement les aquatiques, j'ai trouvé des espèces ici qui ne sont, dans les collections de Paris, que parmi les empaillés.

Les fleurs, les cabanes, les grottes et les petits ponts, tout y est joli. Cependant je crains que mon admiration n'ait été en partie excitée par la vue des charmantes personnes qui promenaient dans le jardin en même temps que nous; leurs jolis yeux, leur air tendre et sentimental, mêlé d'une candeur et d'une modestie rare, tout cela, je l'avoue, fait sur le voyageur beaucoup d'impression; et il est probable que dans une autre occasion j'aurais moins admiré l'habit varié d'une jolie tourterelle, si une petite mine chiffonnée que j'apercevais sous un léger voile ne m'eût fait rêver à une double métamorphose.

En quittant le jardin zoologique, nous avons passé devant le Colysée et nous y sommes montés pour voir le panorama de Londres. Le spectateur est supposé sur la coupole de Saint-Paul; c'est beau, mais on n'en est point étonné quand on a vu les établissemens analogues qui existent à Paris. Ce qui est assez amusant, c'est que lorsqu'on veut

s'éviter la peine de monter tous les escaliers qui conduisent au haut du Colysée, on se place dans une toute petite chambre où un bon fauteuil vous tend les bras, et, par un mouvement magique, la chambre, le fauteuil et les personnes se trouvent hissés au quatrième étage. Une machine à vapeur, invisible, est constamment employée à de pareils tours.

Quant aux grottes artificielles qu'on fait voir dans ce même Colysée avec des plantes rares, etc., tout cela vraiment n'est pas grand'chose. J'ai pu remarquer seulement que pour mieux captiver l'illusion du visiteur, on ne craint pas de tenir enchaîné sur un rocher un grand aigle du mont Hymalaya. On ne s'aperçoit pas sans doute que la grosse chaîne que le pauvre animal porte au cou trahit aisément la main civilisée de l'homme, qui veut resserrer dans un cercle presque atomique ces gigantesque formes de la nature, pleines à la fois d'horreur et de majesté.

Clôture du Parlement.

Le parlement anglais a clôturé ses travaux, et le roi William IV est allé, suivant la coutume, fermer les portes. La procession royale qui a eu lieu nous offrait une belle occasion de juger de la pompe anglaise, et nous nous sommes bien gardés de la manquer, malgré le froid, la pluie et l'humidité. Nous avons donc été nous placer à une heure et demie à Saint-Jame's Park, dans l'allée où le grand cortége devait passer.

Je ferai observer ici à l'habitant du continent qu'il n'y avait pas une seule baïonnette tout le long du chemin. Par ci par là quelques gardes-du-corps, placés deux à deux à vingt pas de distance, se tenaient à cheval à côté l'un de l'autre et constamment à la même place. Le but est sans doute

d'étaler un joli costume, une belle cuirasse et des chevaux noirs de toute beauté; car autrement ils ne peuvent bouger de la même place où on les a symétriquement placés. Tout le monde leur passe devant et sur les côtés à volonté; ils ne disent rien et ne peuvent rien dire, cela ne les regarde pas.

Plusieurs *policemen* échelonnés tout le long de la route sont chargés de maintenir le bon ordre et l'alignement des personnes au moment même où le cortége passe. Je dis *au moment même*, car, une minute avant, la circulation est libre pour tout le monde, et chacun peut se mettre où il veut, aller et venir, traverser la route tant que bon lui semble, et toujours à son gré, mais sans jamais s'oublier. Honneur donc à la nation qui a le sentiment de sa propre dignité, et où l'homme sait ce qu'il *veut*, ce qu'il *vaut* et ce qu'il *peut!* Un petit bout de baguette avec les insignes nationaux suffit dans les mains d'un seul homme pour rappeler au respect et au bon ordre cent personnes qui s'en écarteraient. Mais j'omettais moi-même de dire que ces *policemen* sont choisis parmi des gens

honnêtes, bien intentionnés et d'une probité reconnue.

A deux heures précises la procession est passée devant nous. Précédées par quelques gardes-du-corps, nous avons vu d'abord trois voitures couvertes d'or et d'argent, chacune attelée de six chevaux magnifiques, couverts également d'or et d'argent depuis la tête jusqu'aux pieds. Les cochers et les laquais, avec de belles perruques poudrées, des chapeaux triangulaires et des habits dont le drap rouge était entièrement caché sous les galons d'or, se trouvaient placés, deux à deux ou trois à trois, derrière les voitures. De chaque côté et à pied, six laquais étaient placés près des roues des voitures, couverts eux aussi de dorures; c'est au point que si par malheur ils venaient à tomber, je doute qu'ils pussent suffisamment doubler leurs articulations en dedans des habits pour se relever d'eux-mêmes.

Les premières voitures contenaient les grands dignitaires du royaume; elles étaient suivies par des gardes-du-corps. Plusieurs *cérémoniers*, avec leurs grandes cannes à pomme d'or, suivaient la

compagnie des cavaliers ; derrière les cérémoniers venaient les gardes du palais, dont le costume ancien est bien analogue et proportionné à la longue lance qu'ils portent majestueusement sur leur épaule.

Enfin, un char magnifique tout-à-fait antique, mais riche d'or, sculptures, bas-reliefs, etc., et traîné par huit chevaux blancs dignes d'être dessinés par Morghen, portait le bon vieux monarque, qui jadis brilla dans la marine, mais dont la physionomie indiquait actuellement combien il aurait préféré jouir en paix de sa tranquillité, plutôt que de concourir comme ornement principal à cette pompe démonstrative, pour laquelle il a maintenant fort peu d'inclination. Chacun a son goût, ses plaisirs et sa vocation ; nous ajouterons, dans le cas qui nous occupe, que chacun a ses attributions. Le roi de la Grande-Bretagne fait tout sans s'en douter ; tout est contrôlé par lui et selon lui, et souvent c'est lui qui demande ce qu'il a fait le mois auparavant. S'il se trompe, personne ne lui en veut, et s'il fait bien, tout le monde l'applaudit : croyez-vous qu'il soit bien à plaindre? Ce n'est pas mon avis, et probablement le sien non plus.

Excursion à Richemond.

Les voitures sont faites dans ce pays pour y voyager *dessus* et non *dedans*. J'ai donc décidé mon ami à grimper sur le *ciel* avec moi, et nous nous sommes réjouis de voir les chevaux partir au galop. Richemond est à dix milles de Londres ; nous avons franchi cet espace en moins d'une heure, et je saisis cette première circonstance qui s'offre à nous, de vérifier qu'en effet Londres n'est pas le résumé de l'Angleterre, mais, bien au contraire, c'est le type modèle de ce qu'on trouve également dans toutes les autres parties de l'île. Je suis arrivé à Richemond, que je me croyais encore au milieu de la capitale. Certes, la belle verdure que je venais de traverser pouvait être prise pour un grand parc; on est ici accoutumé à en voir

d'aussi grands. Je dis donc que jusqu'à présent j'ai retrouvé Londres partout où j'ai été, à Greenwich comme à Richemond; nous verrons par la suite ce qui en sera.

La campagne est belle, bien cultivée et dans une vigueur végétative digne des contrées les mieux exposées et les plus naturellement fertiles. Les maisons, tantôt isolées, mais le plus souvent réunies, offrent toujours un ensemble symétrique, d'un goût exquis; vues de loin, on dirait que plusieurs maisons ne forment qu'un seul palais, dont la direction curviligne de la façade est la forme la plus commune. Cette espèce d'arc-de-cercle concourt plus tard, avec les bâtisses analogues qu'on finit par construire de l'autre côté de la route, à former une circonférence ellypsoïde traversée par la grande route; chose d'autant plus agréable, que le voyageur croit parcourir autant de petites villes qu'il trouve de places à traverser sur son chemin.

Chaque corps de logis en particulier a un petit jardin antérieur à la porte d'entrée, entouré d'une jolie balustrade en fer. Par cette précaution bien

simple et de bon goût, on empêche l'œil indiscret des trop curieux de venir voir ce qui se passe dans l'intimité du coin du feu, mais sans empêcher pourtant de jouir à une petite distance de la beauté de la façade et du parfum des fleurs. On ne songe pas, comme dans notre Provence, à faire de chaque chemin un corridor de cloître à l'aide d'une grossière muraille très élevée, qui ne laisse au pauvre voyageur que le ciel pour horizon, afin de le prier sans doute que l'épaisse poussière de la route ne le rende pas complétement aveugle.

Ici tous les grands et petits chemins sont subdivisés en parties fractionnaires, entretenues chacune par des sociétés particulières. Une barre placée en travers à chaque limite rappelle au *coach-man* de payer son tribut. Elles sont arrosées tous les jours, éclairées au gaz le long de plusieurs lieues, et toujours aussi propres que les avenues de nos jardins. Le gouvernement ne s'en mêle pas, les communes encore moins ; ce sont toujours des particuliers qui font et assument toute sorte d'entreprises. Tout le monde fait ainsi ses affaires, et chacun en particulier y trouve son profit.

En arrivant à Richemond, nous sommes montés sur une petite colline et avons parcouru la partie du parc qui embrasse le plus grand espace dans la plaine. Celle-ci est traversée par la Tamise, qui ne la quitte qu'après avoir caressé dans tous les sens chaque mamelon en particulier; de temps en temps même elle les serre au milieu de ses eaux, formant ainsi de petites îles qu'on prendrait pour autant de bouquets jetés, dans un jour de noces, sur un parquet bien ciré.

La campagne n'offre pas précisément de beaux champs cultivés; quant à moi, je n'en ai point vu; mais tout ce qui fait la force et par conséquent la richesse du pays, le bois, y abonde. Partout, et aussi loin que l'œil peut atteindre, on ne voit que des arbres; mais on ne saurait les confondre avec ces bois épais qu'on traverse tout près de Paris. Ces arbres (sapins), d'une grandeur colossale, sont, d'espace en espace, séparés par de belles prairies où l'on voit courir et sauter toute sorte d'animaux domestiques; et je dirai même, sans crainte d'être démenti, que ces mêmes arbres diffèrent essentiellement de ceux du continent. Depuis leur tronc

jusqu'à leurs ramifications on y voit une coupe particulière; ils tiennent encore à cette symétrie générale qu'on distingue ici partout; ils ne veulent pas détruire l'ordre grammatical dont je parlais dernièrement : ce sont, en un mot, des arbres anglais.

Après avoir atteint le sommet de la colline et parcouru sa plateforme en plusieurs directions, j'ai trouvé un banc admirablement placé pour y voir de loin, et je n'ai pas manqué de m'y installer.

Vous connaissez déjà l'horizon que je devais avoir devant moi : vous voyez les jeux de la rivière, la variété de construction dans les maisons, leur bizarrerie tantôt chinoise, tantôt persane et tantôt mixte enfin, et réunissant tous les genres à la fois; mais je n'ai point encore parlé des Anglais ni des Anglaises en eux-mêmes, et c'est précisément à eux que je pensais sur mon banc de Richemond. Je ne me hâterai pas de porter un jugement sur les habitans de ce pays, car il faudrait l'habiter depuis long-temps pour les connaître à fond dans leur vie domestique; mais, en notant plusieurs de leurs habitudes à mesure que je les reconnaîtrai pour telles, on finira par apprendre

ce qu'ils sont beaucoup mieux que je ne pourrais le dire.

L'Anglais est personnellement et individuellement très propre; sa mise, sans être élégante, est toujours soignée, et on pourrait le croire continuellement en course de visites; car, ici du moins, les redingotes sont rares, et presque tous sont du matin au soir en habit noir. Mais à côté de cette recherche, vous serez étonné de les voir à table sans serviette; personne ne s'en sert, et plusieurs ne savent même pas ce que c'est [1].

Lors même qu'ils ne prendraient qu'un thé et un œuf à la coque, ils mettent la nappe sur la table (car dans aucun cas on ne met ni des assiettes, ni des plats sur le bois nu), et c'est à cette même nappe que tous s'essuient les mains indistinctement et successivement. Tout en mangeant, on se couchera sur deux chaises et on s'y endormira même, si les vapeurs du madère commencent à manifester leur effet.

(1) J'ai dû reconnaître, plus tard, qu'il y a de nombreuses exceptions. Dans quelques maisons on a même des serviettes particulières pour le dessert, et on les change à chaque repas.

Lorsque l'Anglais vous heurte ou vous marche dessus, le ferait-il assez pesamment pour vous renverser ou vous écraser un pied, n'attendez pas de lui un simple *Pardon, monsieur*, ou du moins un petit signe de tête; sa politesse ne va pas jusque là, et votre exigence serait trouvée ridicule. L'Anglais parle fort peu ou point; il aime qu'on l'entende à demi-mot, et évite toujours de faire deux choses à la fois. C'est ainsi qu'à côté de nous au restaurant, je vois parfois quelques personnes qui paraissent fort liées ensemble (puisqu'elles ne se quittent ni avant, ni après) aller s'asseoir vis-à-vis l'une de l'autre si elles sont deux, et prendre leur repas. Après être restées à table une bonne heure, elles s'en vont, sans qu'il soit possible de savoir quel genre de voix elles ont.

Quant aux belles habitantes de cette contrée, ce que je puis en dire ne vaut certainement pas ce que j'en pense. Elles ont généralement une belle figure et de fort jolis traits, quoique un peu prononcés; leur taille n'est pas élégante, il est vrai; il leur manque un peu de la coquetterie parisienne. La nature fait ici tous les frais, l'art n'y ajoute rien,

et je suis presque tenté de dire, avec l'auteur de l'*Émile*, que c'est une raison sans doute pour qu'elles paraissent encore plus belles.

Leur démarche n'est point gracieuse et semble un peu gênée dans les rues, ce qui peut s'expliquer autant parce qu'elles sortent peu, que par la manière dont elles sont traînées par leur cavalier. Leur teint est frais et leur peau délicate, la bouche un peu large à cause de la prononciation accentuée de plusieurs mots de leur langue; leur sourire est gracieux et leur regard..... leur regard a quelque chose vraiment d'indéfinissable. La plupart ont les yeux bleus, on en voit rarement de noirs; mais croyez qu'on n'a pas lieu de les regretter : la petite larme passionnée qui semble toujours prête à en sortir, donne à leur regard un air de mélancolie et de sensibilité tel, que celle d'entre elles qui vous paraît la moins jolie finit bientôt par vous plaire. Le mouvement de leur sourcil n'est jamais étudié; elles ne s'étudient pas pour apprendre dans quel moment la fixation de leur pupille pourra faire plus d'effet; ces ruses artistement combinées ne sont point de leur ressort; mais elles

n'en deviennent que plus à craindre, car chez elles on peut affirmer à coup sûr que le regard est l'image frappante de ce qui se passe dans leur ame.

Elles aimeraient assez rire et s'amuser, car le fond de leur caractère est gai, amical, tendre et ordinairement fort aimable; elles ne demandent qu'à trouver quelqu'un qui les comprenne et qui puisse avoir une sensibilité montée à leur diapason; malheureusement, ce n'est pas dans l'atmosphère où elles vivent qu'elles pourront rencontrer à satisfaire leur goût. Aussi leur regard dit qu'elles cherchent, et leur mélancolie prouve qu'elles ne trouvent pas. Je serais presque tenté de dire que c'est l'histoire d'une belle fleur qui attend la rosée et qui ne reçoit que le souffle brûlant du sud.

En voyant plusieurs jeunes dames réunies, il est facile de reconnaître les mariées de celles qui ne le sont pas. N'allez pas croire pourtant que ce soit ni par le nombre, ni par la position des bagues; ce signe, trompeur ailleurs, n'est point en usage ici. C'est le caractère et les manières de la personne qui vous font comprendre à quelle classe elle appartient.

Une femme mariée, à moins qu'elle ne soit déjà veuve ou d'un âge mûr, ne sera jamais seule nulle part, ni éloignée de trois pas de son mari; toute son attention est concentrée sur celui-ci, qui seul a le droit de lui adresser la parole. Elle le suit partout, et du regard et des gestes; s'il change de place, elle change aussi; s'il se tait, elle ne dit mot; en résumé, elle semble s'attacher à deviner ses pensées avant même qu'il ait émis sa volonté. C'est ainsi que l'obéissance devient presque volontaire et constamment antérieure à l'ordre qui la détermine. A moins que le mari ne soit le premier à établir une conversation générale, gardez-vous bien d'adresser la parole à la jeune femme; vous risquez de la voir embarrassée, souvent même rougir, et de la forcer, malgré elle, à vous tourner le dos. Voilà comment on entend en Angleterre les devoirs conjugaux. La femme est à l'homme! Il n'ira pas la vendre au marché, comme les lois semblent l'autoriser, mais il fera respecter son bien en le défendant devant les tribunaux; et il n'est pas prudent de s'exposer à de semblables plaidoiries.

En revanche, on dédommage les demoiselles de toute la liberté dont elles ne doivent plus jouir plus tard. Elles sortent, vont et viennent, parlent et rient avec qui bon leur semble, sans que les parens y mettent le moindre obstacle. Elles sont les premières à vous adresser la parole, ainsi que cela m'est arrivé déjà, et sont aussi familières avec vous une heure après, que si elles vous connaissaient depuis un mois. Les lois encore sont ici assez sévères pour arrêter celui qui serait tenté d'abuser de l'abandon d'une jeune fille. On pourrait se demander toutefois si la loi a pu prévenir tous les cas....

C'est assis sur le banc de Richemond que j'ai récapitulé ce qu'à ce sujet j'ai observé jusqu'ici. J'aurais eu probablement bien d'autres circonstances à me rappeler ; mais j'ai vu de loin un joli petit groupe qui descendait la colline, et sans y penser j'ai été entraîné à en faire autant : c'était sans doute pour vérifier si leur physionomie rentre dans le cadre général que j'en ai tracé, et on me saura gré peut-être de ma bonne foi.

Étant arrivé près de la rivière, j'ai été arrêté

par la vue d'une maison de campagne jolie et élégante, bâtie tout exprès pour un arbre. La chose paraît exagérée, et pourtant il n'y a rien de plus vrai. Il paraît que les sens externes d'un riche Anglais auront été agréablement flattés par les ramifications de cet arbre, qui, sans être trop remarquable, a cependant des branches assez artistement groupées. Immédiatement il a acheté le terrain environnant, et a fait bâtir la maison de manière à ce que des rameaux entrent par les fenêtres; c'est vous dire qu'il n'y a pas de contre-vents. Son lit est probablement établi sur les branches, et c'est là sans doute qu'il se repose dans son nid des fatigues de la journée.

Plus loin encore, j'ai vu dans un petit parc un moderne monument *ancien* en ruines, dont voici, je crois, l'origine. Un Anglais ayant des passions antiques se promenait dans les voisinages de Rome, lorsqu'il voit un vieux portique, démoli plus d'à moitié, et dont les différentes pierres éparses çà et là lui semblent prouver l'existence, dans ce point, d'un ancien aqueduc terminé par une fontaine, dont le portique en est le squelette. Ceci lui paraît,

à lui Anglais, tout pittoresque; conséquemment il l'achète au propriétaire du terrain, qui à son tour est enchanté du débit de ces décombres, et voilà notre tas de pierres embarquées à Civita-Vecchia pour traverser le détroit de Gibraltar : le maçon qui les bâtit ne s'en serait jamais douté. Le bâtiment a remonté la Tamise jusqu'à Richemond. Là on a choisi un lieu propre à y bâtir une magnifique habitation dont l'entrée du jardin est occupée par un bel aqueduc simulant Rome et son antiquité, et dont le portique, placé de la même manière qu'on le trouva dans la belle Péninsule, avec toutes ses ruines éparses autour de lui à une distance géométriquement égale à celle où elles furent primitivement trouvées; ce portique, dis-je, rappelle sans cesse au propriétaire l'origine d'une sensation qui lui fut agréable. Avouez qu'on est heureux quand on peut se procurer de semblables jouissances.

Brasserie et Docks.

Une des principales manufactures de Londres, si tant est qu'on puisse l'appeler manufacture, c'est la fabrique de bière dite Barklay-Parkins. De tous les établissemens en ce genre qui existent en Angleterre, et par conséquent en Europe, celui de Parkins est le plus grand; je dirai même que toute comparaison avec les autres serait ici hors de propos. Cette immense brasserie occupe tout un quartier au sud de la Tamise et de la ville de Londres; elle s'étend tellement, qu'on a été obligé de construire un magnifique pont en fer pour mettre en communication directe les deux parties principales de l'établissement, séparées par une large rue.

En entrant dans la fabrique, on nous a conduits

dans les salles de l'administration (car c'est ici un vrai ministère) pour y montrer notre billet d'admission et pour insérer nos noms sur un grand livre destiné à cet usage. Cette cérémonie achevée, on nous a donné un guide, et c'est avec lui que nous avons commencé notre excursion dans ce nouveau labyrinthe.

La mécanique est arrivée à un tel degré de perfection dans ce pays, et ils savent tellement profiter des moindres avantages qu'une machine leur offre, qu'il me serait difficile de pouvoir détailler tous les effets qu'ils obtiennent par deux machines à vapeur dont l'une est de la force de 20 chevaux, et l'autre de 24; mais en énumérant les matériaux annuellement et journellement mis en activité, on pourra aisément comprendre dans quelle proportion doit être tout le reste. En fournissant donc ici les données principales, je laisserai résoudre le problème des proportions.

La brasserie occupe environ 15 acres de terre. Elle était jadis bâtie en bois, mais ayant souffert considérablement d'un fort incendie en 1832, l'administration a jugé convenable de la faire rebâ-

tir en fer; c'est le cas de dire : *Post fata resurgo*, mais plus grande et plus belle qu'auparavant. Ainsi donc, si l'on excepte le corps principal du logis, tout le reste est en fer, y compris le pavé des chambres et des corridors. On nous a fait voir d'abord une suite de chambres de 60 pieds de profondeur ; chacune contient 1200 *quarters* d'orge, et comme il y en a 36, il s'ensuit que la fabrique travaille ordinairement sur 43,200 quarts d'orge. Mais chaque quart lui-même se compose de 300 livres; multipliez donc 43,200 par 300, et vous obtiendrez la quantité de matière primitive élaborée par la suite pour remplir envers les Anglais une mission toujours fort agréable, c'est-à-dire pour leur donner à boire. Chaque chambrée d'orge revient à peu près au fabricant 62,500 francs.

Les cuves où l'orge est en fermentation, et les chaudières qui les font cuire, sont au nombre de trois; leur dimension est proportionnée à la quantité de matériaux que l'on emploie. En passant auprès d'une de ces chaudières, dont l'ouverture trop étroite ne pouvait suffire à laisser passer tout à la fois les énormes et épais nuages qui en voulaient

sortir, je me suis cru à deux pas du Vésuve. Il faut, au reste, s'en éloigner à la hâte, car l'odeur surtout est des plus désagréables. Il est bon de savoir que chacune de ces chaudières contient 144 quarters, c'est-à-dire 53,200 livres d'orge.

Les mêmes machines à vapeur suffisent à monter le blé pour le faire passer d'abord dans les tamis, puis dans les moulins, et successivement sous tous les instrumens qui doivent concourir à le transformer en bière. En traversant ces corridors, on voit à chaque pas des sacs que je nommerai ambulans, ou plutôt des ruisseaux d'orge qui passent sous vos pieds et vont couler dans le réservoir destiné au *nettoiement*.

Malgré le service et l'ouvrage faits par ces belles machines à vapeur, dont le pendule, de la plus forte dimension, est d'une régularité admirable, il y a encore besoin, dans la maison, de 250 employés et de 160 chevaux. L'écurie est en ce moment changée en infirmerie, car ces pauvres animaux sont, pour la plupart, atteints d'une espèce d'angine fort grave et que l'on croit de nature contagieuse. Il y en a 120 de malades, et à cette heure 15 de morts.

On a eu le bon esprit de séparer ceux qui sont malades de quelques-uns qui sont encore bien portans. On n'est pas encore arrivé, à Londres, à ce point de civilisation médicale qui veut qu'aucune maladie ne soit plus contagieuse : principe si admirablement mis en pratique par qui n'est plus *perruque!*

On nous a fait voir ensuite les chambres à refroidissement et les deux bassins à eau construits en fer, contenant chacun 1,500 barils d'eau, qu'une pompe commune fait arriver de la Tamise. Nous avons terminé notre visite par la cave et par le réservoir général. La première est remplie de barils de grandeur moyenne dont le nombre était inconnu même à notre guide. Quant à la chambre des grands réservoirs, j'y ai compté 128 tonneaux, contenant chacun 3,300 barils ; chaque baril peut remplir quelques centaines de bouteilles. Il m'a été, du reste, impossible de vérifier la quantité de bière qu'on fabrique par jour ; je sais que les 160 chevaux, dans leur état de santé, sont destinés à faire circuler journellement la bière dans toutes les rues de Londres par les moyens que l'on met ici en usage.

Nous avons quitté cette mer de bière pour descendre dans une mer de vin. Mais avant nous sommes entrés dans la grande salle de *Custom-house*, et je suis bien aise de vous en dire un mot. Cette immense salle de la douane présente tout autour une suite de tables où sont placés les *loups-cerviers* de la marine. Ceux-ci, comme dans tous les pays, sont chargés d'inscrire les noms des capitaines, ainsi que les marchandises qu'ils apportent. Après un long voyage, où plus d'une fois ils ont risqué d'être engloutis par les flots, c'est dans cette salle qu'ils sont obligés de se disputer pendant une heure pour faire entendre raison aux loups-cerviers, et c'est probablement à cause de cela qu'on a donné à cette salle le surnom de *Chicane*. En sortant de là j'ai observé, pour la centième fois, que dans tous les lieux fréquentés par le public, les deux battans des portes peuvent s'ouvrir également, et de dedans en dehors et de dehors en dedans. Les Anglais sont partout les mêmes; ils n'aiment pas attendre et ne veulent céder le pas à personne, pas même parmi eux. Pendant que l'un sort, l'autre veut entrer et *ad libitum* tirer ou

pousser devant lui la moitié d'une porte, pendant que son voisin pousse ou tire à lui l'autre moitié.

Après avoir visité le grand octroi de Londres, nous sommes allés à ses entrepôts : je veux parler des docks. Trois docks principaux ont été formés au bord gauche de la Tamise et à l'est de Londres. Ce sont autant de ports dus à l'art, car la nature n'a rien fait pour eux, si ce n'est cependant de leur fournir les eaux de la Tamise. Chacun d'eux est constitué en port franc. Toutes les marchandises peuvent y rester en dépôt et ne paient droit d'entrée qu'à la sortie de ces vastes enceintes. Les deux premiers docks ne sont destinés qu'à une seule espèce de marchandise, le savon, par exemple. Le troisième, dit dock de Londres, est un véritable omnivore; sa gueule toujours ouverte est prête à recevoir tout ce que lui envoient les cinq parties du monde. Vous verrez tantôt que sa soif surtout est insatiable.

Lorsqu'on a traversé les trois ou quatre portes de cet immense entrepôt, on se croirait dans une nouvelle ville. Le grand bassin peut être comparé, quoique plus petit, au port de Marseille. Tout au-

tour il y a des quais magnifiques et couverts par un toit en fonte de fer. Tout le pavé est également en fer, pour la plupart au moins, et cela pour faciliter le transport des marchandises du navire au magasin et d'un magasin à l'autre. La présence de trois gros navires à trois mâts m'a suffisamment démontré à quelle profondeur on devait avoir creusé ces ports artificiels. Quant au nombre des navires, à moins de voir les registres, je défie qu'on puisse les compter.

Quelques ponts en écluses m'ont indiqué de quelle manière on procédait pour l'entrée et la sortie des navires. Nous avons pu d'ailleurs avoir ici un nouvel exemple du talent mécanique des Anglais. Un navire qu'on venait de décharger allait être ramené à la Tamise. Un des ponts, que je nommerai *porte* ou *pont tournant* (qui n'est pourtant pas un pont-levis), est ouvert; quelques personnes sont montées, ainsi que nous, sur chacun de ses côtés, et malgré cette augmentation considérable de poids, un seul enfant de 12 à 14 ans, en tournant une manivelle, a pu rapprocher de nouveau et faire réunir les deux moitiés du pont.

Notre brave Irlandais, qui était toujours avec nous dans toutes ces visites de pure curiosité, nous a conduits dans les bureaux du principal article, le vin ; et il nous a présentés à M. Barnebé, officier de cette administration. M. Barnebé a beaucoup voyagé en France et a conservé cette vivacité spirituelle que le contact prolongé avec les Français fait ordinairement gagner. Il nous a reçus comme d'anciennes connaissances, et pour mieux rafraîchir notre gosier et nos jambes, il a donné un ordre promptement exécuté à ses employés ; après quoi il est aussitôt venu nous rejoindre, nous enfermant dans sa cabine avec plusieurs verres devant nous. Un bouchon projeté avec violence contre le mur nous prouve qu'on a à faire à du champagne, et jugez de notre surprise en voyant qu'avant de nous donner à boire, on se permet de rincer les verres avec le champagne lui-même. Cela nous fit faire une grimace à tous, mais elle aurait été quatre fois plus forte si nous avions su à quel champagne nous avions à faire. Tout le monde convient que le meilleur vin français est bu par les Anglais ; jugez ce que doit être le vin dans les docks,

lorsqu'on n'a pas encore eu le temps de le falsifier ! Jugez, ensuite, si l'officier s'avisera de choisir la seconde qualité. M. Barnebé nous a assuré que chaque bouteille coûte 20 shellings, achetée dans le dock; mais, certes, sa réflexion était complétement inutile pour bien apprécier son vin.

Après cette courte cérémonie, M. Barnebé nous a fait visiter les magasins au rez de chaussée. Ce sont autant de rues immenses, où l'œil, placé à l'extrémité, aperçoit difficilement l'autre bout. Les magasins de tabac ont particulièrement fixé notre attention. Il y en a pour le tabac à mâcher, à priser, à fumer, en cigares, en feuilles, etc., etc. Pour donner une idée de la grandeur et de la richesse de ces magasins, il suffira de dire que dans une seule salle nous avons vu 150,000 tonneaux de tabac; elle peut en contenir jusqu'à 170,000. Chaque tonneau coûte 100 livres sterling et parfois même 120.

Immédiatement après on nous a fait apercevoir de loin une porte par laquelle il fallait descendre; dans ce moment, et surtout en voyant cette porte de plus près, il était facile de se rappeler le passage

de Virgile qui parle de la descente d'Enée aux enfers. M. Barnebé a passé devant nous, et, arrivé au bas d'une vingtaine de marches, il a pris une torche que des employés lui ont remise, et en a fait donner une également à chacun de nous. Nous étions dans les grands souterrains qu'on nomme *caves*. De temps en temps quelques flambeaux qu'on apercevait au loin nous prouvaient que nous n'étions pas les seuls à parcourir ce séjour ténébreux ; et le plus comique dans tout cela, c'est que chacun de nous avait, au flambeau, un air si pâle et si égaré, qu'on aurait pu nous prendre pour autant d'ames du purgatoire.

Un domestique nous suivait de près avec une trousse sous le bras. Arrivés devant un vieux tonneau, nous nous sommes arrêtés et nous avons vite compris à quoi servaient les instrumens chirurgicaux. A la suite d'un ordre de l'officier, le poinçon a été mis en main, et avec une adresse particulière on a percé le ventre de cette vieille arche devant laquelle un bon buveur n'aurait pas craint de se mettre à genoux. Une jolie fontaine rouge (qui ressemblait à une saignée de la médiane bien pra-

tiquée) a servi d'abord à rincer les verres, ce qui ne nous a plus surpris, et puis on en a rempli deux pour nous faire goûter du fameux vin de *Porto*, très estimé en Angleterre. Dès qu'on avait bu, on jetait impitoyablement le reste à terre, pour remplir une autre fois le verre, et ainsi de suite. Notre passage était marqué par terre, non pas par les cendres de la vieille histoire qu'on raconte aux enfans, mais par autant de demi-verres d'un vin généreux qui successivement allaient arroser le pavé de la cave.

Il y avait à peu près une heure que nous rôdions dans les souterrains, lorsque chacun s'aperçut que l'air devenait trop lourd. Nous avons donc prié notre officier de nous ramener au port; car il est impossible qu'une personne étrangère, eût-elle dix flambeaux pour un, puisse s'y reconnaître; et laissant les 60,000 barils de Porto, nous avons regagné notre logis.

III.

BRISTOL.

Bristol.

—

Nous sommes à Bristol depuis quelques jours. La distance qui nous sépare de Londres n'est pas moins de cent dix-huit milles, et pourtant nous l'avons franchie en douze heures de temps. Il faut convenir toutefois que les voitures publiques, quoique très jolies et très élégantes, ne sont guère commodes. C'est une remarque que je fais pour la seconde fois, et je suis sûr d'être obligé de la répéter aussi souvent que nous entreprendrons des courses.

Excepté les quatre personnes qui se trouvent dans le bienheureux et bien étroit *inside*, les autres, placées devant et derrière l'impériale, ne savent ni où poser leurs pieds, ni où appuyer leur dos. Cependant, je me trompe, il y a une mince barre en fer, à la hauteur de l'os des îles, qui vous coupe les reins en deux toutes les fois qu'on s'avise de ne pas se tenir droit comme un soldat sous les armes. Pour en finir, nous sommes sortis de Londres avec la pluie sur la tête; nous avons ouvert nos parapluies, et moi, couvert de mon manteau, j'ai prié le ciel en moi-même de nous envoyer le beau temps, et le *coachman* de ne pas nous faire verser.

La route est comme partout ailleurs magnifique; on trouve des fontaines à pompe à chaque mille, et des tonneaux sur deux roues pour l'arroser: c'est absolument l'allée d'un jardin soigneusement entretenu. Que vous dirai-je des belles maisons de campagne, des jolis villages, des parterres magnifiques avec toutes sortes de fleurs, prodiguées au point que chaque fenêtre, chaque porte, le moindre coin en est couvert en tous sens! Je ne sais vraiment pas comment on peut les obtenir en

si grand nombre. C'est un parfum délicieux et pour les maîtres du logis et pour les voyageurs, chagrins de quitter au galop une nature si riante. Je ne parlerai ni des parcs, ni des jolies biches qu'on y voit, ni des vues pittoresques qu'on aperçoit dans toutes les directions; j'aurai souvent occasion de revenir sur ce sujet, et d'ailleurs j'ai grand besoin de vous parler de Bristol.

Je dois pourtant consigner ici deux choses qui m'ont également surpris le long de la route : 1° le peu de curiosité de tous ceux qu'on rencontre isolés dans la campagne, ou même dans leur joli pays. Les voitures passent sans qu'ils s'avisent d'y plonger le moindre regard scrutateur; généralement même les femmes baissent les yeux et détournent la tête. 2° L'autre circonstance qui m'a frappé, c'est la bizarrerie commerciale des magasins que l'on voit chemin faisant. Ainsi, par exemple, j'en ai vu un où l'on vendait du lait, des œufs et des légumes, en même temps que de la soie, du fil, des aiguilles et plusieurs autres articles de couture. Plus loin, nous avons vu un marchand de musique qui débitait en même temps des bottes, des souliers et

de la moutarde. On aperçoit, accouplés sur la devanture du magasin, une botte et un violon, un soulier et un archet. Qui sait combien de romances auront servi à empaqueter des pantoufles!

Malgré tout mon désir d'arriver à Bristol, il faut encore que je raconte un dîner d'auberge fait à mi-chemin de Londres à Bath. Généralement en Angleterre, ainsi que j'ai pu le vérifier, et notamment à Bristol, dans les dîners de famille, les plats sont peu nombreux, mais toujours choisis et bien préparés. Les vins y sont exquis et on les transvase dans des bouteilles de cristal, car on n'a pas besoin de la mousse et de la poussière qui emplâtre une vieille bouteille, pour faire réellement croire aux buveurs que le vin date d'un demi-siècle. Ces préparatifs extérieurs sont inutiles lorsqu'on est sûr de la qualité du vin qu'on présente à ses convives. Ici j'entends peut-être un *latiniste* en vin me soutenir que le vin transvasé ne vaut plus rien; chacun son goût; mais qu'il vienne déguster les vins anglais, et qu'il dise ensuite s'il est bien nécessaire de dégoûter l'estomac d'un honnête homme avec la surface d'une bouteillle sur le corps de laquelle on

aperçoit tant de reliefs ! Quoi qu'il en soit, et pour en revenir à mon sujet, les tables des particuliers sont très proprement et très attentivement servies. L'hygiène est, au reste, partout, et l'on vous fait boire de l'eau panée, de crainte qu'autrement elle ne nuise à votre santé. Les domestiques, en grande tenue, sont toujours à vos trousses, et ne laissent jamais manquer de pain les panivores méridionaux. En résumé donc, on est fort bien dans les maisons particulières, surtout lorsqu'on voit sur la table un magnifique saumon.

Mais quelle différence avec les auberges ou soi-disant hôtels de la grande route ! On vous sert d'abord un potage composé d'une sauce noire comme l'encre, et n'ayant d'autre goût saillant que celui donné par le poivre, les clous de girofle, le gingembre, le genièvre et l'amidon. Dans chaque assiette de ce bouillon délicat on voit deux ballottes de la grosseur d'une noix, dures et noires, dont l'émanation fétide et la saveur empoisonnante m'ont ôté l'envie de vous dire de quoi elles peuvent être composées. A la suite de cela il y a ordinairement une cuisse de veau, apportée en entier sur

la table. On en coupe quelques tranches qu'on mange avec des pommes de terre, et certes on peut s'en contenter. Si vous êtes assez heureux ensuite pour qu'on vous serve du poulet, prenez-en bien vite, avant qu'il soit dévoré par votre voisin. Dans le cas contraire, ne touchez point aux autres produits culinaires, si vous ne voulez pas avoir besoin de produits chimiques le lendemain. Jetez-vous sur les pommes de terre à corps perdu et faites-en tout à la fois l'entrée, le rôti et le dessert. Au reste, elles sont excellentes; c'est à la fois un mets sain et nourrissant.

Si vous avez soif et voulez de l'eau, on vous en apportera un demi-verre. L'usage veut qu'on ne mette sur table, dans ces endroits, ni verres, ni bouteilles; on vous fournit la boisson à mesure que vous êtes étouffé par une pomme de terre, bien heureux encore si le garçon peut se hâter assez lentement pour vous l'apporter à temps. Pour douze passagers il y a au moins cinq domestiques qui servent à table; mais ils sont tellement embarrassés et entrepris, qu'ils ne font que se heurter réciproquement, en portant à monsieur un tabouret et à

madame un verre de cognac. Il faut demander trois fois la même chose avant que de l'avoir. Souvent ils vous l'apportent tous en même temps ; et n'allez pas en renvoyer un, car tous croiraient également que vous vous êtes adressé à chacun d'eux en particulier, et ils s'en iront tous à la fois, vous laissant asseoir par terre, par exemple, au milieu de plusieurs chaises. Ils ont ordinairement des culottes courtes et le mollet en l'air. Il vaudrait mieux sans doute qu'ils eussent le jarret plus tendu et plus de souplesse dans les mouvemens, tout en ayant moins de poudre dans les cheveux (1). Mais il est temps d'arriver à Bristol.

Cette ville très ancienne est assez bien bâtie et bien percée. Les rues sont larges, les places sont belles, et le port ou canal, dû à l'art, digne de remarque. Sa population, qui s'élève à 120 mille ames, est très laborieuse, commercialement par-

(1) Tout ceci ne peut et ne doit être appliqué qu'aux hôtels qu'on trouve isolés sur les grandes routes. Les hôtels des moindres villes, loin de mériter de semblables reproches, réclament au contraire, comme nous le verrons par la suite, les plus grands éloges.

lant. C'est à Bristol qu'a eu lieu cette année l'assemblée générale de la grande *Société Britannique*, dont le but est de concourir par les divers moyens qui sont en son pouvoir, aux progrès des sciences et des arts.

Comme en Angleterre tout se fait sérieusement, la plupart des savans du royaume se sont réunis dans cette circonstance à Bristol. Chaque université et chaque école a envoyé ses professeurs, et chacun d'eux s'est fait un devoir d'apprendre aux autres comment, scientifiquement parlant, il a employé le temps de l'année scholaire qui vient de s'écouler. Les membres actifs de cette association étaient cette année presqu'au nombre de 2,000, et il y en avait au moins 1500 autres. On a divisé les sciences en autant de sections différentes; et pendant huit jours, de dix heures du matin à quatre heures du soir, chaque section en particulier s'est occupée, avec ses hommes spéciaux, de ce qui la regardait.

Il y a eu ensuite trois grandes assemblées générales, présidées par lord Northempton. La salle de spectacle pouvait à peine suffire pour contenir

l'assemblée. Toutes les dames de la ville, en grande toilette, sont venues, par leur présence, redoubler l'intérêt des questions. On choisissait, par conséquent, des sujets convenables à tous les sexes, et tout s'est passé dans un ordre admirable. L'excellent journal *l'Athénée* me dispense de rendre un compte détaillé des séances générales et particulières. Je ne puis cependant passer sous silence le nom de MM. Cross et Fox, qui, par leur recherches, me paraissent devoir décider bien des questions de haute philosophie physiologique.

Les habitans de Bristol n'ont rien épargné pour que le séjour du corps savant dans leur ville fût aussi agréable que possible. Collections, musées, monumens, galeries de tableaux, collation au jardin zoologique, promenade sur le canal avec les bateaux à vapeur, le tout *gratis* était offert aux personnes membres de ladite société. Une carte d'admission (comme sociétaire) était le signe distinctif, et je dois à l'amitié du docteur Hodgkin d'en avoir obtenu une.

J'ai scrupuleusement suivi les lectures des professeurs les plus habiles dans l'art que je professe,

et j'ai suivi aussi, autant que possible, ce qu'on a fait de plus remarquable dans les autres sections. Je ne puis me flatter d'avoir également bien compris ce qu'on disait dans une langue qui m'est peu familière et qu'on parle trop vite, surtout pour un étranger; pourtant il y a toujours des circonstances générales faciles à saisir, et je croirais chose fort utile de pouvoir imiter les Anglais dans les habitudes suivantes, qu'ils possèdent à un très haut degré :

1° Ne s'étonner jamais de rien.

2° Ne point gesticuler télégraphiquement en parlant et surtout en discutant.

3° Ne jamais interrompre son adversaire quand il parle, mais l'écouter attentivement jusqu'à la fin de son discours.

4° Etre exact en tout, et d'une exactitude mathématique.

5° S'exposer le moins possible à revenir sur ce que l'on a avancé.

Présentés ensuite, le professeur Manni et moi, par le docteur Hodgkin chez quelques familles de

Bristol, nous avons été accueillis avec une hospitalité digne des anciens temps. Impossible de décrire les politesses que nous avons reçues, soit de M. Rake, soit de MM. Fry, Prichard et de tant d'autres habitans de la ville. On aurait dit vraiment qu'ils étaient tous saisis d'une sainte émulation pour voir lequel d'entre eux saurait le mieux exercer envers des étrangers cet accueil bienveillant et plein de simplicité dont l'Ecriture-Sainte nous fournit de nombreux exemples.

A propos de l'Ecriture-Sainte, je ne puis passer sous silence une habitude, qu'on peut appeler un pieux devoir, que nous avons remarquée chez ceux qui appartiennent à la secte dite des *Amis*, improprement appelés Quakers. Quand ils sont assis à table, avant de toucher à leur couvert, qu'il y ait ou non des étrangers, ils croisent leurs mains, et baissant la tête, ils font en eux-mêmes, dans un recueillement digne d'admiration, une courte prière qui ne dure pas plus de cinq ou six secondes. Ils paraissent remercier Dieu de ce qu'il leur donne, et le prier de ne pas les oublier pour le lendemain. M. Hodgkin, en particulier, est habitué à se faire

lire une page de la Sainte-Ecriture avant son déjeuner. Cette habitude sous plusieurs rapports nous paraît bien bonne; elle tend à nous rapprocher du créateur dans la moindre de nos occupations.

Il arriva à Bristol une aventure singulière à mon compagnon de voyage, qui semble dessiner à grands traits certains usages particuliers qu'on trouve dans ce pays ; je la rapporterai donc pour mieux faire connaître le peuple chez lequel nous nous trouvons. Nous étions à l'assemblée générale du théâtre avec quelques amis; comme à mon ordinaire, je baragouinais l'anglais avec mes voisins d'une manière fort amusante pour mes alentours, et le professeur tâchait, de son côté, d'apprendre un peu de français à une belle *miss* qui était à sa droite. Derrière lui se trouvaient deux dames fort bien mises dont la plus jeune, d'un âge mûr, après avoir essayé quelques inflexions de langue et de gosier, articula passablement trois mots semi-français, voulant établir par là une relation avec l'aimable Romain. Je dirai ici en passant que lorsque M. Manni parle, il a quelque chose de si spirituel et de si vif dans le regard et dans le geste, qu'on saisit

ce qu'il veut dire avant même qu'il se soit expliqué. L'agréable inconnue ne s'adressa pas à un sourd, non certes, et notre professeur, se tournant aussitôt vers elle, oublia Rome et son Capitole ainsi que Bristol et ses savans, pour commencer avec notre Franco-Bristolienne une conversation d'un nouveau genre, dont les phrases les plus claires étaient celles qu'on pouvait déduire de la position des bras et de l'angle visuel. La soirée ne tarda pas à être close, et avant de nous séparer, l'inconnue demanda à M. Manni son nom et son adresse.

Dans notre surprise d'une pareille question de la part de personnes, et surtout d'une dame, qui ne nous connaissaient point et que nous ne connaissions pas plus que nos amis présens, nous oubliâmes de nous informer, à notre tour, quelle était notre charmante Anglaise. Le lendemain notre étonnement redoubla lorsqu'en rentrant d'une course matinale, nous trouvâmes les cartes de visite de M. et Mme B..., qui étaient venus en personne inviter M. Manni et moi pour aller dîner avec eux et continuer une relation naissante, mais déjà très intime. La famille B.... est une des premières de

Bristol, tory de goût, de naissance et de caractère; et Mme B... est précisément l'inconnue de M. Manni au spectacle. Comment se fait-il qu'une dame noble et fière soit venue elle-même, accompagnée de son mari, rendre visite à un étranger qu'elle ne connaît que de la veille? C'est encore une des nombreuses différences de mœurs qui distinguent les Anglais des habitans du continent.

IV.

RETOUR A LONDRES.

Retour à Londres.

—

Nous avons quitté Bristol depuis trois jours, et nous voilà réinstallés à *Leicester Square*. Notre voyage, au retour, a été encore plus heureux qu'en allant, grace au temps qui a été fort beau. Nous nous sommes arrêtés quelques instans à Bath.

Cette ville, de 30 mille ames environ, est située dans une position charmante, à quatre ou cinq lieues de Bristol. Quoique moderne, elle présente

le même genre d'architecture que les autres villes plus anciennes, mais son air neuf lui donne plus de gaité qu'à toutes celles que j'ai vues jusqu'à présent; on la nomme généralement la *Fashionable*. Habitée en effet par une classe riche et distinguée, qui ne connaît d'autre industrie que celle de retirer le revenu de son argent chez les banquiers, il ne faut pas s'étonner si le goût et l'occupation principale de ses habitans est de parcourir les rues avec un chapeau blanc plutôt que noir, et avec un habit fait par un tel plus élégamment sans doute que par un tel autre. Quoi qu'il en soit, Bath est une ville fort agréable à habiter, malgré que ses bains n'attirent plus à présent un aussi grand concours d'étrangers. Justice soit rendue à ses fashionables comme à tous les Anglais, au reste, qui vivent de leurs rentes; il est rare qu'ils ne s'occupent pas d'une science quelconque, et avec succès, se rendant ainsi utile à eux-mêmes et agréables aux autres.

Nous avons encore vu deux ou trois autres petites villes, dont l'une est celle de Malborugh; mais il est inutile d'en parler, car elles n'offrent rien de

remarquable. Ce que je noterai en passant, ce sont deux gros chevaux blancs qui, depuis des siècles, vivent sur la même colline, sans jamais changer de place, à peu de distance de Malborugh. Leur taille est gigantesque, car on les voit à la distance de deux ou trois milles ; et quoiqu'ils aient l'air d'être fort bien portans, jamais picotin d'avoine n'est entré dans leur corps. Leur immobilité ne vous surprendra pourtant plus quand vous saurez que ces deux chevaux sont dessinés sur le dos de la colline. Cette colline, dont le terrain est blanc comme l'ivoire, est toujours couverte par une pelouse très courte, qui ne peut servir de nourriture qu'aux moutons. Il paraît donc que quelque pâtre qui aura eu la bosse du dessin, a été pris d'envie de dessiner un fort beau cheval sur cette pelouse, puis, enlevant tout le vert, a renfermé son dessin dans les contours linéaires ; le blanc inhérent au sol, rehaussé par le vert qui l'environne, produit l'illusion dont je vous parle ici. Le terrain argileux n'a pas permis que l'herbe poussât encore sans une culture primitive, et comme les autres pâtres ont voulu respecter l'œuvre de leur ancêtre, il ne faut

pas s'étonner si ces deux chevaux existent depuis des siècles. Je ne garantis pas, par exemple, la date, mais il est positif qu'on les voit depuis fort longtemps.

Galerie Nationale.

Nous venons de voir la collection de tableaux dite *National Galery*, qui sera bientôt transportée dans un local magnifique qu'on lui prépare à *Trafalgar Square*. Cette collection n'est pas riche par le nombre des tableaux qu'elle renferme, car je dirai même qu'il y en a fort peu; mais en revanche ils sont presque tous fort rares et des plus grands maîtres que l'Italie ait produits. Leonardo da Vinci, Andrea del Sarto, Paolo Veronese, Correggio, Guido, Michel Angelo, Tiziano, Caraccio, et jusqu'au grand Raphael, tous ces grands maîtres ont leur nom accolé à quelque tableau. Je ne certifierai pas que tous soient bien authentiques; cependant M. Manni lui-même a jugé en définitive que s'il y a des copies, elles sont en petit nombre.

Outre l'école italienne, nous avons vu aussi des

tableaux de Velasquez, Murillo, Van-Dyck, Rembrandt et Claude. Trois tableaux de ce dernier surtout sont réellement admirables. Chaque tableau porte le nom de l'auteur et, pour la plupart, le sujet qu'il a voulu traiter; ce qui est, à mon avis, une excellente habitude pour ceux qui ne sont pas en état de deviner le peintre par l'inspection du coloris, et pour ceux qui, ne voulant pas se donner la peine d'acheter un guide, préfèrent prendre pour du Raphael ce qui appartient à Van-Dyck, et pour du Pouzin ce qui est de Murillo.

Je ne quitterai pas la galerie nationale sans faire remarquer que si la collection n'est pas plus nombreuse, c'est qu'il existe en Angleterre un grand nombre de collections particulières qui toutes réunies pourraient en constituer une des plus riches et des plus intéressantes. Mais il en est ici des tableaux comme des collections zoologiques, géologiques et autres; on en trouve une partie au nord, l'autre au sud, une troisième à l'est et la quatrième à l'ouest. C'est très commode pour chacun des propriétaires, mais ce n'est certes pas plus instructif pour ceux qui en font une étude spéciale.

Une Journée à Windsor.

La toute petite ville de Windsor n'a rien de remarquable en elle-même. Le château, la chapelle et le parc, voilà tout ce qui peut attirer l'attention des voyageurs. Ce château, résidence royale, à vingt-deux milles de Londres, est bâti sur une belle élévation au milieu d'une plaine très étendue. On le fait dater de fort loin, mais il a été tellement restauré et réparé, qu'on ne saurait le regarder maintenant comme étant bien ancien. Son aspect général est des plus curieux, surtout lorsqu'on n'a jamais vu en réalité ces anciens châteaux d'anciens chevaliers, dont on trouve par ci par là quelque belle gravure. Si on se bornait à l'examiner en dehors, on le prendrait plutôt pour une citadelle destinée à défendre une sainte-barbe bien fournie, que pour une résidence royale. Toutes ses tours,

ses tourelles, ses créneaux, ses embrasures de canons où l'on croit voir, du dehors, la fumée de la mèche, sans cependant apercevoir les pièces; tout, en un mot, concourt à cette illusion, qui est encore augmentée par les matériaux qu'on a employés à sa construction. Tout le château, en effet, est bâti avec des pavés de moyenne dimension, réunis entre eux par un mastic noirâtre, sur lequel sont implantées, presque partout, de grosses pierres à fusil, ou, si vous aimez mieux, de gros morceaux de silex. On ne saurait croire au joli effet produit par ce mode de construction.

Nous sommes entrés au château par un chemin très large, et après avoir traversé une grande cour et une petite porte très vieille, dit-on, nous sommes parvenus à une autre cour plus large, divisée en deux parties par une grille de fer. Une portion du palais étant habitée par la famille royale, il n'y a que l'autre que les curieux puissent voir. Un guide, avide d'argent, comme partout ailleurs, s'est présenté pour nous ouvrir les portes et nous montrer ce qu'il nommait *curiosités;* nous l'avons suivi dans l'aile droite du château.

Les premières chambres ressemblent à un galetas grand et spacieux, mais pas trop propre; elles n'ont d'autres meubles ni d'autres ornemens qu'une ou deux chaises pour chacune d'elles, et quelques vieilles tables auxquelles il manque au moins un pied. Point de rideaux aux fenêtres; quelques portraits tout enfumés sont appendus aux murs. A mesure qu'on avance dans les autres chambres, le nombre des tableaux augmente, mais non les meubles. On arrive enfin à deux grandes salles qu'on nomme salles de l'état : la première, très grande et assez bien ornée, présente tout autour les portraits des principales personnes qui figurèrent dans la fameuse coalition : l'empereur d'Autriche, celui de Russie, le roi de Prusse, les trois derniers rois d'Angleterre, etc.; tous concourent à former la tapisserie de cette salle, y compris Wellington et Blücher; le pape lui-même et son principal ministre Consalvi viennent augmenter la compagnie. En voyant là cette royale assemblée, dont la plupart des membres sont séparés de l'église catholique, on croirait presque que S. S. Pie VII ne reste avec eux que pour les convertir.

La seconde salle est encore plus belle : tapissée par six superbes tableaux des Gobelins, avec l'histoire de Médée, elle présente un ensemble de richesse et de bon goût qui fait honneur au décorateur. Ces salles sont destinées aux grandes réceptions sans doute, et on les trouve peut-être d'autant plus belles que tout ce que l'on vient de voir est peu convenable à un château royal. On nous a montré ensuite la salle dite des *Armures*, qui est une petite chambre remplie d'armes de toute espèce, rangées en trophée avec beaucoup de goût et d'adresse. Là encore se trouve le buste du duc de Wellington, placé vis-à-vis de celui de Marlborough. Celui-ci a sur la tête un drapeau blanc, et l'autre un drapeau tricolore; il est facile de commenter cette disposition historique.

En quittant les appartemens de l'état, nous sommes montés à la grande tour, qui porte un énorme pavillon britannique qu'on peut apercevoir à plusieurs milles de distance. Cette tour domine une plaine immense, et de son sommet on aperçoit une douzaine de comtés que l'on nous a nommés. Nous avons vu ici que les nombreuses embrasures de

canons se trouvent, par hasard, placées devant des tuyaux de cheminées aboutissant sans doute aux basses-offices, car je les ai vus en action toute la journée; voilà ce qui a pu faire croire de loin que, mèche allumée, le château était dans un état continuel de défense.

Au sortir de la tour on nous a fait descendre à la terrasse du château, sur laquelle on peut longuement se promener tout en ayant devant soi un horizon aussi beau, quoique moins étendu, que sur la tour. Nous sommes allés ensuite visiter la chapelle, qui est un très beau reste de l'ancienne architecture. Malheureusement on a implanté au milieu de la grande nef les orgues et le chœur, de manière qu'il est impossible d'embrasser d'un seul coup d'œil la grandeur du monument (1). Le premier objet qui a attiré notre attention, c'est le tombeau de la princesse Charlotte, décédée en 1817. Il est en très beau marbre. Un corps gisant sur la tombe, un génie qui en sort, six personnes gémissant sur

(1) Il en est de même dans la plupárt des plus beaux temples du Royaume-Uni.

les restes, voilà les principaux objets de ce monument. L'exécution nous a paru assez heureuse; mais il est singulier que les personnes en deuil soient représentées avec un long voile qui les couvre de la tête aux pieds, de manière que leur figure est entièrement invisible. On m'a dit qu'en Grèce un sculpteur s'était servi de la même bizarrerie pour prouver la douleur extrême de celle qui est censée pleurer. Dût-on se moquer de mon peu de respect pour une imitation grecque, je ferai observer que c'est précisément dans les positions critiques, et lorsque la physionomie doit être le plus altérée, qu'un artiste doit se distinguer; et s'il couvre les figures d'un voile épais, il n'augmente pas, à mon avis, le dramatique du tableau; il prouve seulement son incapacité pour le rendre par des traits caractéristiques.

Quelques tombeaux anciens d'évêques, de rois, de lords et d'autres personnes, se trouvent épars dans l'église du château de Windsor. On voit enfin la chapelle des chevaliers de la Jarretière, où sont armés les nouveaux champions reçus dans le fameux ordre du *Honni soit qui mal y pense.* Il

y a quarante-une bannières placées tout autour de cette chapelle; elles portent les armes des différens rois qui ont eu ou ont encore l'honneur d'appartenir à cet ordre. Louis XVIII et Charles X ont leur plaque au dessous des fleurs-de-lis et de la couronne de France.

En sortant de la chapelle, nous sommes entrés dans le parc, qui ressemble à tous les autres; aussi je n'en parlerai que pour mentionner la superbe allée d'ormeaux qui fait l'admiration des étrangers. Cette allée, longue de trois milles et placée devant le château, est parfaitement alignée; large d'environ cent pas, elle est bordée d'une double rangée d'ormeaux, dont je n'ai jamais vu ni de plus grands, ni de plus gros. Son chemin du milieu, madacamisé, est suivi de chaque côté par deux nappes de gazon anglais d'un velouté admirable. C'est dans cette allée que le bonhomme George III faisait sa promenade. Monté sur un tout petit phaéton traîné par quatre jolis chevaux qu'il aimait à conduire lui-même, il partait au galop d'une extrémité pour atteindre l'autre en peu de minutes, et toujours en riant.

Départ des Courriers de Londres.

On nous avait beaucoup parlé du départ des différens courriers, et trop même peut-être pour devoir ensuite en rabattre. Ce qu'il y a de plus remarquable dans tout cela c'est l'édifice des postes, qui certes n'a point d'égal ni en grandeur, ni en beauté. Quant au départ des dépêches, à huit heures du soir très précises, je m'attendais à quelque chose de mieux. Les voitures mettent souvent dix minutes de distance de l'une à l'autre dans leur départ. Les courriers, assis derrière la voiture, sur un petit tabouret en fer, ont les pieds sur la caisse qui renferme les dépêches; une trompette d'une main et une grosse carabine de l'autre, ils avertissent les voitures, par le son de la première, de se ranger afin de laisser passer la malle-

poste; avec la seconde ils sont autorisés à éloigner toute personne qui oserait les attaquer; ils sont tous habillés de rouge. Les voitures sont fort belles; mais les cochers n'ont pas un costume uniforme, et cela choque un peu ceux qui aiment la régularité. Il n'est pas étonnant au reste de trouver cette différence des uns aux autres, quand on sait que ces voitures n'appartiennent pas à l'administration générale des postes. Chaque particulier peut se charger de fournir ici une ou deux voitures qu'il envoie prendre les dépêches dans la grande cour, à l'heure indiquée. En résumé, je crois que, à l'exception de l'édifice, l'administration des postes de Paris n'a rien à envier à celle-ci, et le départ des 14 malles pour les différens points du royaume a quelque chose de plus imposant que celui de Londres. Convenons pourtant que les chevaux étant ici meilleurs et les routes aussi, on gagne sur la vitesse; et convenons également qu'entre les points secondaires, ce que nous nommerions différentes communes, les communications se font peut-être mieux.

Colléges de Londres.

La médecine n'est pas tout-à-fait exercée en Angleterre comme ailleurs. Il y a ici des médecins, des chirurgiens, des *surgeons* proprement dits, et des apothicaires. Ces grades s'obtiennent dans les grandes facultés telles que celles de Dublin, Edimbourg, Cambridge et Oxford. Londres n'avait pas le droit, jusqu'à ce jour, de conférer aucun grade; mais, par une bizarrerie singulière, aucun de ces gradués ne peut exercer son état dans la capitale s'il n'a été primitivement examiné par un des colléges respectifs, sur lesquels nous allons revenir tantôt. Ainsi Londres s'arroge le droit d'examiner les connaissances médicales d'un docteur, lorsqu'elle n'a pas celui de conférer ce même grade.

On a si bien senti ce qu'il y avait d'impropre dans cet arrangement, que par des souscriptions particulières on fait maintenant bâtir dans la capitale une université magnifique. La médecine, la chirurgie, la pharmacie, le droit, la théologie, tout y sera enseigné, et je ne doute pas qu'elle ne devienne plus tard la première université de l'état. Nous y avons trouvé un cabinet pathologique déjà fort bien monté.

Cette université, avons-nous dit, est élevée par une souscription particulière; en cela encore le gouvernement ne se mêle de rien; il semble ne s'occuper que de l'exercice et de la révision des lois. Quant à l'instruction de la nation, cela regarde chaque Anglais en particulier; tant pis pour eux s'ils restent dans l'ignorance. Honneur donc à ce peuple dont la nationalité est si fortement enracinée, qu'aucun sacrifice pécuniaire ne saurait l'arrêter quand il s'agit de fonder de grands établissemens pour le bien et l'instruction de ses concitoyens! Le gouvernement voit surgir de ces établissemens au moment, pour ainsi dire, qu'il s'y attend le moins, et n'a jamais besoin de forcer

le vote des chambres pour venir au secours d'aucune institution. Mais revenons à nos gradués en médecine. Le grade de docteur équivaut ici au titre de lord, et il est la source d'une grande fortune; car un docteur en médecine ou en chirurgie ne fait pas payer une visite moins d'une guinée. Les pauvres vont aux hôpitaux, et ils doivent s'adresser, pour être admis, à un des souscripteurs qui lui donne ordinairement un billet pour le médecin ou le chirurgien. Il est rare que les docteurs en médecine exercent la chirurgie et *vice versa*.

Quant à la classe qui, sans être pauvre, ne peut pourtant pas payer une guinée chaque fois que le médecin viendra lui tâter le pouls, elle a recours aux *surgeons*, qui sont licenciés en médecine et en chirurgie sans avoir le grade de docteur; c'est à peu près le pendant de nos officiers de santé. Enfin viennent les apothicaires, qui sont les véritables gâte-métier. Jadis l'unique occupation de l'apothicaire était de préparer les remèdes prescrits par le médecin, et tout au plus de pratiquer certaine opération qui n'a pas besoin d'instrument tranchant; mais depuis ils ont trouvé que le débit des

drogues n'était pas suffisant, et conséquemment ils ont commencé eux-mêmes à prescrire leurs simples et leurs composés, faisant même quelques pansemens avec leur *baume de fier-à-bras* et leur *elixir de longue vie*. Eh bien! cette honnête pratique, qui est à peine tolérée en France, est pleinement autorisée en Angleterre; la loi défend seulement aux pharmaciens de faire payer leurs visites aux malades. Ils ont ainsi la générosité, bien méritoire sans doute, de faire des visites *gratis pro Deo;* mais les malades, envoyés à leur propre pharmacie, sont ordinairement exposés à payer chaque médicament dix fois plus que ne coûte la matière primitive. La loi autorise un métier si lucratif, et notez que le bas peuple serait le premier à s'opposer à l'abolition de cet abus. Au reste, les pharmacies ici ne ressemblent pas mal aux magasins des perruquiers de Paris, autrement dits coiffeurs. Des brosses de toute espèce, des éponges de toutes dimensions, des flacons de parfumerie, voilà leurs ornemens; au dessous sont de grands flacons dont l'étiquette, pour plus de clarté, est écrite en arabe. Et j'osais critiquer les pharmaciens de Paris!

J'ai dit plus haut qu'il y a à Londres un collége de médecins et un collége de chirurgiens. Ce sont deux établissements fort beaux, ayant chacun une bonne bibliothèque, un joli musée et une grande salle de réception. La destination du local m'empêche d'en donner ici plus de détails ; je ne manquerai pourtant pas de rendre un dernier hommage à la mémoire du grand Sydenham, d'Harvey, de Brown et de Clisson, dont les portraits et les bustes sont placés dans les salles de ces colléges.

Avant de quitter une seconde fois Londres pour pénétrer dans l'intérieur du royaume, un phrénologue enthousiaste a voulu nous faire visiter le cabinet phrénologique de M. Deville, marchand quincaillier dans le Strand. La collection, dit-on, est la plus belle qui existe; et ce n'est pas étonnant, car M. Deville l'augmente tous les jours. Ce qui m'avait étonné c'est que cet excellent marchand eût le temps de l'augmenter et la patience d'y placer tant d'argent; mais il m'a été répondu que c'est là une nouvelle branche de commerce, qui tend à devenir de jour en jour plus lucrative pour cet industriel; et j'ai alors compris parfaitement

le goût phrénologique de M. Deville, qui fait mouler les têtes de tous les criminels avec autant de soin qu'il en mettrait à emballer un quinquet ou une lampe astrale.

V.

OXFORD.

Oxford.

Oxford est sans contredit une des plus anciennes universités de l'Europe ; son nom a retenti dans toutes les sciences; cependant, disons-le, la théologie y a été plus cultivée que les autres. Bacon lui-même en fait une critique assez amère, et les restes qu'on trouve aujourd'hui sont propres à faire croire que les reproches du chancelier étaient fondés. Convenons néanmoins que la médecine aussi a eu ici des hommes de mérite, et que les moyens d'instruction, dans cette science ainsi que

dans toutes les autres, y furent en tous temps et y sont encore fort nombreux.

Oxford est une ville de vingt mille ames environ, dont l'aspect extérieur ferait croire qu'elle n'est formée que d'églises. Assez bien percée et suffisamment propre, elle présente un noyau central de vieux monumens au nombre de 24, qui jadis se subdivisaient en une infinité de petites cellules contenant chacune un gros moine, et qui se changèrent ensuite en autant de colléges lorsqu'une révolution religieuse vint fermer les cloîtres. Ces édifices portent encore aujourd'hui le nom de colléges et conservent la même destination, excepté cependant que jadis ils contenaient un nombre bien plus considérable d'élèves. Le plus vaste parmi ces colléges est celui de *Christ-Church*. Tous présentent pourtant un aspect analogue fort original. Ils ont chacun leur revenu particulier et une administration particulière. On y reçoit des élèves pensionaires depuis 16 jusqu'à 21 ans; ceux-ci y sont nourris et logés pour la somme annuelle de 60 guinées. Ils sont instruits d'abord par des professeurs qui vivent également dans le collége et

qu'on nomme *tuteurs;* ils ont ensuite des leçons faites par des professeurs *titulaires* à *l'école commune*, ou, pour mieux dire, dans le local de l'université. La plupart de ces élèves, dont le nombre, y compris ceux qui logent en ville, s'élève à 2000, se destinent à la pratique religieuse; par conséquent, ils étudient particulièrement la lange grecque et la langue latine, et surtout la bible. Il y en a aussi quelques-uns qui étudient le droit, et un plus petit nombre qui étudient la médecine. Nous étions recommandés au Révér. docteur Browel, tuteur à *Cambrough-College*, et c'est avec lui que nous avons été examiner ce que Oxford peut offrir d'intéressant à un étranger.

Nous avons commencé par le local de l'université. On y entre par une grande cour dont la façade principale présente les cinq ordres d'architecture, superposés les uns aux autres; ce qui est assez bizarre. En allant de bas en haut, on trouve le dorique, le toscan, l'ionique, le corinthien et le composé. Tout autour de cette cour il y a un grand nombre de salles sur la porte desquelles on lit le nom de la science ou de la branche scientifique que

jadis on y professait. Maintenant ces salles ont changé de destination ; l'une d'elles renferme les fameux *Marmora Arundeliana*. Un archéologue peut s'y extasier devant ; pour moi, je n'y ai rien compris. Plus loin seulement on m'a fait remarquer le tombeau de Germanicus, et pour cette fois, tout en ayant quelques doutes sur la vérité de l'assertion, je me suis rappelé Tacite et la magnifique harangue de Germanicus à son armée; et ce souvenir m'a causé une vive sensation. Nous sommes entrés ensuite dans la grande salle de réception et de concours, où il y a assemblée une fois par an. Il faut convenir que cette pièce immense est très bien décorée et digne d'être admirée. Les salles pour les cours publics sont aussi fort belles.

Au premier étage on trouve la galerie, dont les objets les plus remarquables sont, à mon avis, des modèles charmans de tous les grands monumens laissés par les anciens : le temple de Minerve, ou Parthénon, l'arc de triomphe de Constantin à Rome, le temple de la Sybille de Tivoli, celui d'Athènes, la Maison carrée de Nismes, le superbe théâtre d'Herculanum, la lanterne de Démosthènes,

etc. Tous ont été parfaitement bien imités, et une très jolie miniature de ces grands restes est disposée de manière que l'observateur peut en admirer la moindre partie. Faut-il s'étonner d'après cela si les Anglais, dans toutes leurs nouvelles constructions, parviennent à copier si scrupuleusement les anciens? Nous sommes parvenus enfin à la bibliothèque Bodleyane (du nom de son fondateur), qui est la plus belle et la plus essentielle de l'université. Le premier salon a un plafond très riche qui date de 1553, et dont chaque petit carré blanc, qui est enchâssé dans une espèce de blason, porte l'inscription : *Dominus illuminatio mea.* Il serait trop long de dire ici combien nous avons vu de grandes et de petites chambres, de longues et de courtes galeries. Il me serait encore plus difficile de fixer le nombre des volumes, car un des bibliothécaires, M. Cureton, très aimable d'ailleurs, ne le sait pas plus que moi. Cela ne fait pas précisément son éloge comme bibliothécaire, mais vous comprendrez par là qu'il faut qu'il y ait un grand nombre de livres. Nous y avons trouvé beaucoup d'ouvrages de médecine rares et très intéressans.

Cette grande collection de livres a été successivement augmentée par les dons de John Selden et par celui de Douce, fait en 1834. Annuellement encore on y fait la dépense de 800 à 1,000 livres sterling. La seule bibliothèque de *Canonici* leur coûte plus d'un million. Aussi ils possèdent des ouvrages dont le prix étonne même les moins disposés à s'étonner. Par exemple, parmi les manuscrits rares j'ai vu un livre des dialogues de Platon, écrit en 896, qui a coûté 1,000 livres sterling. Quelques autres, sans être aussi chers, coûtent de 200 à 300 livres sterling; et si l'on met des prix si exorbitans à des livres dont l'ancienneté de l'édition est d'une utilité suspecte, jugez de ce que l'on doit faire pour tout ce qui a rapport à une solide instruction. Il y en a, au reste, pour tous les goûts: grecs, latins, hébreux, arabes, égyptiens, etc. Il y a des chambres pleines de manuscrits hébreux et arabes. Quelques amateurs consciencieux s'occupent en ce moment de les transcrire en langue intelligible. Nous verrons par la suite; quant à présent, je ne commettrai pas l'indiscrétion de dire de quoi il y est question.

En sortant de la bibliothèque Bodleyane, j'ai aperçu un petit cahier ayant appartenu à la reine Elisabeth. Cette princesse s'amusait à y transcrire de belles phrases latines, lorsqu'elle étudiait cette langue. La première que j'y ai lue a été par hasard : *Conciliare animos*... J'ai, en vérité, cru que l'on se trompait en attribuant ces mots à Elisabeth, et je n'ai pu en continuer la lecture.

La grande bibliothèque dont nous venons de parler n'est pas la seule qui soit à la disposition de la jeunesse studieuse d'Oxford. Il y en a une seconde, dite de Radcliffe, du nom de son fondateur, qui n'a pas peu contribué à la prospérité de cette université. Cette collection n'est pas à beaucoup près aussi volumineuse que la première ; elle ne renferme que des livres d'histoire naturelle. En revanche elle occupe un local dont la disposition est fort originale : c'est une espèce de dôme fort élevé, très large et isolé au milieu d'une place. De sa partie supérieure on peut aisément découvrir toute l'étendue de la ville. Les livres y sont disposés sur deux étages en cercle, d'après la forme même du bâtiment. Au milieu de la salle nous avons vu

la fameuse collection des pierres de décoration recueillie par Faustin Corsi, savant romain, et cédée par lui à M. du Jarrhet pour le prix de 500 guinées (il y a mille pièces). Le professeur Manni a été agréablement surpris de retrouver à Oxford deux jolies pierres que lui-même avait données dans le temps à M. Corsi; il ne pensait pas alors de les revoir si loin. Le bibliothécaire en chef de cette dernière collection est M. Kidd, médecin très distingué et généralement estimé dans la province et dans le royaume. Il nous a accueillis d'une manière tout-à-fait prévenante.

La bibliothèque de Radcliffe est située tout près de *New-College*, dont on nous a fait voir la belle chapelle; et pour cette fois au moins nous avons pu examiner une fort jolie nef, libre de tous les embarras de chœur dont on les surcharge.

On voit, en entrant, plusieurs grandes croisées peintes sur vitre et d'un très bel effet. Je ferai remarquer, à cette occasion, que les églises anglicanes présentent toutes, en général, de fort jolis tableaux en ce genre; à Windsor surtout on en trouve un extrêmement beau. La principale

peinture dans la chapelle de *New-College* occupe la grande croisée vis-à-vis la nef principale ; elle a été dessinée par Reynolds et peinte par Parnis. Les figures principales représentent la naissance de J.-C. La partie principale de la nef prend le nom de *Crown-Chapel*. Le grand orgue, placé à son extrémité, est percé, dans son milieu, de manière que lorsqu'on est au bout de *Crown-Chapel*, on voit la magnifique peinture de la grande croisée encadrée, pour ainsi dire, dans les orgues ; ce qui fait un très joli effet.

Nous n'avons pas voulu quitter Oxford sans visiter aussi la fameuse imprimerie de Clarendon. Cette typographie est aujourd'hui destinée uniquement à l'impression des ouvrages théologiques, et spécialement de la sainte bible, qu'on multiplie sous toutes les dimensions possibles, et dans des éditions plus belles les unes que les autres. Cette typographie n'offre d'abord que très peu d'intérêt, surtout lorsqu'on ne peut voir que ce qui est offert au public ; mais nous avons été assez heureux pour pouvoir visiter la presse à vapeur, et c'est là que les exclamations admiratives ont été épuisées.

Tous les employés autour de cette presse sont des enfans au dessous de 14 ans. Tout leur travail consiste à placer horizontalement un papier blanc, retirer celui qui est imprimé, le plier dans la forme voulue par le format, et presser ces mêmes feuilles entre des cartons bien lisses à l'aide d'une presse hydraulique ; c'est un spectacle vraiment imposant pour celui qui le voit pour la première fois. La même machine à vapeur suffit pour passer la couche d'encre sur les lettres, prendre le papier, le placer, l'imprimer d'un côté, le tourner encore et l'imprimer de l'autre; il se détache ensuite tout seul du cylindre qui le roule, absolument comme un fruit trop mûr se détache de l'arbre qui le porte. Rien de plus beau que toutes ces feuilles en circulation se suivant de fort près et parcourant les mêmes contours avec toute l'exactitude mathématique possible. Chaque côté de cette presse peut imprimer jusqu'à 1,200 feuilles par heure. Qui sait si on ne parviendra pas, à force d'études et de recherches, à faire en sorte que les machines se chargent elles-mêmes de la composition des ouvrages? Chaque *publicophile* n'aura alors

qu'à acheter une de ces mécaniques, et en mettant le régulateur vis-à-vis tel ou tel numéro, on verra ces machines faire en tant de minutes un livre sur l'histoire, ou un traité philosophique, ou un roman moderne. Il ne manquera plus alors que de trouver une machine qui nous aide à les lire, et qui en même temps nous préserve du sommeil.

VI.

BIRMINGHAM.

Birmingham.

—

Nous venons de quitter un pays où, soit dit en passant, les femmes ne sont guère jolies; et notez que nous avons pu en voir la plupart des habitans le jour de la Saint-Gilles, qui est une fête assez célébrée à Oxford. Le pays qui sépare cette ville de Birmingham présente d'abord quelques vues charmantes, formées par des collines, sur lesquelles un grand nombre de vaches cherchent leur pâturage; mais à mesure qu'on s'approche de Bir-

mingham, on commence à apercevoir quelques traces de ce terrain noirâtre et cette campagne obscurcie par une épaisse fumée, qui fait croire, comme le disait mon ami, qu'on vient de quitter le règne de Cérès pour entrer dans celui de Pluton.

Nous sommes arrivés à Birmingham à 3 heures de l'après-midi, et j'avoue que l'entrée de la ville nous avait donné une triste idée du reste. Après avoir déposé nos bagages à *Hen and Chiken hotel*, nous avons commencé à arpenter la ville en tous sens et à rendre les lettres qu'on nous avait données. Nous avons trouvé dans le docteur Lloyd un excellent ami, pour les quelques jours que nous avons pu séjourner à Birmingham.

Cette ville, de cent vingt mille ames environ, présente un grand mouvement commercial ; elle est fort bien bâtie, dans son quartier central surtout. Les différentes petites collines qu'il faut monter et descendre en parcourant ses rues, lui donnent un air très gai ; ses magasins sont fort jolis, ornés avec beaucoup de goût et bien fournis. Ainsi que dans toutes les principales villes d'Angleterre, les beaux monumens de Birmingham

sont les fabriques et les grandes manufactures; néanmoins il y a quelques établissemens dont la construction mérite d'être honorablement mentionnée. En première ligne, je placerai la magnifique salle dite *de la ville*, construite dans le double but d'y discuter les affaires administratives de la ville et d'y célébrer les fêtes par des concerts; aussi voit-on un grand orgue à l'une de ses extrémités. Le dehors représente un monument ancien, dans le genre de la Madeleine à Paris; mais, quoiqu'il soit élevé sur un grand piédestal, ce qui en augmente l'effet, il s'en faut qu'il soit aussi grand que le temple parisien. Au reste, le monument de Birmingham n'a point de fronton, et il a été bâti dans un lieu trop resserré pour pouvoir produire toute l'admiration qu'on lui devrait. Ce monument a été achevé dans ces derniers temps.

Il y a maintenant dans cette ville une école de médecine, tout récemment fondée par M. Cox. Son cabinet d'histoire naturelle et surtout son cabinet anatomique sont encore bien petits; mais avec la patience et la bonne volonté que les Anglais mettent à former leurs nombreuses collections, je ne

doute pas que Birmingham ne présente plus tard une école fort bien montée.

Sa bibliothèque médicale est également à son origine; mais nous y avons remarqué déjà quelques bons livres, entre autres la grande *Anatomie Pathologique* de M. Cruveilhier, et la fameuse *Ostéologie* de Monro d'Édimbourg, livre qui pour être ancien n'en est pas moins bon. La ville, indépendamment de l'école de médecine, possède un cabinet d'histoire naturelle et de peinture. Les tableaux, en très petit nombre, ne m'ont pas paru fort remarquables; mais, dans la collection des oiseaux rares, nous avons trouvé une grande cloche remplie de différentes espèces d'oiseaux de paradis dont je n'ai jamais vu d'aussi beaux; celui du milieu surtout avait une robe et une taille dignes d'être enviées par la femme la plus coquette.

On nous a fait remarquer aussi une statue en bronze représentant Nelson, élevée au milieu d'un grand carrefour, et le grand marché de Birmingham. Je dirai, à ce sujet, que les marchés, dans les villes d'Angleterre, sont pour la plupart couverts et offrent un aspect aussi neuf qu'original;

celui surtout de *Covent-Garden*, à Londres, est des plus remarquables. Ils ressemblent aux bazars de Paris, excepté que ceux-ci ont leurs boutiques remplies de bijouterie, chapellerie, meubles, etc., tandis que ceux-là n'ont que des fruits, des fleurs et des légumes. Le marché de Birmingham a cent quatre-vingts pas de longueur et environ soixante de largeur.

La grande industrie de Birmingham est celle du fer. Les belles machines à vapeur, les cheminées, les rampes, toutes les ustensiles de cuisine, et en général toutes les formes variées que l'on fait subir au fer fondu, lui sont transmises à Birmingham. Disons pourtant que les grandes manufactures de fer ne sont pas à Birmingham même, mais dans les environs. Dans l'intérieur de la ville on trouve spécialement des manufactures de cuivre, de laiton et d'épingles, dont une surtout (royale de Phipson et fils) suffit à elle seule pour fournir à toutes les femmes d'Angleterre de quoi fixer leurs fichus.

Nous avons visité la plus grande de ces manufactures, et le chef lui-même, qui est un ami du

docteur Lloyd, a eu l'extrême obligeance de nous faire tout voir et de mettre en mouvement la plupart des machines. Nous avons vu d'abord de quelle manière, en fondant ensemble le cuivre et le zinc, on obtient le laiton ; ces mêmes plaques de laiton sont travaillées ensuite dans la même manufacture pour les réduire en rouleau (ce qui sert aux différens ornemens faits avec ce métal) ou pour les filer, et alors c'est spécialement au fabricant d'épingles qu'on les débite. On fait également des chandeliers, des pommeaux, des devans de serrures, etc., toujours à l'aide de moules qui ne sont pas à la vérité très gracieux ; il faut dire aussi que c'est surtout avec l'Amérique qu'on trafique ces marchandises, et dans ce pays-là, comme en Angleterre, on tient particulièrement à la solidité ; l'élégance est pour eux une chose secondaire. Le cuivre sert principalement à faire de grands et de petits chaudrons qu'on envoie en Afrique avec des plats en étain et en zinc. Ces plats, dits *de famille*, ont une dimension suffisante pour que vingt personnes à la fois puissent y tremper leurs cuillères à soupe. Le cuivre sert encore à faire des tuyaux pour conduire le gaz et

l'eau qui ne doit pas servir de boisson. Il est vraiment curieux de voir ces différentes pièces passer aux laminoirs; un morceau de fer-blanc de la longueur de trois pieds en a donné plus de trente à la sortie des cylindres. Dans cette manufacture il y a encore une chambre destinée spécialement à fondre des cloches. Une seule machine à vapeur, de la force de cent chevaux, suffit à mettre le tout en mouvement; et le bruit infernal qu'on y entend suffirait pour ossifier en deux jours le tympan à quelqu'un qui aurait la maladresse de ne pas s'y accoutumer peu à peu.

C'est encore à Birmingham que nous avons vu, pour la première fois, le mécanisme de la sciure du bois par la machine à vapeur. D'abord on passe les planches au rabot pour les égaliser, et j'ai compté qu'une minute, et même moins, suffit pour qu'une planche soit parfaitement rabotée de tous les côtés; après quoi il s'agit de la scier en autant de parties que l'on désire. La principale scie droite présente trois lames d'un côté et deux de l'autre; elles sont à égale distance et font autant de planches minces parfaitement égales. Deux

minutes suffisent ordinairement à la subdivision de la planche primitive ; mais lorsque le bois est trop épais, c'est à un autre système de scie, dite *scie circulaire*, qu'on a recours. Une roue de moyenne dimension et dentelée dans toute sa circonférence fait je ne sais combien de tours par seconde. Un homme lui présente une poutre par son extrémité, et le gros morceau de bois est fendu jusqu'à l'autre extrémité avec tout autant de facilité qu'un pain de beurre se laisse traverser par un couteau. En voyant ce mécanisme aussi simple qu'ingénieux, je crois pouvoir affirmer que c'est sans doute à l'inspection d'une pareille machine que MM. Thompson et Charrière doivent l'idée primitive de leur scie à molettes, si utilisée maintenant en chirurgie.

La manufacture d'épingles a été la dernière que nous avons visitée à Birmingham. La manière de tendre les fils métalliques, de les couper, de les pointer, etc., n'est certainement pas neuve; mais ce qu'il y a de remarquable ce sont les petits instrumens imaginés pour gagner toujours du temps. De petits enfans sont spécialement occupés à

leur fixer la tête avec des métiers appropriés ; des femmes sont ensuite employées à piquer les épingles dans leurs papiers. Ainsi à chacun selon ses facultés, ou, pour mieux dire, selon ses habitudes ; aussi j'en ai vu des uns et des autres d'une adresse inconcevable. Ce qui est encore moins aisé à concevoir quand on ne l'a pas vu, ce sont les proportions gigantesques que ce peuple met pour base à tout ce qu'il fait, en commençant par les chemins de fer et finissant par les épingles.

VII.

MANCHESTER.

Manchester.

—

Nous voici sur la route de Manchester. Il pleut à verse, et, qui pis est, le brouillard épais qui nous entoure nous empêche d'y voir à vingt pas. Il fait aussi beaucoup de vent; mais mes compagnons de voyage me sont espérer qu'il ne pleuvra pas long-temps. J'entends tout autour de nous un martellement continuel, et je ne puis encore apercevoir ce qui le cause. En attendant, les chevaux marchent au grand galop; et le vent, qui

souffle avec plus de violence que jamais, m'oblige bientôt à fermer ma fraction de parapluie, ce qui procure à chacun de nous l'agréable plaisir de sentir l'eau entrer par les épaules et sortir par les souliers. Il faut convenir que la place n'est guère digne d'envie; cependant je trouve un certain amusement à regarder le cocher qui a un tout petit chapeau et un très long nez : les ailes du chapeau forment une gouttière et laissent couler un gros jet perpendiculairement à la bosse nasale; ce jet se bifurque ensuite et se partage en deux filets d'eau, formant ainsi une cascade assez grotesque. Notez que le plus grand chagrin de notre cocher est d'être obligé, de temps à autre, d'avaler quelques gouttes de ce liquide dont jamais la froideur n'a tempéré les boissons spiritueuses d'un brave coachman.

Cependant la pluie cesse, et je commence à apercevoir la campagne; mais quelle différence avec celle que nous avons traversée les jours derniers! Ici tout est noir; point d'arbres, point de verdure; de sorte qu'un grand nombre de maisons assez rapprochées les unes des autres se laissent apercevoir aisément à une grande distance par des

cheminées pyramidales, dont la bouche vomit sans cesse une fumée noire des plus épaisses. Tous ces nombreux nuages artificiels forment par leur réunion une barrière que les rayons solaires ne peuvent traverser. Des monceaux de charbon de terre accusent de loin le produit de ces sombres fabriques. On aperçoit autour de chaque maison plusieurs hommes occupés à charrier la récolte qu'ils font dans les entrailles de la terre. Disons pourtant qu'on en voit moins qu'on ne le croirait d'abord, attendu que presque chaque maison a une petite machine à vapeur qui épargne beaucoup de bras. En voyant un si grand espace de terrain noir et inculte, il ne faudrait pourtant pas plaindre la misère de cette partie de l'Angleterre; il s'en faut de beaucoup, et on peut avancer hardiment que les mines de charbon rapportent plus d'or aux Anglais que le Pérou lui-même n'en a fourni jadis aux Espagnols. Le genre de commerce et les marchandises journellement charriées sur la route entre Birmingham et Manchester expliquent pourquoi cette route n'est guère propre; exception criante avec celles que nous avons parcourues jusqu'ici.

Néanmoins nous sommes arrivés à Manchester en neuf heures de temps, ce qui est encore suffisamment marcher.

Manchester passe, après Londres, pour la ville la plus importante du royaume; sa population, qui s'élève aujourd'hui à plus de 300 mille ames, est, dit-on, la plus riche après celle de la capitale : on a même prétendu que les millions roulaient, pour ainsi dire, d'un magasin à l'autre. Je crois que tout cela peut être vrai; je crois aussi que dans une dixaine d'années la ville, comme ville, sera entièrement changée; mais pour le moment il me faut avouer que de toutes celles que j'ai vues, elle est à la fois et la moins propre et la moins belle. Les trottoirs sont pour la plupart fort étroits, et les maisons mal bâties; c'est au point qu'on les abat pour en faire de grands magasins, et les habitans vont vivre tout autour de la ville dans de nouvelles maisons faisant rempart à la vieille ville; maisons qui constitueront, plus tard, un nouveau Manchester. Dans chaque rue on entend les mouvemens des machines à vapeur, qui sont dans une activité perpétuelle, et l'on voit à chaque pas de

grandes pyramides fumantes. En somme totale, la ville est une collection de grandes et de petites manufactures élaborant les matériaux (cotons) venus de l'Amérique et des Indes, pour les renvoyer dans plusieurs parties du globe. Il faut reconnaître cependant qu'il y a quelques quartiers assez jolis, et tout ce dont on a orné les magasins pour mieux célébrer le *Festival* ne contribue pas peu à rendre ces quelques rues beaucoup plus riantes que les autres. Il y a dans cette ville manufacturière différens genres de manufactures, parmi lesquels, 1° la filature, 2° la tisseranderie, 3° la peinture, 4° la fabrique de peignes à tisser, 5° la fabrique de cardes à carder, etc., etc.

Dans toutes ces manufactures on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou le génie du mécanicien qui a présidé à la construction des différentes machines, ou le matériel vraiment gigantesque sur lequel on travaille. Le coton étant préparé, il est filé, tordu, doublé, etc., sans que la main de l'homme ait besoin d'y toucher. On prend alors les différens fils et on les dispose en nappe, c'est-à-dire, on les ourdit et on les pose ensuite sur le

métier. Il n'en faut pas davantage ; et par la dépression d'une simple manivelle, le métier commence immédiatement son ouvrage ; et tout en faisant la toile, il n'oublie ni de la tendre, ni de la rouler très symétriquement en cylindre, ayant même la précaution de gommer et d'humecter le fil avant de le transformer en tissu, afin, sans doute, que celui-ci ait une plus belle apparence. La vapeur fait ici tous les frais ; quelques enfans suffisent à maintenir le bon ordre, ainsi que je l'appellerai, parmi les métiers. Ce qui m'a surtout frappé dans la fabrication des toileries, c'est la manière dont on prépare les fils de coton pour fabriquer cette belle mousseline qu'on prendrait de loin pour de la magnifique batiste. On a trouvé le moyen d'enlever au fil de coton cette courte barbe qui le distingue du fil proprement dit. On fait donc la barbe au coton en le faisant passer, avec une très grande vitesse, au milieu d'une petite flamme produite par le gaz, d'où est venu le mot de *gazer*. La promptitude avec laquelle le fil passe ne permet pas une combustion totale; le petit duvet seulement brûle, produisant à peu près

le même effet qu'autant de grains de nitre jetés au milieu d'un brasier.

Quant aux imprimeries, la principale est peut-être celle de Thomas Coates et Ce; seulement en cylindres pour impression ils ont une valeur de 90,000 livres sterling et même plus. Ces cylindres sont en cuivre et d'une seule pièce, c'est dire qu'on a dû les perforer; leur mode de préparation aussi me paraît assez singulier pour en donner une idée. Je dirai d'abord que leurs dessins ne sont pas toujours fort beaux, et même dans le grand magasin de MM. Coates il n'y a que les dessins copiés des Français qui soient jolis; les autres ne peuvent être que du goût des gens d'outre-mer; et notez que, au moment de notre visite, il y avait au moins 90,000 pièces. Pour en revenir donc à la manière dont on prépare les cylindres pour les impressions, la moitié de l'ouvrage est fait par un mécanisme dû à la vapeur; le reste est achevé par la main de l'homme. On commence par faire un premier poinçon sur un cylindre d'acier; celui-ci transmet l'empreinte sur un second poinçon d'acier, sur la surface duquel reste

le dessin en relief. Mettant alors le cylindre de cuivre en contact avec celui-ci, et les faisant rouler avec pression l'un sur l'autre, on laisse empreint sur le cuivre tout le dessin qui était sur l'acier. Les graveurs n'ont qu'à le repasser, et très peu d'arrangemens suffisent pour mettre le cylindre de cuivre en état de transmettre les dessins de couleur sur la toile. On imprime dans cette fabrique 1,000,000 de pièces par an ; les roues où les pièces tournent pour être lavées, ainsi que la manière expéditive par laquelle on les lave, sont assez dignes d'attention.

Ce qu'il y a de plus remarquable, sans contredit, c'est la manière dont on leur donne l'apprêt. Une chambre bien abritée renferme plusieurs grands cylindres chauffés par la vapeur et tournant les uns et les autres par un mouvement très régulier, qu'on peut arrêter à volonté. On trempe les pièces dans une cuve placée à une extrémité de cette chambre, et dans un liquide destiné à l'apprêt. Quand les étoffes ont été bien mouillées, on les fait passer tout autour de ces cylindres, et elles sortent de l'autre côté aussi sèches et aussi

bien repassées que si la main la plus habile avait caressé chaque pan d'étoffe avec le fer le plus poli.

Je voudrais pouvoir également donner une idée de la belle machine inventée par un Anglo-américain pour fabriquer les peignes de tisserand, et l'autre plus ingénieuse encore pour faire les cardes; mais j'avoue que ne connaissant pas les termes de l'art, il m'est impossible de donner les moindres détails. Je me bornerai à dire que dans la la première de ces machines le même mécanisme suffit à passer l'acier dans les cannes, à le couper et à l'entourer de fils qui le fixent, pouvant rapprocher tellement les dents du peigne que le fil le plus fin peut à peine y passer. Dans la seconde, le cuivre étant primitivement fixé à un métier, les pointes d'archal vont s'y implanter toutes seules, et y sont redoublées de manière à faire deux pointes à la fois, aussi solides que le clou le mieux implanté et le plus solidement retapé autour d'une planche. Quand on sait avec de l'eau, du fer et du charbon obtenir tant de produits si beaux et si variés, aucun projet ne doit plus paraître imaginaire : tout est possible.

Je ne quitterai pas Manchester sans parler de son *Festival*, qui est une fête qui se prolonge toute une semaine, et qui revient égayer ses habitans une fois tous les sept ans; certes, ce n'est pas trop indiscret. N'allez pas croire toutefois qu'elle ne soit instituée que pour s'amuser; on l'utilise au profit des pauvres, et chaque guinée produite par les billets du bal (*Fancy Ball*), ainsi que tous les shellings laissés aux portes des concerts, etc., sont destinés à soulager les malheureux qui manquent de pain. Le *Festival* a commencé le 12 septembre; tous les magasins étaient dorés et parés comme ceux de Paris au premier de l'an; je dois convenir pourtant qu'aucun d'eux ne m'a offert l'élégance et le bon goût parisien, tout en renfermant peut-être plus de richesses. Les libraires avaient étalé tous leurs portraits de Byron et Shakespeare, et je rappellerai à l'occasion de ce dernier qu'entre Oxford et Birmingham, dans un petit village [1], j'ai vu la modeste maison où il naquit. Il y a sur la porte une grande inscription portant :

(1) *Straford-on-Aven.*

The immortal Shakespeare was born in this house.

Il n'en faut pas davantage pour que tout passant s'incline respectueusement devant ces murailles.

Le premier jour du *Festival* a été marqué par l'exposition des fruits et des fleurs des cultivateurs de ce pays, (*exhibition*). Cette exposition a lieu quatre fois par an, et chaque amateur vient offrir aux yeux d'un tribunal, institué dans ce but, le plus beau raisin, la plus belle pêche, ananas, poire, prune, etc., les plus beaux céleris, ognons ou choux, comme les plus jolis dahlias qu'il a su obtenir par son talent agricole; et il n'en faut pas peu pour pouvoir retirer de si belles choses contre la volonté du sol. Les juges accordent un prix aux plus beaux produits de tout genre (c'est ordinairement une coupe en argent), et le cultivateur a le plaisir de faire contempler son œuvre et sa victoire à ses concitoyens ; ce qui ne sert pas peu à stimuler leur émulation. J'ai vu une grappe de raisin qui était aussi grosse que la tête d'un bœuf.

Une musique militaire amusait l'oreille en même

temps que ces produits délectaient les yeux, tout en martyrisant le goût. Je me réserve de parler plus tard de cette musique. Quant aux concerts du *Festival*, il suffira de faire observer que la Malibran, Lablache et Ivanoff y chantaient avec beaucoup d'autres voix fort belles. Tout ce que le génie des Allemands a composé de mieux en fait de musique sacrée était dans le répertoire de Manchester : Beethoven, Mozart, Haydn ont fait les principaux frais des concerts. Jugez si avec pareille musique, exécutée par de tels chanteurs, l'auditoire devait être satisfait [1].

J'avais l'intention d'assister aussi au *Fancy Ball*, ou bal masqué, devant réunir 12 ou 15 mille personnes. Comme on manque de salles suffisamment grandes, on a dû réunir plusieurs grands hôtels en bâtissant des salons intermédiaires dans les rues, et changeant ainsi les fenêtres en autant de portes. J'aurais voulu pouvoir examiner à mon aise les expressions physionomiques de dix mille Anglais,

(1) Tel fut, en effet, le premier concert; mais, hélas! la perte inattendue du principal de ces chanteurs vint porter un coup mortel et aux spectateurs et aux artistes eux-mêmes.

se promenant gravement et à pas lents, sous des costumes chinois, grecs ou africains; mais différentes circonstances ont dû nous faire hâter notre visite en Irlande, abandonnant Manchester au milieu de ses fêtes pour arriver à Liverpool.

VIII.

LIVERPOOL.

Liverpool.

—

Liverpool, placé sur un des bords du canal de l'Irlande, est une ville de deux cent vingt mille habitans, séparée de Manchester par une distance de trente-quatre milles. Ces deux villes sont pourtant réunies par un chemin de fer, et l'on pourrait presque dire que c'est un pont magnifique qui réunit les deux moitiés d'une grande ville, quand on sait que, dans moins d'une heure, on peut fran-

chir très commodément cette distance de douze lieues. Huit ou dix grosses voitures, pouvant contenir environ trois cents personnes, font la promenade de Manchester à Liverpool six ou huit fois par jour. De grands chariots sont destinés au transport des marchandises, transférées des docks de Liverpool dans les manufactures de Manchester avec la promptitude que je viens de signaler. J'ai vu moi-même de grosses poutres parcourir le chemin à l'inverse de nous et passer à côté de notre voiture avec *presque* autant de vitesse qu'une flèche lancée par un arc bien tendu.

Nous avions à peine salué du geste nos amis de Manchester, que nous nous sommes trouvés, mon compagnon et moi, au milieu de Liverpool comme par enchantement. Avant de descendre de nos larges voitures, nous avons passé sous une voûte très longue qui arrive à une assez grande distance en dedans des faubourgs de la ville. Jadis le chemin de fer s'arrêtait en dehors de la ville, mais les entrepreneurs ont préféré employer l'excédant du produit du 9 % à faire cette voûte très commode pour les voyageurs, plutôt que de le verser dans la

caisse du gouvernement, ainsi qu'ils y auraient été obligés par leurs statuts.

Notre première visite a été pour le port ; et il faut être habitant d'un port de mer pour comprendre tout le plaisir qu'on éprouve à revoir cette grande masse d'eau, après avoir été privé de ce spectacle pendant quelque temps. On passerait des heures entières, et sans s'en apercevoir, à examiner les mille retours de la même vague qui vient mouiller le même rocher!

Le port de Liverpool est formé par une large rivière (Mersey), qui, de la mer, s'avance à plusieurs milles dans l'intérieur des terres ; devant Liverpool elle est presque aussi large que le bas de la Tamise, et l'on aperçoit la mer à deux milles de distance. Cette rivière, quelque large qu'elle soit, ne pourrait contenir les bâtimens qui viennent apporter ou prendre des marchandises, sans gêner les communications établies entre les deux rives, et dont nous nous occuperons bientôt. D'ailleurs elle est parfois trop agitée, et les navires n'y seraient pas dans ce repos exigé par ceux qui doivent les charger et les décharger. On a donc

formé, en dedans du quai de la rivière, des docks qui peuvent servir de modèle. Dans un de ces docks nous avons vu les magnifiques paquebots qui font les voyages d'Amérique et qui sont aussi beaux et aussi commodes que le plus élégant paquebot à vapeur. Pourtant on va établir des bateaux à vapeur qui iront de Liverpool à New-York, et je crois qu'alors, malgré toute la beauté des paquebots à voile, on préférera se confier à la vapeur, pour arriver, sinon plus sûrement, du moins plus vite.

J'ai dit plus haut que si l'on avait fait un port de la rivière, cela gênerait beaucoup les deux rivages; voici comment : la rivière a une direction presque de l'ouest à l'est; la rive du nord est formée par les quais de Liverpool; celle du midi est une longue langue de terre où sont les routes conduisant à Bristol et aux Wales, ou pays de Galles. Les nombreux arrivages de ces contrées étaient jadis retenus à la rive du sud, jusqu'à ce qu'une grosse barque allât les chercher, seul moyen de communication entre les deux rives. Vous comprenez en effet qu'il eût été impossible de faire un pont de plus de deux milles. Depuis, la découverte de la vapeur a con-

sidérablement amélioré le sort des arrivans et des partans dans cette direction. Nous avons compté jusqu'à vingt bateaux à vapeur, plus jolis les uns que les autres, et dont la seule destination est de partir tous les quarts d'heure ou dix minutes du quai de Liverpool pour aller à toutes les habitations qui se trouvent sur la rive du sud, et *vice versa*. Qu'est-il résulté de cela ? c'est que la facilité de cette communication a fait que plusieurs personnes ont été s'établir sur cette même rive du sud, dans des positions charmantes, et presque vis-à-vis Liverpool on voit surgir une nouvelle ville. Nous avons été la visiter ainsi que les campagnes voisines, et ce n'est pas sans intérêt que nous avons pu contempler de nouveau les merveilleux effets de la découverte de Watt. Deux voitures en poste sont arrivées : dételer les chevaux, pousser les équipages dans un bateau à vapeur et les faire partir pour l'autre bord, n'a été que l'affaire d'un instant ; et tout est si bien arrangé, que les dames qui étaient dans les voitures ne se sont pas donné la peine d'en descendre.

Outre ces moyens de communication entre les

deux rivages de Mersey, on voit continuellement entrer et sortir dans le port les différens paquebots à vapeur qui vont au pays de Galles, ou dans les parages de l'Ecosse ou de l'Irlande, etc.; et il y a une telle expansion de fumée par tous ces tuyaux ambulans, que même en plein midi on y voit difficilement à cinquante pas de distance. Je suis encore à me demander comment il n'arrive pas souvent des malheurs causés par le choc des bâtimens. J'en ai vu de tout petits qui servent à remorquer les gros navires lorsqu'il n'y a pas assez de vent, soit pour les faire sortir, soit pour les faire entrer. Pour la première fois, j'ai remarqué qu'au lieu de les attacher par des câbles de poupe à proue, ils sont réunis parallèlement. J'ai vu encore que pour charger les marchandises on établit, entre le quai et le navire, de larges ponts en planches, sur lesquels on passe avec des brouettes chargées; ce qui épargne quelques portefaix, tout en accélérant l'ouvrage.

Liverpool est une ville fort agréable: percée à moitié sur une petite colline, elle présente des rues larges et tirées au cordeau, aussi belles que

dans les beaux quartiers de la capitale. Les trottoirs aussi sont des plus commodes, et les magasins magnifiquement montés. Elle est d'ailleurs très gaie, et lorsqu'on parcourt *Lord-Street*, *Church-Street* et *Ranelagh* pour arriver à *Mount-Pleasent*, on regrette peu, je le répète, les beaux quartiers de Londres. C'est le chemin que nous avons parcouru pour trouver le docteur Bryce, dont je ne pourrai jamais suffisamment louer l'intelligence, l'activité et l'hospitalité.

Les habitans de Liverpool ont l'air très éveillé et laborieux ; il en vient, au reste, de tous les comtés d'Angleterre et surtout de l'Ecosse. Après avoir séjourné quelques années à Liverpool, et après y avoir fait fortune, ce qui n'est pas difficile dans une ville si commerciale, ils retournent tranquillement chez eux jouir en paix de leurs revenus, devant les mêmes arbres qui les virent naître, et pour lesquels ils conservent un respect religieux. La *science commerciale* est celle qu'on cultive le plus dans cette ville ; on y bâtit pourtant une petite université où l'on fera toutes sortes de lectures. Il y a aussi plusieurs autres établissemens, dont le

plus remarquable est l'Athénée, renfermant la belle bibliothèque de Roscoé, donnée par lui à sa ville natale.

Il y a une autre bibliothèque, fort jolie aussi, appartenant à une société particulière. Les souscripteurs peuvent emporter chez eux des livres pour les consulter, et chaque année en augmenter la collection, pour cent livres sterling. On forme maintenant une nouvelle société, où les médecins abondent, pour fonder un grand établissement de drogues à livrer en gros et en détail; ce qui ne sera pas favorable aux apothicaires. Les fonds sont réunis et la bâtisse commence.

Liverpool possède un musée, et ses collections ne sont pas à dédaigner. On agrandit considérablement le local, ce qui prouve qu'on a encore beaucoup d'objets à y placer. Je ferai remarquer, en passant, qu'en Angleterre on a un talent tout particulier pour arranger les plumes des oiseaux empaillés; on les étend et on les étale de la manière la plus propre à en faire ressortir la beauté.

Je citerai encore, comme digne de remarque, la grande bourse, qui est au fond de *Castle-*

Street, et la douane qu'on bâtit sur quatre magnifiques façades à belles colonnes d'ordre ionique.

Les hôpitaux de la ville n'offrent rien de remarquable, et l'on ne s'y donne pas grande peine, je crois, pour y attirer un grand nombre d'élèves.

On a voulu nous faire voir une collection de tableaux modernes, dont le portrait en tout genre m'a paru le travail le plus souvent répété. Quelques figures bien expressives, assez d'exactitude dans les contours, mais trop de coloris, voilà généralement ce que mon jugement, peu exercé, il est vrai, à ces sortes d'observations, a pu y remarquer.

Nous allons quitter Liverpool et nous embarquer pour l'Irlande; mais je ne puis m'éloigner du véritable sol anglais sans résumer ici plusieurs réflexions que je ne pouvais bien établir qu'après avoir visité quelques principales villes de la Grande-Bretagne.

1° Le peuple anglais, pris individuellement, est très hospitalier envers les étrangers. Je dirai même plus : c'est que, sur la présentation d'une lettre d'introduction écrite par un ami, chacun se croit obligé de rendre scrupuleusement au recommandé

toutes les politesses et tous les égards que son cœur lui suggérerait pour la personne qui écrit. Celle-ci, au reste, se rend toujours responsable de celui qu'elle présente, et voilà pourquoi deux seules lignes d'écriture ont tant de pouvoir. Ce même Anglais, dont les minutes sont précieuses, ne se contente pas de vous admettre à sa table soir et matin, au point que vous vous croiriez en pension chez lui, mais il néglige encore une partie de ses affaires pour venir vous accompagner partout où la curiosité vous attire, et il ne se permettra pas de vous quitter pendant une heure sans vous laisser avec une personne de confiance qui le remplace pendant son absence. Vous ne voyez ordinairement sa femme, s'il en a une, et sa famille, qu'à la seconde fois qu'il vous reçoit chez lui, ce qui peut avoir lieu le même jour que vous lui remettez la lettre d'introduction. Les dames, comme les hommes, resteront fort sérieuses pendant le premier quart d'heure, et c'est le plus souvent au visiteur à faire les frais de la conversation; mais ce premier moment passé, hommes et femmes prennent avec vous un air si bon et si amical, et les

amitiés qu'ils vous témoignent ont quelque chose de si vrai et de si franc, que vous vous y attachez promptement; et pour peu de sympathie que leurs pensées aient avec les vôtres, vous ne les quittez pas sans éprouver tous les regrets qu'on a quand on se sépare d'un ami; pourtant vous ne les connaissez que depuis peu de jours. Leur loyauté est inimitable; ils ne pensent pas que vous puissiez les tromper, par cela seul qu'ils se sentent incapables eux-mêmes d'en agir de la sorte. Aussi ils se plaisent souvent à vous informer de mille détails de leur vie domestique avec une simplicité toute particulière. Quand vous les quittez, ne cherchez pas à les embrasser, car c'est une démonstration extérieure qui leur est tout-à-fait inconnue. Ils vous serreront la main, vous agitant fortement le bras, et, par ce que vous emporterez, ils vous prouveront mieux que par toute autre protestation banale, que leur amitié vous est désormais acquise. Ils ne vous laissent pas partir, en effet, sans vous fournir d'une provision de lettres pour les amis qu'ils ont dans les pays que vous devez parcourir. En se rendant ainsi garans de vous auprès des

personnes qui leur sont chères, quelle plus belle preuve d'attachement peuvent-ils vous donner! Et si, dix ans après, vous avez un ami qui veuille visiter ces mêmes villes, adressez-le avec confiance à ces mêmes personnes qui eurent tant de bontés pour vous, et ne craignez pas qu'elles vous aient oublié. Ce n'est pas ici qu'on commettra la maladresse de demander d'un jeune homme qu'on connut à vingt ans, si dix ans après il est devenu grand'père; leur mémoire, sous ce rapport, est des plus fidèles, ce qui prouve que leur cœur est excellent.

Je leur souhaite, pour ma part, toute sorte de prospérités; et je ne désire rien plus vivement que de pouvoir leur rendre, à l'occasion, l'hospitalité qu'ils eurent pour moi.

2° Généralement on est très religieux et on a des mœurs fort sévères. Le dimanche est observé avec une scrupuleuse exactitude, et les hommes comme les femmes vont deux fois à leurs églises. Il est fâcheux seulement qu'il y ait autant de sectes religieuses : *Anglicans*, *Presbytériens*, *Luthériens*, *Indépendans*, *Unitaires*, etc. Voilà bien des nuan-

ces différentes d'une même religion. Ces nuances suffisent souvent pour diviser les esprits plus que le besoin, et qu'est-ce qu'on y gagne? C'est d'autant plus fâcheux qu'il reste encore à décider si les fondateurs des nouvelles sectes furent tous animés par cet esprit de persuasion qui, seul et indépendamment de tout intérêt personnel, devrait guider les croyances en matières religieuses.

3° Les églises, assez belles au dehors et le plus souvent gothiques, sont fort simples au dedans et ressemblent à un temple protestant de France, à l'exception pourtant que tous les bancs sont rembourrés de tous côtés, ce qui prouve à la fois et qu'on y reste plus long-temps, et que par conséquent on veut y être plus commodément. Ce que je ne pourrai jamais blâmer assez, c'est que chaque paroisse ait son cimetière autour de l'église et à côté des rues, aussi bien à Londres que dans la moindre petite ville. La morale ne peut rien y gagner, et la santé publique y perd beaucoup. Je dis que la morale ne peut rien y gagner, car tout l'effet est perdu par l'habitude de contempler la mort; et si aux passans esprits faibles l'aspect

d'un enterrement, au milieu d'une place publique, rappelle ce qu'ils doivent être un jour, pour ceux qu'on nomme esprits forts la leçon est inutile; car, préoccupés de l'idée, bonne ou mauvaise, que leur cerveau rumine dans le moment, ils ne font pas plus attention à la fosse funèbre qu'à l'heure marquée par l'horloge de l'église, à moins pourtant qu'un rendez-vous ne les appelle ailleurs. Quant à la santé publique, elle est évidemment compromise, et jamais on ne me fera croire que ce soit bien hygiénique de renfermer au milieu des villes tant de sources d'infection. La constitution médicale de ce pays ne m'est pas suffisamment connue, mais je ne doute pas qu'elle ne soit améliorée si l'on prend l'habitude adoptée en France d'établir les cimetières hors la ville et dans un lieu bien aéré. Jusqu'ici le seul établissement en ce genre un peu spacieux est celui de Liverpool. Espérons qu'on en suivra l'exemple dans les autres villes de l'Angleterre, et que le philanthrope n'aura plus à gémir sur les conséquences de l'oubli complet du premier précepte fourni par l'hygiène publique. Pour ne pas oublier ceux qui ont été, il ne

faut pas sacrifier ceux qui sont; et bien certainement il y aura un mérite de plus pour ceux qui sortiront du cercle de leurs occupations ordinaires pour aller rendre hommage aux restes de ceux dont ils ne peuvent oublier la mémoire.

4° Je crois avoir dit ailleurs que les rues des villes anglaises sont tellement bien éclairées pendant la nuit, que les nombreuses voitures qui y circulent et s'y croisent en tous sens n'ont pas besoin de lanternes. Mais ce qui est vraiment bizarre, à côté de tant de soins, deux choses principales manquent: c'est une dénomination claire des rues et un bon système numérique pour les maisons. Dans toutes les villes d'Angleterre, et je ferai ici une exception (quoique incomplète) de Liverpool, il faut souvent parcourir un espace de trois à quatre cents pas pour trouver le nom de la rue où l'on est; et encore l'écriture est tellement ancienne, et la teinte noire des maisons la rend tellement inintelligible, qu'à moins d'avoir une vue excellente ou un double lorgnon, je vous défie de rien y déchiffrer. Ne vous exposez donc pas au milieu des rues lorsque le soleil est couché, dans une ville que vous connaîtrez à

peine; car, arrivé au beau milieu d'un carrefour, vous trouverez huit coins de maisons, dont pas un seul, malgré la clarté des réverbères, ne pourra vous apprendre dans quelle partie de la ville vous vous trouvez. Dans la journée encore on peut espérer qu'en suivant une direction quelconque on finira par découvrir quelque partie des lettres alphabétiques; mais la nuit renoncez à tout espoir de ce genre, et remettez-vous-en à l'obligeance du premier passant, qui, à moins qu'il ne soit lui-même étranger à la ville (ce qui peut fort bien arriver), se fera un plaisir de se déplacer de sa route pour vous enseigner la vôtre. Je crois qu'il serait facile, surtout dans un pays où l'on fait tout pour le bien public, de corriger et d'annihiler même un pareil inconvénient en mettant à tous les coins des rues, sans exception, leurs noms en lettres de bronze attachés au bas du réverbère, afin qu'à toute heure du jour, comme de la nuit, le passant puisse savoir aisément où il se trouve. Ce ne serait pas une forte dépense pour un pays où le fer abonde; et d'ailleurs ce n'est jamais la dépense qui met obstacle à quelque chose en Angleterre.

Quant au système numérique des rues, on n'a pas adopté celui qu'on emploie en France, mettant d'un côté les numéros pairs et de l'autre les impairs. Ici les mêmes numéros se trouvent des deux côtés, et la seule différence consiste à commencer à compter par les deux bouts opposés de la rue. Il résulte de cela que pour désigner une maison, il faut décliner le nom de la rue, puis celui du logis, et ensuite la rue limitrophe par où il faut commencer à compter; système évidemment vicieux pour le pauvre étranger qui se trouve au milieu de la rue sans savoir par où il y est entré. Et notez que quand je dis *étranger*, j'entends parler des Anglais eux-mêmes habitant des villes différentes; car je ne vois pas pourquoi un habitant de Manchester serait obligé d'apprendre par cœur le plan de Birminghan, pas plus qu'un Parisien n'est obligé de connaître celui de Lyon. J'espère qu'on finira par adopter purement et simplement le même système numérique que nous avons en France, et qui certainement est le meilleur.

5° On trouve ici et dans chaque ville des places pour les voitures, qui, attelées du matin au soir,

attendent, à la pluie comme au soleil, celui qui est fatigué d'aller à pied. Il y a des prix fixes pour tant le mille, soit en ville, soit au dehors; et une difficulté qui n'est pas petite c'est de savoir si vous connaissez assez les distances pour ne pas vous laisser tromper, et si vous connaissez le chemin le plus court, pour qu'on ne prenne pas celui de l'école; car la race des cochers publics est la même partout. Je préfère encore ici les tarifs et réglemens de la police de Paris; et il est préférable de trouver dans chaque voiture un tableau collé à la portière qui vous indique les prix des courses et des heures, soit de jour, soit de nuit, plutôt que d'être obligé d'attendre au milieu de la rue un watchman qui vienne régler le différend.

6° La plupart des ponts que j'ai traversés en Angleterre sont en pierre, et les parapets, construits en galerie, sont tellement hauts que l'homme le plus grand peut à peine les dépasser de la tête; ce qui a le grand avantage de parer à beaucoup d'accidens. Non content d'y mettre de bons trottoirs, il est rare que pour ceux où doivent passer beaucoup de voitures et de charrettes, on n'ait pas établi, tout le

long du pont, des rebords de fer, formés en coin et très hauts, de manière à ce que les roues soient toujours retenues dans le même espace et que la sûreté des citoyens ne soit jamais compromise par l'imprudence ou la maladresse d'un cocher.

7° Je ne puis enfin omettre de rendre un éloge mérité à la bonne foi des marchands. Que vous soyez étranger, que vous connaissiez un peu la langue ou que vous vous fassiez deviner au moyen de gestes, on vous demande toujours le même prix, et il est rare qu'on le diminue d'un sou. On vous laissera examiner les objets à votre aise sans vous assurer qu'ils sont les plus beaux que vous puissiez trouver en ce genre; on vous laissera même tout seul à une extrémité du magasin, et le marchand ira à l'autre s'il y a à faire. On ne vous fera pas payer quatre ce qui vaut deux, et on ne se permettra pas de vous vendre comme chapeau neuf celui qui aura été acheté en seconde main par un marchand de hardes d'occasion. Ces sortes de spéculations commerciales ne sont pas encore connues ici; et si l'on y fait fortune, c'est par des combinaisons heureuses et par une activité et un courage commercial

qui en impose aux moins timides. Mais aussi justice leur soit rendue : quand ils ont gagné quelques centaines de mille livres sterling, ils ne s'avisent pas de répudier le genre d'industrie qui les a couverts d'or. Le sellier devenu lord-maire n'en est pas moins sellier, et il reprend avec dignité son commerce des cuirs, après avoir déposé dans les mains d'un successeur le commandement de la Cité. L'honnête horloger de Liverpool, fabricant de montres, quoique devenu millionnaire par l'exploitation d'une mine, et quoique occupant une des premières magistratures de la ville, ne continue pas moins à faire des horloges; et laissant toujours son nom écrit sur son magasin, il donne continuellement à ses concitoyens la meilleure leçon qu'on puisse donner par l'exemple. Il remplit ainsi bien mieux la place de magistrat, puisqu'il fournit lui-même la preuve qu'une honnête industrie, exercée avec discernement et économie, peut mener plus tard à une grande fortune, aux honneurs et aux distinctions.

Ayant dû retarder notre départ pour l'Irlande de quelques jours encore, à cause du mauvais

temps, nous avons voulu faire une courte excursion à Holyhead, petite ville qui se trouve dans une île près du pays de Galles. Cette promenade (car il ne faut que quelques heures pour y aller, grace aux paquebots à vapeur qui font ce trajet), n'a eu d'autre but que de visiter le magnifique pont suspendu qui unit Holyhead aux Wales. Ce pont permet aux bâtimens les plus gros d'y passer dessous à pleine voile, et peut, comme on voit, être considéré comme le pendant de ce fameux colosse de Rhodes que la cupidité fit fondre dans des temps déjà bien loin de nous. On construit en ce moment tout près de Bristol un pont à peu près comme celui-ci, mais dans un endroit beaucoup plus pittoresque. La direction en est confiée, je crois, à M. Brunel.

Mais il est temps d'arriver en Irlande. C'est à regret qu'on quitte le pays sur lequel nous nous trouvons maintenant; et nous le regretterions bien plus encore, si nous n'avions pas le doux espoir d'y rentrer plus tard à notre retour d'Ecosse.

IX.

IRLANDE.

Dublin.

—

En quittant Liverpool pour venir à Dublin, notre intention était de visiter une bonne partie de l'Irlande, et notamment toute la ligne qui se trouve entre Dublin et Belfast; mais l'ouverture des écoles d'Édimbourg nous appelant en Écosse, la saison étant d'ailleurs assez avancée pour qui veut s'approcher encore du nord, notre projet a dû être modifié, et nous avons préféré donner tout le temps que nous pouvions rester en Irlande à

l'examen de Dublin et de ses environs. Je dois donc, avant tout, avertir ici que ce que je dirai de l'Irlande ne doit être appliqué qu'à la capitale et à ses environs. Quant aux autres parties de cette contrée, je ne les connais pas ; tout ce que je puis faire, c'est de souhaiter que le jugement porté sur la population que nous avons vue ne soit point applicable à toute la masse : ce qui est doublement à désirer, et pour les gouvernans et pour les gouvernés.

Le paquebot qui fait le service de la poste ne va pas jusqu'à Dublin ; il s'arrête à Kingstown, qui est une fort jolie baie avec un bourg, à la distance de huit ou dix milles de la capitale. Nous avons fait le reste du chemin en voiture. De tous les environs de Dublin, Kingstown est peut-être le plus agréable, à cause sans doute de son beau chemin de fer, dont nous n'avons profité que le premier dimanche après notre arrivée. Je dirai en passant que ce chemin est fort beau. Tous les quarts d'heure on voit partir des deux bouts jusqu'à huit voitures réunies, semblables à celles que nous avons trouvées entre Manchester et Liverpool, pouvant contenir

comme celles-là trois cents passagers; le dimanche surtout elles sont presque toujours pleines, car Kingstown est l'endroit que choisit de préférence la population de Dublin pour aller se reposer des fatigues de la semaine. C'est vraiment curieux de voir de la colline tout ce monde arriver, partie par le chemin de fer, partie en *char*, et partie à pied. La plupart des arrivans sont séparés en autant de familles; car justice leur soit rendue, ici comme dans le reste de l'Angleterre on connaît ce que c'est que la vie de famille.

Pour en revenir donc aux environs de Dublin, la campagne y paraît assez fertile et passablement bien cultivée; mais il s'en faut que les maisons offrent toutes cette propreté qui indique l'aisance; elles paraissent pour la plupart fort mal tenues, ce qui trahit la pauvreté. On rencontre également hors de Dublin une grande quantité de petites voitures découvertes d'un genre particulier, et dont je tâcherai tantôt de donner une idée. Pour la première fois depuis notre arrivée en Angleterre, j'ai vu des chevaux maigres et efflanqués, avec des harnais formés de toute sorte de ficelles et ayant

au moins trois nœuds d'ajoutage pour chaque aune de longueur. Les cochers, au reste, sont en parfaite harmonie avec l'attelage ; il est rare que la moitié droite de leur corps soit vêtue de la même étoffe que la gauche, et lorsque les trous de l'habit et du gilet correspondent, il est bien difficile qu'on voie une chemise dessous ; c'est ordinairement la peau nue qui paraît aux yeux du voyageur étonné. C'est avec de pareils prodrômes que l'on entre à Dublin, et pour peu qu'on soit impressionnable, le cœur s'attendrit déjà et l'on n'est que plus profondément peiné de tout ce qu'on voit après. Nous avons traversé le canal de Saint-Georges en moins de quatorze heures, et ce passage brusque d'un pays riche à un pays misérable, d'un peuple heureux à un peuple qui ne l'est pas, produit une impression qu'il serait difficile d'exprimer et que l'homme de bien peut seul sentir.

Dublin est une ville magnifique, dans toute la force de l'expression ; ses rues sont encore plus larges et plus belles que toutes celles que nous avons vues jusqu'à présent. *Sackville-Street*, où nous sommes logés, a soixante pas de largeur et est

presque aussi longue que la rue de Rivoli. Cette rue est la plus belle, mais il y en a une foule d'autres aussi qui ne lui cèdent pas de beaucoup. La ville est toute éclairée au gaz; elle occupe au nord et au sud deux petites collines; le centre est dans une plaine, traversée par une assez belle rivière (1) qui mène directement à la grande baie. Cette rivière sert de port à des vaisseaux d'un tonnage moyen; plusieurs ponts de pierre en réunissent les deux bords, et dire que leur construction est en tout semblable à celle des autres ponts que nous avons vus, c'est faire leur éloge.

De grands établissemens en tous genres rendent cette ville fort intéressante, et les bâtimens qui leur servent de local, modelés toujours sur les anciens, constituent de vrais monumens des temps modernes. Le premier que nous avons visité est la *Société royale de Dublin*, espèce de grand hôtel, situé au fond d'une très large cour. Il y a ici une fort belle bibliothèque scientifique et littéraire, et un cabinet d'histoire naturelle où j'ai trouvé parmi

(1) Liffey.

les minéraux, une réunion de huit pierres placées sur deux fils de fer tendus, et sur lesquelles on produit huit sons différens en frappant dessus avec des baguettes boutonnées en acier : c'est une espèce d'harmonica. La gamme est assez distincte, et les sons par tierces suffisamment justes ; mais ici encore le talent de l'artiste se trouve en défaut, et, sans s'en apercevoir probablement, on a placé le *fa* après le *ré* et le *si* avant le *la*. Plusieurs cours sont professés dans cet établissement et dans deux différens amphithéâtres, assez grands et assez bien disposés. Nous y avons connu trois des professeurs les plus distingués : celui de chimie, qui est un parent du célèbre Davy, dont il porte aussi le nom ; le professeur de minéralogie, M. Scouler; et celui de botanique, le docteur Litton, homme de talent et d'un caractère fort agréable. Cette société possède un jardin botanique de toute beauté, situé à deux milles environ de la ville. Nous fûmes engagés par le professeur Litton à aller voir ses belles plantes avec lui, et l'occasion était trop bonne pour la manquer. Ce jardin date seulement de 1800, mais jamais on ne le croirait si jeune en

considérant son étendue, sa richesse et par conséquent son importance. Plusieurs serres superbes sont destinées à garantir les productions que ce climat seul privé de l'art ne pourrait obtenir. Nous y avons trouvé la *musa paradisiaca* et la *rosacea*, la *coffea arabica*, la *thea viridis*. Tout près de cette dernière plante j'en ai vu une récemment découverte et dont la petite fleur, nommée par Litton fleur de *Sida*, forme une espèce de sphère rouge et jaune avec un petit panache à son milieu. Nous avons vu aussi la seconde espèce de sensitive, la *mimosa campestris* du Brésil, la *fève du Gange*, autrement dite la *fève sacrée*, quelques vases de vanille, etc. Tout près d'une de ces serres j'ai trouvé un fort joli arbrisseau que j'ai pris pour un érablier.

Quant à la disposition générale des plantes hors des serres, elle est la même que dans tous les jardins botaniques en Angleterre; toujours beaucoup d'ordre, beaucoup de propreté et une très grande élégance. Les fleurs, comme à Bristol, sont entourées de gros fils de fer arrangés de manière à simuler de belles corbeilles, ce qui donne aux par-

terres un air extrêmement gracieux. Une jolie rivière serpente au milieu de ce jardin, qui occupe plusieurs coteaux ; c'est sur un de ces plateaux que j'ai trouvé les plantes potagères, et je ne le rappellerai pas si une circonstance fort bizarre ne m'y amenait. Imaginez-vous qu'à une certaine herbe forte et amère, et qui certainement ne saurait être de bon assaisonnement, ils ont donné le nom de victoire de Nelson ; et à deux pas de là le mot Trafalgar est posé, à ce que je crois, sur une carotte! Justice soit rendue au bon sens du professeur Litton ; il a été le premier à rire de la bonhomie de son prédécesseur. Ce qu'il y a, au reste, de plus remarquable comme souvenir historique dans ce grand jardin, c'est la maison du professeur, habitée jadis par Addisson, l'immortel auteur du *Spectator* et du *Caton* ; c'est ici même qu'il en a, dit-on, composé la plus grande partie ; et, chose vraiment singulière, on nous a fait voir, à une petite distance de là, la maison qu'occupait jadis Swift. Décidément cette partie de la campagne de Dublin est favorable à la poésie.

Quelque intéressante que soit la *Société Royale*,

ce n'est point cependant le principal établissement scientifique de Dublin. Celui qui occupe le premier rang est le Grand-Collége, autrement dit l'Université. Ce n'est pas beaucoup exagérer de dire qu'à lui seul il est presque aussi grand que tous les 24 colléges réunis d'Oxford. Après avoir pénétré par la principale porte d'entrée et fait le tour de ses trois cours immenses, on se croirait dans une grande citadelle, ou au milieu d'autant de places publiques. M. Manni, quoique Romain, ne pouvait croire que tout ce qui l'entourait appartînt au même bâtiment. Un des principaux pavillons est occupé par la bibliothèque, qui est très vaste (elle contient 100,000 volumes) ; à gauche en entrant est la salle de réception des docteurs ; à côté du bureau du président sont plusieurs livres, entre autres la bible et les œuvres de Cicéron, Horace et Tite-Live.

Je suis encore à me demander si peut-être on n'exerce pas les candidats à la lecture, avant de les couronner du béret doctoral. Le docteur Makartney, que nous avons connu à Bristol, est un des professeurs de l'université ; nous n'avons pu le voir,

car il était absent, mais il a été dignement remplacé par le docteur Graves. Ce professeur distingué, qui dans sa jeunesse a voulu arpenter pas à pas les principales contrées de l'Europe, est un des médecins de *Meath-Hospital*, ou hôpital de Dublin. Nous avons eu occasion de suivre sa pratique à l'hôpital, et je m'empresse de payer un tribut d'éloges mérités, et à son expérience, et à l'application claire et précise qu'il sait faire de la méthode de Laënnec. Je dirai ici que cet homme remarquable (Laënnec) est en grande vénération chez les Anglais, et aucun médecin ne s'avisera de commencer ses visites en ville ou à l'hôpital s'il n'est muni de l'utile instrument qui sait si bien traduire au dehors ce qui se passe au dedans. C'est ainsi que le docteur Evory Kennedy, principal médecin accoucheur du grand établissement dont nous allons bientôt parler, *prétend* avoir utilisé l'emploi du stéthoscope, pour ce qui regarde l'utérus, bien plus encore que ne l'a fait Kergaradec, et a écrit là-dessus un livre de quelques centaines de pages. Le grand hôpital donc à la tête duquel se trouve placé M. Kennedy comme accoucheur en

chef, est le *Lying in Hospital,* ou hôpital des femmes en couches. Elevé en grande partie par des dons particuliers, on convient généralement aujourd'hui que c'est un des premiers établissemens de ce genre qui existent en Angleterre; situé dans le centre de la ville et entouré aux trois quarts par un jardin charmant, il peut contenir environ 250 lits. Le nombre des femmes qui y viennent annuellement déposer le produit de la conception s'élève parfois à 2,500. Les salles sont fort petites et contiennent peu de lits, pour que les cris des unes n'incommodent pas le repos des autres; et dans toutes on peut également admirer des soins philantropiques et une extrême propreté.

Un autre hôpital non moins remarquable et le plus grand de tous c'est le *House of industry,* ou maison d'industrie. Celui-ci est formé par la réunion de trois ou quatre hôpitaux en un seul, dont le principal est celui qui est destiné aux maladies mentales. Je ne saurais à quoi mieux comparer cet établissement qu'à un couvent de moines à la fois propre et commode; de petites cellules, de larges corridors d'un blanc nacré, de

larges cours bien aérées, voilà sa disposition intérieure. On cherche, au reste, à appliquer les meilleures méthodes connues de traitement; et l'on fait autant que possible travailler les pauvres malades, seule manière de leur rendre parfois une raison depuis long-temps perdue. Le docteur ainsi que l'administrateur de l'hôpital exigent qu'on traite les malades avec de bonnes manières, et donnent l'exemple des plus grands égards pour ces pauvres infortunés. C'est avec plaisir que M. Manni et moi avons consigné dans un grand registre le tribut d'éloges qu'ils méritent.

L'hospice qui se trouve à côté de celui dont nous venons de parler, est l'hôpital de Richemond, et l'un des chirurgiens en chef est le docteur O'Beirn. Nous avons trouvé en lui un chirurgien savant et habile et un bon Irlandais, intéressé aux progrès de la science et à la prospérité de son pays.

Il y a encore à Dublin plusieurs autres hòpitaux plus ou moins importans, dont un, ayant un mode d'administration particulier, a pour principal médecin le docteur Farral, homme d'un grand mérite, très érudit, et qui possède entre autres

choses une connaissance parfaite de la langue italienne, quoiqu'il n'ait jamais été en Italie. J'aurai occasion de parler ailleurs de leur pratique et particulièrement de celle du docteur Graves, qui rédige un journal de médecine fort intéressant.

Parmi les établissemens scientifiques de Dublin, je citerai le jardin zoologique et le collége des chirurgiens. Il serait inutile d'entrer dans aucun détail sur le jardin zoologique, car les tigres et les panthères sont les mêmes partout ; nous y avons vu pourtant un lama et plusieurs ichneumons que nous n'avions trouvés nulle part jusqu'à ce jour. La seule particularité qui soit à remarquer sur l'histoire de ce dernier animal, c'est que peut-être il est le seul ennemi qu'ait le pacifique éléphant : si un de ces gros rats africains peut parvenir à s'introduire dans la trompe du malheureux éléphant, il faut que ce colosse succombe, il n'a aucun moyen de défense ; ce qui rappelle la morale de la fable. Quant au collége de chirurgie, on y trouve de belles salles proprement décorées et un cabinet anatomique passablement fourni.

La ville de Dublin possède une foule de bâti-

mens et de monumens publics fort remarquables. Parmi les premiers je citerai avec plaisir la maison de la banque, entourée d'une fort belle colonnade; la douane, d'une architecture un peu chargée, mais cependant d'un joli effet; et le palais de justice, qui est le plus simple des trois. Pour les seconds, je passerai sous silence les trois ou quatre statues équestres placées dans différens quartiers de la ville, pour ne parler que du plus important de tous, élevé encore à la mémoire de Nelson. Ce monument, placé à *Sackville-Street*, vis-à-vis la grande poste que j'ai omise de citer parmi les beaux monumens de Dublin, consiste dans une grande colonne formée en entier par de petites pierres cannelées, ce qui diminue un peu le mérite de l'ouvrage; mais pourtant elle est encore assez remarquable dans son ensemble. Elle est surmontée de la statue de l'amiral, et sur les quatre faces de son piédestal on lit les noms des quatre principales batailles navales où la flotte anglaise remporta de si éclatantes victoires, grace à l'impéritie de l'amiral de Villeneuve qui, pour le malheur de la France, commanda lors de la plupart de ses

défaites. En avant on a gravé Trafalgar, avec l'époque où le combat fut livré ; au dessus est une petite urne, indiquant qu'ici l'amiral perdit la vie. En arrière se trouve le nom du Nil, à droite Saint-Vincent, et à gauche Copenhague, qui n'est pas, certes, un fait très glorieux.

Près de toutes ces grandes choses il y en a de petites non moins curieuses pour celui qui les voit pour la première fois, notamment les voitures le plus communément employées dans ce pays. J'avais déjà remarqué à Manchester, ainsi qu'à Liverpool, des cabriolets d'une espèce particulière. Imaginez-vous une caisse de landau placée en travers sur deux roues ; le cocher s'assied par devant, sur un petit tabouret qu'on lui ménage au milieu de la capote, et les maîtres montent par derrière et se placent en travers comme dans un omnibus. Quatre personnes y entrent assez commodément, mais c'est toujours peu gracieux.

Cette forme de *coach* est également adoptée en Irlande, mais ce n'est pas la plus commune. Ici, grands et petits, propriétaires et prolétaires, tories et wighs, se servent d'un petit chariot à deux

roues appelé *char*. Ceux des particuliers sont, comme de raison, les plus élégans, et ceux qu'on trouve sur les places publiques n'en sont pas moins originaux. Les deux roues sont très petites (il y en a rarement quatre); une planche horizontale y passe par dessus, à deux pieds de distance environ, et forme le corps principal de la voiture. A ses bords latéraux il y a deux bancs, espèces de canapés avec un large marchepied, attachés par des charnières qui servent à pouvoir placer les deux bancs l'un sur l'autre quand personne ne veut en profiter. Le cocher est encore assis par devant, sur un petit tabouret, et les promeneurs s'asseyent tout bonnement sur ces deux canapés, se tournant réciproquement le dos, la femme au mari et le mari à la femme, l'amant à sa maîtresse et la maîtresse à son amant, qu'ils se boudent ou non. Il n'y a rien de plus curieux que de voir de fort jolies personnes jetées négligemment sur ces divans ambulans, être emportées au grand galop avec toute l'insouciance de quelqu'un qui est persuadé qu'il ne tombera pas. En voyant ces deux roues tourner avec tant de rapidité dessous les

pieds de ces belles Irlandaises, on croirait voir passer autant de Fortunes. Mais ne vous arrêtez pas trop à les admirer; car si on a le malheur de ne pas se ranger promptement sur les trottoirs, ces gentils divans peuvent vous accrocher et vous renverser d'une manière souvent peu plaisante.

Revenons à la population de Dublin; elle est, avons-nous dit, de 220 mille habitans. On compte presque la moitié de catholiques et la moitié de protestans ou réformés de toutes les nuances. Je le dis avec peine, mais pourtant il est vrai que sans interroger les personnes, il est facile de décider *à priori*, dans ce pays, à quelle religion ils appartiennent. Je ne parle évidemment que de la classe ouvrière, dont les habitudes se dessinent toujours trop aisément. Chez les uns on voit le parti dominant, et chez les autres le parti dominé. Les premiers conservent encore cette fierté anglaise qui du reste prouve l'aisance, tandis que chez les autres, comme je l'ai déjà dit, tout trahit la misère. A chaque coin de rue on est assiégé par des malheureux de tout âge et de tout sexe, dont l'air souffrant n'indique que trop leur extrême pau-

vreté. Nulle part on ne peut voir l'indigence sous un aspect plus horible; horrible quand on réfléchit aux tribulations de ces êtres infortunés qu'à chaque instant du jour on humilie davantage. Si un pauvre diable travaille au milieu du chemin et ne se range pas assez vite pour laisser passer une voiture dont il ne pouvait prévoir l'arrivée, c'est un coup de fouet qui active sa retraite; et lui, courbe les épaules avant même de le recevoir. S'il demande une obole pour son enfant qui n'a peut-être pas mangé depuis vingt-quatre heures, on le repousse avec dédain et on le couvre pourtant de sottises. En un mot, s'il ne rougit pas de sa misère, on ne craint pas non plus de l'avilir encore davantage.

C'est ainsi que l'humiliation et l'abandon de soi-même se succèdent de génération en génération; et l'on se contente de demander l'aumône pour ses enfans quand on a été accoutumé à la demander pour ses pères. Certes, on peut accuser un peu ce peuple de nonchalance et d'apathie générale, mais où et comment peut-il se secouer? Quel moyen prend-on pour réveiller l'industrie dans cette mal-

heureuse contrée où l'on fait payer au catholique le pasteur qu'il ne doit et ne veut point reconnaître? Si les uns veulent de beaux temples, et si les autres se contentent d'une modeste chapelle où ils puissent tranquillement prier le ciel d'améliorer leur sort, pourquoi faire payer à ceux-ci les émolumens, souvent exorbitans, exigés par les autres? Jadis on pouvait s'indigner à l'avance de l'espèce d'intolérance exercée par le catholicisme sur les sectes réformées; mais convenons pourtant que depuis bien des années on a aboli à ce sujet toutes les lois absurdes que la barbarie seule avait pu dicter.

Ce qui étonne, c'est que les hommes qui ont eu et ont encore tant de pouvoir en Angleterre, aient si peu fait pour la terre qui leur donna le jour. Quelle que soit leur religion, elle leur recommande, avant tout, d'être charitables, et la meilleure charité que puisse exercer l'honnête homme arrivé au pouvoir, c'est d'améliorer le sort de la classe la plus malheureuse, et en particulier de celle qu'il a pu voir dès son enfance et qui est fille d'une même mère. Ils sont nés dans les mêmes

lieux; il ne faut donc pas calculer si on les a vus au temple lire la bible, ou à l'église entendre la messe : c'est toujours prier Dieu. L'essentiel est de les aimer et de les aider en bons frères. La reconnaissance que l'on conservera pour la mémoire des hommes qui auront agi ainsi, vaut infiniment mieux que les portraits placés dans les salons de Windsor et toutes les statues équestres que quelques magistrats ordonnent au nom des populations qu'ils gouvernent. Heureusement quelques hommes courageux, et que je crois philantropes, ne négligeront pas cette malheureuse contrée; et l'on parviendra peut-être à réveiller l'esprit et le cœur de ses habitans, ensevelis, et je dirais presque atrophiés sous le poids d'une longue servitude.

X.

ÉCOSSE.

Greenock. — Glasgow.

Quelque peu qu'on ait lu sur cette belle contrée, il est impossible au voyageur d'en approcher sans se sentir d'avance touché de tout ce qu'une nature gaie et variée va bientôt lui offrir; on jouit par anticipation du plaisir qu'on se promet, et si chacun voulait être de bonne foi, on avouerait aisément qu'on commence à admirer les lacs et les beaux sites bien long-temps avant que l'œil ait pu les distinguer sur l'horizon. Pour mon compte, je

dois dire que, semblable à un enfant, j'ai commencé mes exclamations sur les beautés de l'Ecosse lorsque plusieurs milles de mer nous séparaient encore de ses côtes, et je m'étonnais qu'un bon Irlandais ne voulût point admirer ce qui, probablement, ne pouvait encore être aperçu que par une imagination méridionale. Dès six heures du matin j'étais déjà sur le pont du paquebot [1], et je tâchais de fixer avec le télescope plusieurs objets que je ne pouvais encore bien distinguer.

Peu à peu pourtant nous nous approchâmes des côtes, et tous les passagers remontèrent sur le pont pour voir les deux langues de terre qui viennent resserrer la mer d'Irlande et constituer, pour ainsi dire, le golfe de Greenock. La mer, si agitée quelques milles au dessous, devient ici fort paisible, et l'on se croirait presque dans une large rivière. La journée était assez belle, et l'ombre projetée par chaque mamelon sur celui qui le suivait, donnait à la colline un aspect à la fois léger et gracieux. Avouons néanmoins que, parvenus à cette latitude,

(1) Nous avions quitté Dublin à six heures du soir sur le *Jupiter*.

nous n'aurions pas fait la moindre attention ni aux mamelons ni à leurs ombrages, si nous avions ignoré que ces ombrages et ces mamelons étaient en Ecosse.

C'est à deux heures de l'après-midi seulement, c'est-à-dire vingt heures après notre départ, que la scène a tout-à-fait changé. Nous croyons être parvenus dans une espèce de baie très resserrée, lorsque tout-à-coup la proue de notre bâtiment a tourné et nous nous sommes trouvés au milieu d'un superbe bassin, sans qu'il m'ait été permis de deviner par où nous y étions entrés. Quelques rochers pittoresquement coupés à gauche, de fort jolies maisons de campagne à droite, et entre autres celle d'un membre du parlement, député de Greenock; plus loin, un petit village à maisons séparées et peintes de différentes manières comme celles qu'on trouve aux environs de Gênes; enfin cinq bateaux à vapeur qui se croisaient en différentes directions: voilà ce que nous avons vu dans ce joli golfe; et en considérant le nombre de perspectives dans un aussi petit espace, on comprendra aisément l'agrément du voyageur. Mais ce n'était pas tout encore:

arrivés à la circonférence de ce bassin, une nouvelle manœuvre du bâtiment nous a fait pénétrer, par un petit détroit, dans un nouveau golfe; et passant ainsi d'un détroit à un golfe et d'un golfe à un nouveau détroit, on jouit d'un spectacle très varié, comparable, jusqu'à un certain point, à celui produit par la *Riviera Ponente* de Gênes. Ici, en effet, lorsqu'on a doublé le cap qu'on voyait de loin, on aperçoit une charmante baie remplie de villages; et après être parvenu à l'autre extrémité de cet arc de cercle, c'est une nouvelle baie qui vous attend. Dans notre position il n'y avait de changé que la voiture en paquebot à vapeur, et les caps en détroits.

Après avoir traversé toutes ces petites mers de Marmara, séparées par autant de Dardanelles, nous sommes arrivés à Greenock, ville de trente mille ames, et ici nous avons été obligés de changer de paquebot pour remonter la rivière (1), car celui qui nous avait amenés de Dublin était d'un trop fort tonnage. Heureusement nous avons

(1) Clyde.

conservé, malgré ce changement, l'élite de notre compagnie, et c'est au milieu de cette société fort agréable que nous avons commencé à parcourir les dix milles de rivière qui mènent de Greenock à Glasgow. A notre gauche le château (*Castle*) de Dumbanton a été le premier site qu'on nous a fait remarquer. Placé au milieu de deux monticules isolés dans la rivière, il est entouré de faibles remparts élevés plutôt, je crois, pour empêcher l'entrée des poissons dans la noble demeure, que pour s'opser à l'action destructive d'une arme à feu. On ne peut pourtant y entrer ni en sortir sans le secours d'un bateau, et je ne crois pas que l'aridité des monticules sur lesquels il est placé puisse dédommager le châtelain, qui, faute de batelier, se verrait forcé de s'ensevelir dans sa forteresse. Plus loin et à droite on voit une colonne élevée à la mémoire de lord Blantyre, devant sa maison de campagne. Ce pauvre général était allé tranquillement faire un voyage sur le continent, et il se trouvait à Bruxelles lors de sa révolution : le bruit de la fusillade l'attira à la fenêtre de son hôtel; mais cette curiosité, si pardonnable à un vieux soldat, ne fut, hélas! que

trop punie par un impitoyable boulet. Beaucoup de prairies, villages, maisons de délices, collines, grottes, etc., sont aperçus à chaque pas par ceux qui remontent cette rivière; mais je ne me sens pas disposé à les décrire, comme on serait en droit de l'exiger, et je me permettrai de les passer sous silence, ne notant qu'une dernière circonstance qui est tout historique, et que je rappelle ici parce qu'elle m'a procuré de la part de mon compagnon de voyage une magnifique tirade sur la puissance romaine et sur la grande extension que jadis ce peuple sut donner à sa domination. Il s'agit d'une ligne de démarcation (grande muraille) qui existe encore entre la partie de l'Ecosse qui appartenait aux Romains, et l'autre portion gouvernée par les Pitts. Il faut convenir que même pour celui qui est né à l'ombre du Capitole en ruine, ce n'est pas sans un sentiment de satisfaction qu'on voit le nom romain gravé sur les montagnes de l'Ecosse. On me dira peut-être que le cercle depuis lors s'est bien rétréci; soit, mais enfin le nom n'en existe pas moins, et c'est toujours une consolation pour celui qui sait se contenter de l'histoire ancienne.

Nous entrâmes à Glasgow à six heures du soir, après avoir passé en revue plusieurs chantiers de construction et une magnifique machine à vapeur destinée au nettoiement de la rivière. Nous débarquâmes au milieu d'une trentaine de bateaux à vapeur, pour aller nous loger à *Queen-Street* (royal hôtel). Sous le rapport de ses qualités pondérables, Glasgow est, dit-on, la troisième ville du Royaume-Uni; c'est là qu'on trouve, après Manchester, les plus belles manufactures, et parmi ses 300,000 habitans il y en a peu qui ne soient dans une position aisée. L'ensemble de la ville n'est pas mal, et j'ajouterai même qu'il y a de fort belles rues, telles que *Argyle-Street*, *Saint-Vincent-Street*, celle où nous logions, etc. La belle salle de la Bourse aussi est des plus élégantes, et en résumé la ville est mieux bâtie que Manchester. Néanmoins ses nombreuses cheminées de fabriques la remplissent de brouillards; et si vous ajoutez qu'il y pleut fort souvent, vous conclurez que son séjour ne peut être agréable qu'à ceux qui savent y faire valoir leur argent à un taux élevé. Toutefois on aurait tort de croire que cette ville n'offre de l'intérêt que sous le rap-

port commercial ; lors même qu'elle ne posséderait que le cabinet du célèbre Hunter, elle offrirait déjà un monument remarquable et d'un haut intérêt scientifique. Il en sera question ailleurs.

En quatre heures de voiture, et au milieu d'un fort joli pays, on va de Glasgow à Édimbourg.

Édimbourgh.

—

Pendant une longue série d'années, la ville d'Édimbourg a figuré parmi les plus beaux temples élevés par les enfans d'Esculape pour perpétuer leur race. Les doctrines de son université furent les grands axiomes qui guidèrent la pratique de la généralité des praticiens de l'Europe, et ceux-là même qui ne voulurent point admettre les principes professés à l'école d'Édimbourg se virent,

pour ainsi dire, forcés à n'être que les modificateurs de ces mêmes principes. Depuis lors l'influence scientifique de cette université a beaucoup diminué, on ne saurait le nier, mais elle n'en reste pas moins la première du Royaume-Uni; et quoiqu'on ne rencontre plus dans son amphithéâtre ni des Cullen, ni des Brown, il y a pourtant encore des hommes d'un mérite supérieur, qui, désabusés même des erreurs de leurs anciens maîtres, savent profiter des idées bonnes qu'on leur a léguées pour en déduire des conséquences plus justes. Leur nom ne servira peut-être pas d'argument dans les discussions souvent scholastiques; mais, en revanche, ils savent former des élèves moins exclusifs et moins dogmatiques; et si l'on consulte l'intérêt de l'humanité, qui devrait être le but unique des médecins philosophes, on trouvera sans doute que l'école moderne vaut bien l'école ancienne. L'une fut grande, l'autre le deviendra; et loin de penser que cette université soit en pleine décadence, j'y trouve au contraire une foule d'élémens propres à la maintenir au premier rang, ainsi que je vais bientôt le prouver en les

énumérant. Ce n'est pas seulement de son passé qu'elle peut se glorifier, ce n'est pas sur des restes d'anciens monumens qu'elle pourra fixer l'attention de l'étranger; elle a de nouveaux établissemens qui s'élèvent plus grands et plus beaux que jamais; elle a de nouveaux Monro et de nouveaux Gregory qui lui attirent actuellement un nombreux concours d'une jeunesse studieuse, et semblent lui promettre un avenir plus brillant encore.

Le local, proprement dit, de l'université est un bâtiment colossal qui fut commencé par des souscriptions particulières, et qui n'a pu être achevé qu'avec les secours donnés par le gouvernement. L'achévement de cet immense palais quadrilatéral ne date pas pourtant de trois lustres, et sur l'un des pavillons on doit encore poser un magnifique dôme. La cour principale par laquelle on entre offre un aspect très majestueux, et les différens escaliers découverts qui mènent aux grandes collections de la faculté, sont fort élégans. L'élégance de leur construction ne nuit pas cependant à tout ce qu'un sanctuaire scientifique doit présenter de grave.

La bibliothèque est la première partie de l'université où l'on nous a conduits : elle se compose de 100,000 volumes environ, disposés dans une salle à grandes colonnes doriques tout autour, dans des corps de bibliothèque séparés, et devant lesquels sont des grilles de cuivre jaune d'une richesse rare ; ces 100,000 volumes sont classés en deux catégories : livres *chers* et livres à *bon marché*. Pour ceux-ci, chaque élève a le droit d'emporter un volume chez lui, laissant pour garantie un reçu déjà préparé et qu'on n'a qu'à signer. Quant aux autres, il faut les lire dans les salles de lecture disposées pour cet objet dans le local même de la bibliothèque, et d'où aucun élève ne peut sortir sans qu'un des employés lui ouvre la porte de la salle.

De deux salles de lecture séparées, l'une est pour les élèves, et l'autre pour les professeurs de l'université ou pour les médecins présentés par eux au bibliothécaire en chef. Une certaine somme est destinée toutes les années à augmenter le nombre des ouvrages utiles.

Deux muséum, soit pour différens objets d'his-

toire naturelle, soit pour des préparations anatomiques et anatomo-pathologiques, sont joints à la bibliothèque. L'un de ces muséum est remarquable : il se compose de plusieurs pièces, dont la principale est au premier, et présente tout autour une jolie galerie qui aboutit à un grand nombre de chambres, toutes remplies d'objets fort intéressans. Avant de monter à la salle principale, on nous a fait entrer dans une grande salle au rez de chaussée, où l'on a réuni une collection complète de mammifères empaillés, remplaçant ainsi le manque d'un jardin zoologique, que le climat semblait ne point permettre et qu'on songe pourtant sérieusement à élever tout près de la ville. Il y a également quelques pièces ostéologiques fort belles; entre autres, un occipital de baleine fossile trouvé dans un marais, et le squelette complet du *fouil-elk*, sorte de cerf de l'île *Of man*, à large et long bois, dont l'espèce est maintenant perdue. On nous a encore fait remarquer dans un coin de la salle quelques pierres antiques apportées des ruines de l'ancienne Babylone, et dont les inscriptions n'ont pu être déchiffrées par aucun des savans

microscopeurs accoutumés à lire de semblables griffonnages.

Quant aux grandes pièces du premier, elles contiennent à la fois l'ornithologie, la minéralogie et la conchyliologie. Il serait trop long de signaler tout ce qu'il y a de beau ; je me contenterai de mentionner un superbe oiseau de proie que je n'avais vu encore nulle part, et qui porte le nom de *strix nictea*, *snow yowl from shetland*, ainsi qu'un petit nid d'oiseaux des Indes (*nest of taylor bird from India*), formé par la réunion de deux feuilles d'un même rameau si bien cousues ensemble avec du coton, qu'on aurait juré qu'une main féminine jolie et délicate s'en était chargée. Les coquilles aussi y sont en grand nombre et d'une beauté rare : les genres *oliva*, *connus* et beaucoup d'autres m'ont paru au grand complet. Quant aux minéraux, je signalerai spécialement les cristaux, qui, par leurs nombreuses variétés, captivent particulièrement l'attention ; je n'ai jamais vu un plus gros morceau de bi-chromate de potasse, que la couleur et la forme de ses granulations rendent assez singulier. Un échantillon de calcé-

doine mamelonée m'a paru aussi fort bizarre. Enfin, nous n'avons pas quitté cette salle sans admirer aussi deux magnifiques madrépores, *mandrina cerebriformi* (*from the Bermuda Islands*), d'une grosseur très remarquable. Dans le muséum anatomique, je n'ai pas rencontré de pièces bien rares ni bien remarquables. Quelques cas d'*ostéo-sarcome* et différens corps desséchés, pour l'étude de la syndesmologie, de la myologie et de l'angiologie, voilà à peu près ce qui me paraît devoir être rappelé.

A côté de cette enceinte colossale s'élèvent, dans différens quartiers de la ville, des écoles particulières, où les élèves peuvent aller entendre des professeurs d'un mérite transcendant. La première peut vanter ses Abercombrie, ses Charles Bell, etc.; la seconde possède des hommes dont le talent et le zèle infatigable sont dignes des plus grands éloges. J'aurai ailleurs occasion de citer souvent leurs noms, et je me bornerai à rappeler ici en passant celui de ces établissemens qui m'a paru des plus instructifs et où la richesse des faits recueillis par un seul homme est incroyable. Je veux parler de

l'établissement situé à *Argyle-Square*. Le docteur Mackintosh en est le directeur, et il y professe successivement la pathologie médicale et l'obstétrique, sciences qu'il connaît d'une manière peu commune. Mais il ne se contente pas de faire d'excellentes leçons à ses élèves, il les exerce de bonne heure à la déduction des causes par les effets; et, zélé partisan des nouvelles doctrines pathologiques, il a pu former dans son école un cabinet qui est, sans contredit, un des plus remarquables qu'on puisse rencontrer dans une institution particulière. Ce professeur distingué a su réunir une multitude de cas plus intéressans les uns que les autres; et l'on peut dire que c'est bien méritoirement qu'il a atteint le but qu'il se proposait, quand on le voit se multiplier dans son cabinet et rassembler des masses imposantes de faits avec un zèle et un discernement dignes des Morgagni et des Bordeu.

Le docteur Mackintosh promet de livrer bientôt au public un catalogue raisonné, qui sera du plus grand intérêt pour ceux-là mêmes qui ne peuvent avoir l'avantage de visiter son cabinet. Cependant je ne puis résister au désir d'en donner ici une idée,

et, pour plus de clarté, je partagerai toutes les pièces anatomo-pathologiques en trois grandes sections : la première comprendra ce qui a rapport à l'art des accouchemens et aux maladies des femmes; la seconde, aux différentes autres affections dites internes; la troisième est composée de tout ce qui est relatif à l'épidémie cholérique qui ravagea Edimbourg il y a quelques années ; elle comprend une classe d'altérations organiques qu'on ne saurait confondre avec les autres.

Première section.—Le docteur Mackintosh a été amené à reconnaître par les faits une nouvelle cause de dysmenorrhée qui en est aussi la plus fréquente : c'est le rétrécissement de l'orifice de l'utérus. Plus de 50 pièces pathologiques nous ont été montrées à l'appui de son assertion ; et il en a déduit une conséquence pratique toute particulière. Dans le cas, en effet, où la dysmenorrhée serait notamment produite par l'inflammation pure et simple de la membrane utérine interne, ou (pour contenter toutes les exigences) de la face interne de l'utérus; dans ce cas, dis-je, tous les moyens ordinaires, et notamment les sangsues appliquées au col par l'*ins-*

trument portugais (1), obtiennent ici comme ailleurs beaucoup de succès; mais dans les cas où le rétrécissement de l'utérus (lorsqu'on ne peut l'attribuer à la présence d'un polype ou à tout autre cause mécanique) devient la cause principale de la dysmenorrhée, le docteur Mackintosh la combat par la dilatation de l'orifice de l'utérus, pratiquée par autant de *catheters* droits métalliques, dont la grosseur est graduée depuis une ligne jusqu'à trois et quatre de diamètre. Cette méthode lui réussit à merveille, et les faits n'admettent pas d'objections. Il est à remarquer que la plupart des jeunes filles qui ont fourni à ce cabinet un si grand nombre de pièces ont succombé à des phthisies pulmonaires.

Différens autres bocaux contiennent diverses phases de la grossesse, mais avec un état morbide de la matrice ou de ses annexes, du fœtus ou de

(1) Cet instrument consiste en un cylindre creux dans lequel peut jouer un piston : on applique une extrémité de ce cylindre sur la partie de l'utérus où l'on veut faire attaquer les sangsues; on introduit celles-ci par l'extrémité opposée et on les pousse à l'aide du piston; système fort utile en Angleterre, où les femmes se refusent à l'application du *speculum*.

ses enveloppes. Parmi ces préparations j'en ai remarqué une où une maladie du placenta (induration probablement) a produit l'avortement; la poche renferme encore le fœtus, qui paraît à peu près avoir quatre mois. J'ai trouvé aussi plusieurs cas de grossesse tubaire et un cas de grossesse abdominale où le fœtus avait pu atteindre son huitième mois. Plus loin, un *spina bifida* chez un fœtus à terme a pu nous fournir un nouvel exemple, par rapport à la moelle épinière, de toute la vérité de cette belle loi de symétrie si bien établie par M. Serres (de Paris).

Nous terminerons l'examen de cette section par signaler un cas fort heureux de délivrance (le fœtus se présentant par les pieds) pratiquée par le docteur Mackintosh sans le secours d'aucun instrument, quoique la tête de l'enfant eût dix-sept pouces de circonférence : nouvelle preuve que la patience est une des principales qualités que doit avoir en partage l'accoucheur; qualité qui plus d'une fois lui fera épargner l'application des fers, moyen violent et non exempt d'accidens.

Deuxième section. — Elle renferme, avons-nous

dit, des pièces anatomo-pathologiques produites par toutes sortes d'affections et dans tous les principaux organes : emphysème des poumons, ramollissement, tubercules granulés, cavernes, etc.; apoplexie de ce même organe. A ce sujet, nous avons vu une pièce fort remarquable qui a appartenu à un homme qui avait habité long-temps les Indes, employé comme trompette dans un régiment. Depuis quatre ans sa santé était délicate; néanmoins il n'accusa jamais aucune douleur au thorax et continua toujours à souffler dans son instrument. Il succomba presque instantanément et pendant un crachement de sang. A l'autopsie on a trouvé le poumon gauche complétement hépatisé; c'était par conséquent le poumon droit qui avait dû fonctionner tout seul pendant un long laps de temps, et avait fini lui-même par être atteint d'une congestion apoplectique.

Plusieurs pièces pathologiques nous ont fait voir les différentes altérations de la glotte, de la trachée et des bronches dans des cas de croup; il y a surtout un cas fort intéressant d'œdème de la glotte.

Il y a aussi plusieurs pièces d'ossification arté-

rielles remarquables; une entre autres où l'artère et la veine crurales sont également ossifiées. Pour la première fois, j'ai vu ici l'anévrisme de l'artère coronaire et celle de l'artère de Silvius. Je noterai enfin une altération particulière de l'estomac assez commune dans ce pays, et qui consiste dans un épaississement extraordinaire de ses parois; il y a un de ces viscères dont la paroi n'a pas moins de douze à quatorze lignes d'épaisseur. La cavité de cet organe est dans ces cas considérablement rétrécie, et, chose remarquable! il est rare que les individus portant cette altération organique en éprouvent d'autres symptômes que de fréquentes indigestions suivies par fois de vomissement.

Troisième section.—Dans la troisième et dernière section je rappellerai les principales altérations organiques que le docteur Mackintosh a trouvées chez les sujets qui succombèrent au choléra. Tout le tube intestinal, depuis son bout supérieur jusqu'à l'inférieur, est le siége d'ecchymoses et injections plus ou moins rouges et plus ou moins foncées, d'après probablement l'intensité de l'affec-

tion qui attaqua l'organe en vie. Tout le long des gros et petits intestins on voit de petites granulations et des ulcérations plus ou moins profondes.

Plusieurs de ces portions intestinales sont bien distendues et roulées autour d'un cylindre en bois placé aussi dans un bocal également cylindrique, long et étroit ; d'autres portions ont été placées comme un doigt de gant autour d'un tube en verre plongé dans un second bocal; d'autres portions enfin, roulées sur elles-mêmes pour être mieux conservées, sont placées de cette manière dans l'esprit de vin. Je signale ces différens modes de préparation parce qu'ils sont propres à ce cabinet, et pour donner en même temps une idée de la quantité de pièces pathologiques qu'il renferme.

Le cerveau et ses enveloppes présentent également de fortes injections et des ecchymoses ; quelques points fort rares en suppuration. Ces mêmes ecchymoses et ces injections se trouvent en grande quantité dans la moelle épinière ; leur intensité n'est pas pourtant la même partout : tantôt c'est la partie supérieure qui est la plus rouge, et tantôt au contraire c'est l'inférieure.

La trachée-artère, les bronches et les poumons présentent des dispositions analogues. Je ferai remarquer seulement que les poumons offrent, dans presque tous les cas, des traces variées de désorganisation profonde. Le cœur, tout en présentant, ainsi que le péricarde, une couleur rouge pourpre du même genre que les colorations dont nous venons de parler, offre cela de particulier qu'ordinairement les ecchymoses existent à son bord latéral droit, et assez souvent on a trouvé des productions polypeuses dans les ventricules, et par fois aussi dans les oreillettes. Quant aux artères, depuis l'aorte jusqu'aux *vasa vasorum*, on peut découvrir aisément des pseudo-membranes parsemées par fois de concrétions calcaires.

Telles sont les principales préparations que nous avons trouvées dans le musée du docteur Mackintosh; mais cela ne suffit pas encore à son zèle infatigable. Il a trouvé moyen de faire dessécher plusieurs pièces renfermées dans de petits cadres et sous verre; il a lui-même moulé les plus importantes qui semblent posées sur des assiettes en plâtre, et a voulu encore en faire dessiner la plu-

part à l'état frais, pour que la couleur, la consistance, l'aspect, tout en un mot servît à augmenter le nombre des idées instructives ; passant ainsi des figures en plâtre aux planches, des planches aux dessications, et de celles-ci à la réalité de la pièce pathologique, à laquelle on peut alors figurer sans peine son aspect primitif.

On ne saurait vraiment ce qu'on doit le plus admirer chez ce professeur, de son talent médical, de ses connaissances anatomiques ou de son imagination d'artiste. Je crois pourtant que par dessus tout il faut louer son talent de praticien ; et les quatre éditions de sa *Pathologie médicale*, jointes aux deux éditions américaines, prouvent suffisamment qu'on lui a rendu justice, et que l'estime et la considération de ses confrères a su le récompenser de ses sacrifices et de ses veilles pour les progrès de la science.

Tout près de la belle institution dont nous venons de parler, il s'en élève une seconde, dite école de chirurgie, où l'habile docteur Robertson enseigne la pathologie chirurgicale et les opérations exigées parfois par cette classe de maladies.

Je crois utile de mentionner l'excellente méthode employée par ce professeur pour mieux apprendre à ses élèves comment se comportent les fragmens osseux après une fracture : il a fait peindre de grands tableaux sur lesquels on voit l'insertion des principaux muscles autour des os des membres dépourvus de toutes les autres parties molles. Je ne sais si cette idée est propre au docteur Robertson, mais il me semble que c'est réellement la meilleure manière de bien connaître l'action des muscles en pareilles circonstances.

Colléges et Hôpitaux.

Cette ville possède, comme Londres, un collége de médecins et un collége de chirurgiens ; tous les deux ont une bibliothèque assez bien garnie, et celui des chirurgiens a de plus un cabinet ou musée destiné à l'étude de l'histoire naturelle et de l'anatomie pathologique, qui, à en juger par les nombreuses collections de ce genre, est en grand progrès en Angleterre. Ce musée a commencé par une collection ostéologique fort belle, offerte par Barclay, qui fut le premier à donner des leçons d'anatomie comparée dans cet établissement. On l'a ensuite beaucoup augmenté en achetant le cabinet pathologique de sir Charles Bell.

Nous avons été un peu étonnés, M. Manni et moi, de trouver encore ici grand nombre de pièces

pathologiques constatant l'affection des troncs artériels avec ossifications, pseudo-membranes, etc.; et le savant professeur Alison, qui nous faisait l'honneur de nous accompagner, nous a dit à ce sujet que l'on comptait dans ce pays un tiers au moins des malades atteints de ces sortes d'affections au système artériel; affections qui débutent, dans la plupart des cas, par des rhumatismes attaquant, par métastase ou par extension, le principal organe de la circulation.

Il n'y a, à proprement parler, qu'un seul hôpital à Édimbourg; les autres établissemens de ce genre qu'on y trouve sont autant de dispensaires où les malades reçoivent des consultations et des médicamens *gratis*, mais ils ne peuvent pas séjourner dans l'hospice même. Parmi ces dispensaires, il y en a deux destinés aux maladies des yeux. Il y a pour chacun d'eux des jours et heures fixes auxquels les malades peuvent se présenter.

Le grand hôpital, ou *Infirmery-hospital*, occupe un des meilleurs quartiers de la vieille ville; il est spacieux et bien aéré, comme tous les hospices en Angleterre, et se divise en deux corps de logis

communiquant ensemble par un chemin couvert : le premier est destiné aux affections internes ; le second est spécialement affecté aux cas chirurgicaux, et porte le nom de *Surgery-hospital*. Les salles de ces deux hôpitaux sont fort belles, mais généralement petites; elles ne contiennent pas plus de 14 à 18 lits ; elles sont parquetées tout autour pour que les pauvres malades ne souffrent pas en descendant de leur couche, et présentent au milieu une réunion de larges pierres carrées rouges et noires, simulant par leur réunion les cases d'un échiquier.

Cet hôpital a un amphithéâtre, destiné à la clinique en même temps qu'aux opérations, qui est bien le plus grand et le mieux disposé que j'aie jamais vu. Chaque élève peut suivre aisément les mouvemens de l'opérateur, et des becs de gaz, pouvant se mouvoir en tout sens, viennent éclairer la salle dans ses moindres réduits lorsque la lumière du jour ne peut suffire. Le hasard avait réuni à cette époque deux grands opérateurs dans cet hôpital, MM. Lisars et Liston. Le premier est un des chirurgiens en chef de *Surgery-hospital;* le second

habite Londres depuis quelques années, et n'était ici que de passage. Il nous suffira de dire qu'ils ne sont pas certainement au dessous de leur renommée ; nous aurons d'ailleurs occasion de revenir plus tard sur M. Liston.

Je citerai briévement un cas chirurgical que j'ai vu dans cet hôpital, et qui mérite d'autant plus d'être mentionné qu'on n'en possède, je crois, qu'une seule observation qui date de Cheselden.

Un enfant de neuf à dix ans, travaillant dans une manufacture, a eu le bras gauche arraché en totalité par une mécanique mue par la vapeur; le scapulum a été emporté ainsi que la plus grande partie de la clavicule; et, chose étonnante! il n'y a pas eu d'hémorrhagie ; aucun vaisseau n'a été lié ; la plaie est restée très propre, et on n'a eu qu'à enlever un bout de clavicule. Il n'y a pas trois semaines encore que l'accident est arrivé, et la cicatrisation est maintenant presque complète.

Jardin Botanique et Musée d'Antiquités.

Un magnifique jardin botanique est à deux pas de la ville; il coûta 8,000 livres sterling au gouvernement, et l'on en dépense 1,000 par an pour l'entretenir et l'améliorer. Les serres y sont fort belles et très grandes; une entre autres a à peu près quatre-vingts pieds de hauteur, et son chapiteau est soutenu par huit grandes colonnes en fer : cette serre est destinée aux plantes africaines. Parmi les plantes exotiques, j'en ai vu une dont le nom m'échappe en ce moment, et qui offre une fleur des plus bizarres : imaginez-vous un petit entonnoir long et étroit, destiné à ramasser l'eau du ciel, qu'il verse plus tard sur la plante pour l'arroser. Ce jardin est contigu à celui d'horticulture, où la

société de ce nom entreprend toutes ses expériences.

Le dernier établissement scientifique que nous avons visité est le musée d'antiquités, établi dans *the royal Society*. Ce musée, centre de la société des antiquaires d'Écosse, contient des pièces assez curieuses, et entre autres plusieurs médailles romaines trouvées en Écosse même, la chaire qui servit jadis au réformiste Know, et une ancienne guillotine, construite long-temps avant celle dont Guillotin donna l'idée. Le secrétaire de la société, M. Donald-Gregory (jeune homme d'un grand savoir, et qu'une mort prématurée vient d'enlever à l'affection de ses parens et à l'estime de ses amis), eut lui-même l'obligeance de nous faire examiner pièce par pièce tout ce qui est contenu dans le trésor dont il était le dépositaire. J'avoue pourtant que je n'ai pu m'extasier devant ce nombre infini de ruines, dont l'histoire n'est jamais bien authentique. La seule réflexion que j'ai faite dans ce cabinet, c'est que puisque les Anglais ont eu depuis long-temps l'idée d'une guillotine, et que, pour mieux se garantir du froid, ils en appliquent continuellement le système aux vitres de leurs croi-

sées [1], je m'étonne, dis-je, qu'ils continuent à condamner leurs criminels à la pendaison.

Dans ce même établissement de *royal Society* il y a une petite bibliothèque, quelques objets zoologiques, et il y avait exposition de tableaux à l'époque de notre passage. Parmi ces tableaux nous avons vu quelques bonnes copies. Mais laissons de côté maintenant ce qui constitue l'université d'Edimbourg, et ne considérons cette ville que dans sa position topographique, ou, pour mieux dire, dans sa nature physique.

Les personnes qui ont beaucoup voyagé affirment en général qu'après Constantinople et Naples, la ville d'Edimbourg est celle qui occupe la plus belle position en Europe; sans avoir vu les deux autres capitales dont il est ici question, je le crois sans peine, car il est bien difficile de trouver réuni un

(1) Il est rare qu'en Angleterre les vitres des croisées soient disposées, comme en France, sur deux moitiés s'ouvrant de dehors en dedans; on les trouve ordinairement séparées en moitié supérieure et moitié inférieure. La moitié supérieure reste immobile, et l'on fait aisément monter l'inférieure en tirant un petit cordon, lorsqu'on veut se mettre à la croisée.

aussi grand nombre de vues toutes plus pittoresques les unes que les autres. Cette ville, peuplée de 180,000 habitans, est partagée en deux grandes moitiés par une seule rue très large et très droite, dite *Prince's Street*, qui a à peu près deux milles de longueur; à gauche c'est la nouvelle ville, et à droite les vieux quartiers. Ceux-ci, dont la partie la plus élevée est le *Castle*, d'où l'on domine aisément la ville et ses environs, paraissent avoir été bâtis sur une suite de collines qui vont en diminuant du sud-ouest au nord-est. Cette partie de la ville, qui contient l'université et les hôpitaux, n'est pas la plus belle, mais elle n'est pas non plus la moins originale. Figurez-vous qu'on a bâti tout autour du pied de ces collines, de sorte que pour réunir une colline à l'autre et mettre ainsi en rapport les maisons supérieures entre elles, on a dû construire des ponts qui passent sur les maisons basses. La première fois que je passai par le *North Bridge*, je m'attendais à voir couler au dessous une paisible rivière; mais au lieu de cela j'aperçus une foule d'individus circulant en tous sens dans les rues qui se croisent en dessous du pont.

En général, les vieux quartiers présentent des maisons de neuf et dix étages; mais les rues sont étroites, montueuses et d'un aspect peu agréable. L'autre moitié de la ville, au contraire, formée par les nouveaux quartiers, est tout ce qu'on peut voir de plus beau. Nulle part je n'ai vu des rues aussi larges; on les prendrait pour autant de places dont chaque côté, du reste, est tiré au cordeau; *Georges-Street* surtout mérite d'être mentionnée. Cette rue présente à ses extrémités deux monumens fort beaux, dont l'un est l'église de Saint-Georges, et l'autre une colonne surmontée par la statue de lord Melleville; l'église et la colonne occupent chacune une place fort jolie. A égale distance des deux extrémités de *Georges-Street*, on trouve deux piédestaux surmontés par les statues en bronze de Georges IV et de Pitt. Ces statues se trouvent placées vis-à-vis deux larges rues qui viennent traverser, à angle droit, la rue principale dont il est ici question, et dont on ne trouve pas une semblable même à Londres.

Les *squares*, *circus*, etc., se trouvent ici en grand nombre, et toutes les maisons qui les entourent

sont charmantes. Il y a aussi quelques statues éparses en guise de monumens sur différens points de la ville ; mais ce qui, sans contredit, est le plus remarquable, c'est le *Nelson's Monument*, sur la colline dite *Colton-Hill*, qu'on commence à apercevoir à l'extrêmité de *Prince's Street*, quand on arrive de Glasgow. Cette belle colline paraît suspendue sur une très belle rue dite *Waterloo-Place*. Différens monumens se dessinent sur son sommet : le principal est une espèce de petite tour ancienne élevée à la mémoire de Nelson, que chaque ville d'Angleterre veut honorer comme son sauveur. Plus haut on aperçoit un commencement d'un temple dorique, nommé Panthéon, et deux ou trois niches dont l'une est consacrée à la mémoire d'un poète.

Lorsqu'on est parvenu au sommet de *Colton-Hill*, on peut dire avoir devant soi un des plus beaux tableaux que la nature puisse offrir. Les deux portions d'Edimbourg se dessinent avec toutes leurs particularités. Les différens chemins qui tournent autour de chaque quartier en forme de limaçon, sont on ne peut plus pittoresques. Plus

loin on voit la rivière qui mène d'un côté à Glasgow et qui débouche dans la mer, ou, pour mieux dire, dans un golfe superbe. Deux jolis petits villages, *Portobello* et *Leith*, sont au bord de ce golfe, et leur grande proximité de la ville fait croire qu'ils n'en sont que les faubourgs. De l'autre côté enfin, on voit une autre colline dite *Arthur's Seat*, au pied de laquelle se trouve *Holy-Rood-House*, dont nous allons parler. Enfin c'est un grand panorama qui probablement aura servi de type au premier qui imagina ce genre de peinture.

Holy-Rood-House.

C'est réellement un spectacle délicieux que celui offert au promeneur oisif qui, sortant de la ville par les vieux quartiers, après avoir traversé le pont du nord, contourne la colline dite mont d'Arthur (qu'on compare, avec quelque raison, à la tête du lion), et rentre ensuite par le chemin de Leith. Pour faire le tour de cette colline, on est forcé de marcher tantôt sur la circonférence de sa base et tantôt sur un cercle un peu plus rapproché de son sommet, de sorte que le promeneur se trouvant alternativement en haut et en bas, l'horizon qu'il a devant lui change à chaque instant : tantôt l'on domine, et tantôt l'on est dominé. Ce qui surtout effraie d'être en bas, c'est lorsqu'on passe sous certains rochers qui paraissent suspendus sur la tête

des passans, et qui, retenus seulement par le quart de leur périphérie, semblent menacer à chaque instant celui qui les voit sans oser les regarder.

Mais après quelques centaines de pas, on arrive à un endroit où la nature vous dédommage et de ces rochers et de cette apparente aridité. Imaginez-vous tourner un petit bout de chemin sur un mamelon et descendre immédiatement de la colline, vous avez à gauche une toute petite prairie, et à droite un lac charmant renfermé dans une chaîne de mamelons parsemés de maisonnettes, de troupeaux, etc. Nous nous sommes aisément figuré la Suisse et ses prestiges. Enfin, après deux bonnes heures de marche, on rentre en ville par le chemin de Leith, dont nous avons déjà parlé, et cette course ne paraît pas longue.

Je n'en finirais pas si je voulais décrire les autres environs de cette ville enchanteresse. Ce serait surtout entreprendre une tâche au dessus de mes forces, que de vouloir parler de la grotte de Staffa, d'une petite tournée dans le lac Lomon, d'une excursion à Perth et d'une autre à Sterling..... Et Aberdeen et Abbostford?... Peut-on aller en Ecosse

sans visiter ces lieux tant illustrés par les deux grands poètes? Mais aussi suffit-il de les voir en passant pour oser en parler?

Il y a pourtant une excursion dans le voisinage, assez intéressante par les souvenirs qui s'y rattachent, et dont je veux faire mention ici : c'est *Holy-Rood-House*. L'aspect extérieur de ce vieux château aux portes d'Edimbourg et au pied des collines dont nous venons de parler, est des plus tristes : noir, enfumé, et pour ainsi dire isolé de tout ce qui l'environne, par la différence de son architecture, il inspire un sentiment de tristesse avant même qu'on y soit entré et avant qu'on ait pu se convaincre de la justesse des regrets de cette malheureuse famille qui a dû l'habiter pendant long-temps.

La façade, comme tout ce qui est gothique, est très bizarre et présente sur la porte d'entrée une grande horloge surmontée d'une très grande couronne. La cour d'entrée est carrée et entourée de portiques bas et étroits. Au fond à gauche, on voit la chapelle, qui n'offre rien de remarquable; et c'est de ce même côté qu'on entre pour monter

aux appartemens supérieurs qui sont les plus anciens, et pour se rendre aux appartemens inférieurs, qui, pour être dits moins anciens, n'en sont pas plus modernes. Les appartemens supérieurs furent jadis occupés par la malheureuse reine Marie, toujours vénérée et chérie en Ecosse, et souvent même par ceux qui ne sont pas Ecossais. On y conserve encore son lit, ses chaises, son miroir et différens autres objets qui lui servirent, et auxquels on n'ose toucher. Le concierge du château fait ordinairement voir aux étrangers un portrait que des souvenirs traditionnels placent parmi les plus ressemblans. Quelle belle figure! et combien de malheurs pourtant ont pesé sur cette tête!

On a voulu aussi nous faire remarquer dans un coin et derrière une vieille porte plusieurs taches sur la muraille : là, dit-on, Rizzio fut assassiné!... J'ai aussitôt doublé le pas, et, après avoir vu une grande salle où l'on conserve la plupart des portraits des anciens rois d'Ecosse, je suis entré dans les nouveaux appartemens, habités naguère par la famille exilée.

Toutes les pièces sont, pour la plupart, fort grandes ; ce qui en hiver doit avoir fait beaucoup souffrir ceux qui, avancés en âge, n'avaient qu'un bon feu pour toute consolation. Les meubles qui restent encore montrent la pauvreté de ceux qu'on a dû enlever après le départ pour Gratz ; et quand j'ai vu la mesquinerie de la chambre de Charles X, réfléchissant d'ailleurs au peu de repos qu'il a dû y trouver, je n'ai pu m'empêcher de donner une larme au sort de ce malheureux vieillard, qui, parvenu à l'âge où le besoin d'une vie aisée se fait le plus sentir, a dû abandonner le grand palais des rois pour venir ici geler de froid et s'abreuver d'amertume dans une tanière plus propre aux corbeaux qu'à l'homme. Je plaignais moins son petit-fils, qui était dans un âge où les transactions brusques se font moins sentir ; cependant il y a un sentiment qui pour lui aussi pouvait nous attrister : c'est de penser que ce pauvre enfant a dû supporter la peine d'une faute (on l'a ainsi appelée) qu'il ne pouvait commettre et qu'il n'a pu comprendre. Mais quittons Holy-Rood, car peut-être dépasserai-je les bornes que je me suis imposées.

Eclairage au gaz.

La ville d'Edimbourg, comme toutes les autres du royaume, est éclairée au gaz, et pour la première fois il nous a été possible de visiter et d'examiner à notre aise la manière dont on fabrique le gaz combustible. Nous sommes donc allés à *Gaz light manufactury*, qui est placée dans un bas-fond au N.-E. des deux moitiés de la ville. La première pièce que nous avons vue contient un grand nombre de cylindres creux en fonte de fer, placés horizontalement sur des fourneaux et rapprochés autant que possible les uns des autres. Dans ces cylindres-chaudières on place, ou, pour mieux dire, on jette le charbon dont la fusion doit produire le gaz combustible. Je ferai remarquer que ce charbon est d'une espèce particulière, et diffère

même, par ses caractères extérieurs, de celui qui sert à alimenter les cheminées anglaises.

Ce charbon, avons-nous dit, est jeté dans les chaudières-cylindres, et j'ajouterai, avec une adresse extraordinaire. En effet, le cylindre n'a pas plus d'un pied de diamètre, et cependant, à la distance de quatre pas, l'ouvrier lance le charbon de sa pelle avec un coup d'œil si juste et un bras si exercé, que chaque morceau de charbon rencontre l'orifice de la chaudière avec une justesse géométrique; et pendant les quelques minutes que j'ai regardé cette manœuvre, pas une seule parcelle de charbon n'est tombée à terre. Chacun de ces cylindres a un tuyau particulier de trois ou quatre pieds de hauteur, et tous ces tuyaux verticaux aboutissent à un tuyau commun, placé horizontalement et qui conduit aux tuyaux purificateurs (ressemblant à un système d'orgues), aboutissant eux-mêmes aux réservoirs communs.

Ces grands réservoirs, espèces de cloches en verre blanc, plongées dans l'eau comme les cloches de fer pour les petites cuves, sont au nombre de 13, con-

tenant chacun 18,000 pieds cubes de gaz ; ils sont tous numérotés en dehors pour pouvoir connaître, par le nombre de pieds de hauteur que présente la cuve hors de l'eau, quelle quantité de gaz y a pénétré. Il y a ensuite une chambre destinée au mesurage général, dans laquelle on trouve un grand cadran d'horloge, entouré par six petits cadrans; chacun sert à désigner le nombre de dixaines, centaines, milliers, etc., de pieds cubes de gaz contenus dans les réservoirs. Outre cette mesure, il y a encore une espèce d'aiguille barométrique propre à mesurer les grandes quantités.

Non content de cela, le génie mécanique de ce pays est allé jusqu'à imaginer des cadrans particuliers, placés devant le tube principal qui conduit le gaz dans chaque maison particulière. Cette petite montre, qui est dans la première pièce de toutes les maisons qui se servent du gaz, et qu'on peut voir aisément, sert à indiquer la quantité de pieds cubes brûlés pendant le mois ou pendant l'année; et par conséquent chacun ne paie que la quantité de gaz qu'il brûle, pouvant ainsi contenter ceux qui, par esprit d'économie, vont

se coucher en hiver deux heures après le grand astre.

Terme moyen, on brûle, pour toute la ville d'Edimbourg, 471,000 pieds cubes de gaz par jour. Pour toute cette grande manufacture il n'y a que 70 employés, grace à une machine à vapeur qui remplit plusieurs fonctions secondaires dans l'établissement. Rien, au reste, n'est perdu ici comme ailleurs, et la coque du charbon qui a servi à donner le gaz est achetée par ceux qui, comme les chimistes par exemple, désirent avoir dans leurs fourneaux du feu sans fumée.

En revenant de cette manufacture, nous avons vu, dans une des rues de l'ancienne ville, la fenêtre par où Know, dont nous avons laissé la chaire dans le muséum des antiquités, prêchait la réforme. Non content de faire des prosélytes dans son temple, il haranguait le peuple de sa croisée et fanatisait ainsi son monde partout où il pouvait. C'est au reste un usage qui s'est perpétué en Ecosse, et il n'est pas rare de trouver, le dimanche, des gens qui, au milieu de la rue, prêchent à un cercle de curieux avec autant de hardiesse que d'aplomb

et sans trop s'inquiéter de la composition de leur auditoire. J'ai vu un jeune homme, fort bien mis d'ailleurs, qui, placé sous un portique de *Prince's Street*, avec une bible et un parapluie à la main, criait à tue-tête devant un cercle assez fourni, avec autant de force que quelqu'un qu'on voudrait étrangler. On nous dit que le génie de la foi s'était emparé de lui; quant à moi, je crus qu'il était possédé du démon, ou que plus probablement encore il était atteint d'aliénation mentale, à en juger par le grotesque de ses gestes et par ses yeux qui menaçaient de quitter leurs orbites.

J'aurai peu de chose à ajouter sur les Ecossais, à ce que j'ai dit déjà des Anglais en général. Hospitalité, bonhomie, loyauté, tout est absolument égal dans les deux royaumes. Les formes extérieures me paraissent pourtant plus polies en Ecosse,

où les femmes surtout sont d'une amabilité extrême. Ceux qui parlent français le prononcent assez bien, et, chose vraiment remarquable ! c'est qu'ils lisent le latin presque comme les Italiens, et ne se moquent pas mal des Anglais, qui agissent autrement en cela. Ils sont tous fort attachés à leur pays, habitude générale chez le montagnard ; ils ont des mœurs fort simples et une prudence qui peut passer en proverbe; leur respect pour les étrangers est grand. Ils mettent beaucoup d'amour-propre à ce qu'on voie les moindres sites de leur contrée.

Le toast des hommes, après le diner, est aussi fort singulier : un pied sur la chaise et l'autre sur la table, c'est ainsi qu'ils crient *hurra!* Au reste, ne refusez pas de boire leur whisky après le repas. C'est de l'eau-de-vie en petite quantité dans de l'eau chaude avec du sucre. On prépare le whisky dans un grand verre, et on le sert ensuite par cuillerée dans les petits verres que chaque convive a devant soi. C'est assez bon, et d'ailleurs il faut se conformer aux usages.

Quoique leur costume soit comme dans le reste

de l'Angleterre, je dois dire pourtant qu'il est bien rare que les hommes surtout ne portent sur eux, soit en pantalon, soit en gilet ou cravate, un peu de cette étoffe qui porte leur nom national. La troupe seule a un costume particulier que je trouve fort joli. Leur grand bonnet à plumes, leur écharpe retenue par un bouton à la romaine, leur habit rouge avec une petite tunique quadrillée qui descend jusqu'au genou, la bourse à poils à la ceinture qui s'oppose à l'indiscrétion du vent, leurs belles jambes en l'air à demi couvertes seulement par un petit bas quadrillé, enfin leurs beaux souliers à boucles, tout cela forme un ensemble qui mérite certainement l'attention des voyageurs. Leurs officiers ont, en petite tenue, un poignard dont le fourreau contient un couteau et une fourchette; je ne sais à quoi cela leur sert, mais telle est leur habitude.

Je citerai, en terminant, leurs manœuvres; si ce n'est pas pour dire comment ils portent les armes, c'est pour faire observer au moins que les bataillons des Highlanders sont ordinairement précédés par un beau cerf, comprenant tellement bien le com-

mandement de l'officier supérieur, qu'il précède tous les mouvemens de la troupe et se constitue son avant-garde; c'est ainsi que d'un cerf, animal timide s'il en fut, on fait ici un guerrier.

XI.

NEWCASTLE.

Newcastle.

(UPON TYNE.)

—

Nous avons quitté la capitale de l'Ecosse à six heures du matin pour arriver ici, à huit heures du soir, après un voyage fort agréable. Il l'eût été davantage pourtant sans le regret de laisser en Ecosse un grand nombre d'amis, parmi lesquels nous citerons plus particulièrement les excellentes familles Gregory, Alison, Mackintosh et Cruiscanks. Nous ne pourrons jamais oublier tout ce que nous leur devons pour les politesses, les égards

et les bontés sans nombre dont ils ont été prodigues envers nous.

Le pays que nous avons traversé est fort joli. Je dois mentionner surtout la vue de la belle mer du Nord ou d'Allemagne, au bord de laquelle nous avons long-temps marché. Au reste, même après l'avoir quittée une première fois, nous y sommes revenus une seconde, troisième et quatrième, faisant à peu près (passez-moi la comparaison) comme ces coquettes qui, enchantées de s'admirer dans une belle glace, la quittent souvent pour y revenir encore et puiser ainsi dans la contemplation d'elles-mêmes une nouvelle source d'admiration. Toute la différence est en ce que l'ingénieur qui a fait le chemin a songé lui-même au plaisir qu'on aurait à multiplier une sensation si agréable.

Jusqu'à Berwick et Colastream, frontières de l'Ecosse, les routes sont toujours variées par les collines qu'on monte et qu'on descend (montagnes de Lamermoor); mais en rentrant sur le territoire anglais, on rencontre de nouveau le pays de plaine, quoique la différence ne soit pas jusqu'ici bien grande. Nous n'avons vu, au reste, de remarqua-

ble que le vieux château du duc de Northumberland, qui ressemble, quoique bien moins beau, à celui de Windsor. Les remparts sont couronnés par une grande quantité de statues de guerriers en position de défense, l'un avec l'arc, l'autre avec la lance ou la hache. Vu de loin, ce régiment de pierres ne laisse pas que de produire un joli effet.

La ville de Newcastle est surtout renommée par ses grandes mines de charbon, qui, dit-on, suffiraient pour en fournir à toute l'Angleterre pendant deux mille ans. Il y a aussi de belles manufactures de verre dont les fourneaux ne se sont pas éteints depuis trente ans; de belles tanneries, des manufactures de fer, etc.; mais, je le répète, la principale branche commerciale est fournie ici par l'exploitation du charbon de terre. Les mines sont semées dans les environs de la ville, et il y en a dont la profondeur est de 200 à 300 *yards*, c'est-à-dire de plus de mille pieds. Le professeur Philips est descendu dans une cave qui n'avait pas moins de 1584 pieds de profondeur. C'est là qu'il a expérimenté la température de la terre, et, certes, nulle part ses expériences n'auraient pu être plus déci-

sives. On descend les hommes dans les puits à l'aide de paniers , et nous étions décidés , le professeur et moi, à faire ce voyage pour examiner l'intérieur de la mine, ses différentes rues, ses pilastres et ses portes pour diriger les courans d'air, etc. Néanmoins notre ardeur scientifique a été refroidie par la nouvelle que peu de jours auparavant quelqu'un y avait été écrasé. Nous nous sommes bornés à regarder la mine en dehors et à en examiner le modèle intérieur dans le musée de la ville. Nous aurons eu sans doute beaucoup d'imitateurs.

La ville, quoique peuplée par 67,000 habitans, n'est pas très agréable à habiter; sale comme toutes les grandes villes manufacturières, c'est à présent seulement qu'on cherche à aligner ses rues et à les élargir. Dans quelques années ces changemens pourront en renouveler entièrement l'aspect. Quoiqu'elle soit bâtie sur une colline, l'eau n'y est guère bonne ; cependant on a établi un grand bassin propre à la filtrer pour toute la ville. Ce bassin est à côté de la pompe à vapeur, construite pour faire remonter l'eau de la rivière et la conduire dans l'intérieur de la ville , à la distance d'environ un

mille. Cette pompe à vapeur, faite à Newcastle même, est fort ingénieuse ; deux grands pistons sont mis en mouvement tout à la fois : l'un pour amener l'eau de la rivière dans le premier bassin, et l'autre pour pousser l'eau du bassin à filtrer dans la ville. Il y a aussi deux pistons dits supplémentaires, dont l'un est destiné à pousser l'eau dans les chaudières de la machine, et l'autre sert à condenser la vapeur qui a déjà servi, pour amener ensuite l'eau déjà chaude à une seconde évaporation.

Un muséum naissant, mais cependant assez joli, et une bibliothèque composée de 13,000 volumes, augmentés tous les ans avec les 600 guinées fournies par les 300 souscripteurs de la société-mère du musée et de la bibliothèque, procurent aux habitans de Newcastle une utile distraction à la fin de la journée. Il y a aussi une société médicale, composée déjà de cinquante-six membres, dont chacun paie une guinée de contribution par an. Cette somme sert ensuite à augmenter une bibliothèque toute médicale dont se servent indifféremment les sociétaires.

Cette ville possède encore un cabinet de physique, de chimie, de mécanique et de phrénologie, avec un bel amphithéâtre destiné à des cours publics qu'on renouvelle tous les ans; et l'on paie les meilleurs professeurs des capitales pour venir faire un cours complet de leçons, composées d'une cinquantaine de *lectures*. Les habitans de Newcastle suppléent ainsi à la distance qui les sépare des universités du royaume.

M. James Hoggins, sous-bibliothécaire de la société du musée, a eu l'obligeance de nous servir de guide dans cette ville; nous citerons également avec reconnaissance M. John Richardson, auquel nous étions recommandés et qui nous a très peu quittés pendant notre court séjour à Newcastle. Il est père d'une nombreuse famille: puissent ses enfans trouver chez l'étranger la franche hospitalité que l'étranger recevra toujours chez eux!

XII.

YORK.

York.

Pour venir de Newcastle à York on traverse une campagne charmante, remplie de beaux vallons, et la jolie ville de Durham, dont la cathédrale n'est pas des plus remarquables. C'est à York seulement que nous devions nous repatrier avec le gothique. Qui n'a vu l'immense *Minster* de cette ville, ne peut certes avoir une idée de tout ce que le goût gothique a pu faire de grand : tours, rosaces, fenêtres, bas-reliefs, galeries, etc., tout est dans

une proportion colossale. L'église au dedans a la forme d'une croix latine; la nef du milieu a trois cent cinquante pieds de long, et celle qui la croise en a environ cent quatre-vingts; la hauteur est en proportion. Tout le monument est d'ailleurs fort bien conservé, et l'on ne dirait jamais qu'il y a 500 ans qu'il a été terminé. Le seul défaut c'est qu'il est bâti sur une place trop petite; si on pouvait l'élargir, on jugerait encore mieux du monument et on le placerait sans doute à la tête de ceux qui existent en ce genre (1).

On pourrait aisément former une belle place en démolissant tous les quartiers voisins; ce ne serait pas une grande perte pour la ville qui, étant des plus anciennes, est aussi la plus laide de toutes celles que j'ai vues jusqu'ici. Rues étroites, trottoirs

(1) Il y a quelques années que cette cathédrale fut incendiée par un jeune aliéné (John Martin) que nous avons trouvé dans l'hôpital de Bedlam, à Londres; il reste toute la journée avec la bible à la main, s'excitant sans cesse au même fanatisme qui le poussa à devenir incendiaire. Cependant la partie supérieure de la tête n'offre pas cette proéminence remarquable si bien caractérisée par les phrénologistes; mais cela ne prouve rien contre la phrénologie, et si la *bosse* ne s'y trouve pas, la faute en est au crâne.

mesquins, quelques belles maisons seulement et la rue nouvellement percée du *Parlement*, voilà ce qui peut faire croire encore que c'est une ville anglaise.

Il y a dans cette ville un musée formé par association particulière; on y conserve beaucoup de vestiges romains, entre autres quelques tuiles et quelques pierres portant les marques des légions qui commandaient alors York et qui bâtirent les beaux remparts dont on trouve encore les restes aujourd'hui très bien conservés. Parmi ces marques, j'en ai lu une qui porte les mots : *Leg. IX Hisp.*, et une autre : *Leg. VI Vict.* Encore ici la puissance romaine!

L'enceinte du musée renferme les ruines de l'ancienne abbaye de Sainte-Marie qui fut détruite, je crois, lors de la réforme, et les collections ornithologiques, zoologiques et minéralogiques, fort jolies, bien que commençantes comme tous les établissemens analogues dans ce pays. Elles sont disposées avec beaucoup d'ordre, et il suffit de dire que le savant naturaliste, M. Philips, que nous avions connu à Bristol et que nous avons revu

ici, est le secrétaire de la société, et chargé par elle de la classification de tous les objets du musée.

C'est dans ce musée que j'ai vu pour la première fois cette espèce de coquille qu'on nomme *saxicava* (*pholades*), et qui, par une secrétion qui se fait à sa surface, suffit, quoique fragile, à s'implanter dans la pierre la plus dure, y compris le marbre; les seules espèces qui soient à l'abri des attaques de ce nouveau mineur, sont le porphyre, la serpentine et le granit. J'y ai encore trouvé trois tapis magnifiques, donnés, il y a longues années, par l'archevêque d'York, et qui représentent, en grande partie, la géographie de cette contrée.

La Retraite.

(MAISON DE SANTÉ.)

Ce magnifique hospice, destiné aux aliénés et élevé par la philantropie de la *Société des Amis*, est situé à un mille et demi de la ville, dans une position à la fois saine et gaie. Il renferme en ce moment quatre-vingt-dix-sept hommes et quarante-cinq femmes. Les personnes riches paient jusqu'à quatre guinées par semaine pour leur traitement et leur entretien; ceux qui, sans être dans un état de pauvreté, n'ont cependant qu'une honnête aisance, ne donnent qu'une somme proportionnée à leur avoir. Parmi ceux-ci, il y en a qui paient seulement deux shellings par semaine. Cet argent est administré par une commission supérieure qui,

après avoir dédommagé les médecins et les principaux employés de l'établissement, se sert de la même caisse pour recevoir et traiter gratis tous les pauvres de leur société; pauvres que les *Amis* connaissent, mais que l'étranger aperçoit difficilement, vu qu'on ne les laisse manquer absolument de rien. C'est donc un établissement où le riche paie pour celui qui n'a pas d'argent.

Les hommes sont séparés des femmes, et ceux qui paient de ceux qui ne paient pas. L'établissement se partage, en outre, en plusieurs corridors ayant chacun plusieurs pièces, les unes avec un seul lit, les autres avec deux; dans le second lit, les personnes riches peuvent garder un de leurs domestiques toujours près d'elles.

Tous ces corridors ont une salle à manger commune et un parloir commun, où tous les habitans (pour ainsi dire) du même quartier se réunissent en famille pour prendre leurs repas ou pour causer, si les extravagances de leur pauvre cerveau peuvent le leur permettre. C'est le premier établissement de ce genre qu'on ait formé en Angleterre sur un mode de douceur qui fait le plus grand bien

aux malades. Beaucoup, en effet, guérissent, surtout quand le traitement prend la maladie à son origine.

Une très belle campagne environne cette maison, montée avec un luxe et une propreté rares. Chaque malade peut se promener dans la campagne, toujours surveillé pourtant. Tous peuvent aussi travailler, cultiver des fleurs, des plantes, etc. Le médecin chargé de diriger le traitement principal est le docteur Belcombe; et l'intendant supérieur de la maison est M. Allis, naturaliste distingué et homme d'ailleurs très instruit et fort aimable (1).

(1) La manière dont nous avons fait connaissance avec M. Allis est assez neuve, comparativement à nos habitudes, pour m'engager à la raconter ici. Nous étions, le professeur et moi, recommandés à M. Fry d'York : malheureusement pour nous, il était absent, et nous nous trouvions isolés dans cette ville, nous disposant par cela même à la quitter bientôt. Cependant nous n'avions pas voulu nous en aller sans en avoir vu quelque chose, et nous étions dans la bibliothèque du musée, lorsqu'un *gentleman*, grand, bien fait et d'un âge moyen, y entra aussi et vint de notre côté. Il répondit d'abord très froidement à un salut de prévenance du professeur, et je me préparais à m'éloigner de ce nouvel arrivant, fort peu gracieux en apparence, lorsque lui-même vint m'adresser la parole. Il me demanda à qui nous étions

Il est bon de faire observer qu'on reçoit également dans cette maison de santé les personnes qui ne sont pas dites *quakers*, et qui, bien entendu, peuvent payer leur traitement.

Je noterai enfin que, pour la première fois, j'ai vu ici les barres de fer des croisées imiter, par leur forme et leur vernis, les barreaux en bois qui retiennent les vitres ordinaires. Cette disposition me paraît propre à soulager le moral des malades qui, dans d'autres circonstances et pendant les momens de lucidité, se croient à jamais retenus dans une prison. Il faudrait vraiment y toucher de près pour s'assurer si c'est du fer ou du bois.

Le dernier établissement que nous avons visité à York est la *Bibliothèque de la Société générale*, composée de 436 membres, dont chacun paie 24 shellings par an pour augmenter toujours le nombre

recommandés à York, et à peine eut-il entendu, par mes réponses laconiques, que nous étions recommandés à M. Fry, qu'il nous dit en français : « M. Fry est absent; mais c'est un de mes amis, et je « tâcherai de le remplacer auprès de vous. » Et M. Allis a été en effet pour nous un véritable ami pendant tout le temps que nous avons pu rester à York.

des ouvrages utiles. Nous avons trouvé ici des livres fort beaux et très estimés, soit sur les antiquités de Pompéia, soit pour décrire différens oiseaux du globe, notamment ceux de l'Amérique.

Aurores boréales.

Nous comptions partir, aujourd'hui dimanche, pour Sheffield; mais les voitures ne vont pas, car les chevaux aussi doivent avoir leurs fêtes. Conséquemment il faut se soumettre à la nécessité, et, qui pis est, il faut se résigner à rester chez soi, car la pluie tombe par torrens. Je vais donc profiter de cette circonstance pour rappeler deux choses que j'avais omises, et dont l'une surtout est assez importante.

Je rappellerai d'abord qu'à Dublin j'ai visité une école des sourds-muets, près du jardin des plantes. Les jeunes filles y étaient malheureusement fort nombreuses, et, à mon grand étonnement, j'ai vu qu'on leur apprend l'alphabet à deux mains. A la fameuse école de la rue Saint-Jacques, à Paris,

toutes les lettres sont formées par une seule main ; système plus commode et plus beau sous tous les rapports. En Irlande, au contraire, on se sert des dix doigts, auxquels on ajoute les signes des yeux, de la bouche, des oreilles, etc. Cela fait sans doute que ces infortunés peuvent parler plus vite, mais rien de plus laid que de voir l'infinité de mouvemens qu'ils sont obligés de faire. On souffre pour eux de la fatigue qu'ils se donnent, et à laquelle on pourrait porter remède en adoptant le système de Paris.

Le second oubli, vraiment impardonnable, est de citer, parmi le merveilleux que nous a offert l'Ecosse, les magnifiques aurores boréales que nous y avons vues et que les hautes contrées du nord offrent en abondance. La plus belle est sans contredit celle que nous avons observée le vendredi 30 septembre, à 9 heures et demie du soir. Nous traversions le haut de *Georges-Street* quand tout-à-coup une grande lumière parut de loin sur les maisons. On aurait dit qu'un quartier d'Edimbourg était en feu ; mais nous fûmes vite détrompés, car la couleur devint de plus en plus rouge,

prenant même trois ou quatre nuances différentes; et aussitôt une infinité de courans lumineux commencèrent à partir de ce centre pour se distribuer dans tous les sens du firmament, se rencontrant avec d'autres qui de différens points de la voûte céleste se dirigeaient vers le centre commun. Tous les rayons lumineux s'entre-croisaient avec une rapidité étonnante, et je ne saurais à quoi mieux les comparer qu'à un grand nombre de traînées de poudre à canon qu'on ferait sur le pavé et auxquelles on mettrait le feu sur plusieurs points à la fois.

Mais ce que j'en dis n'est certainement rien en comparaison de la réalité; jamais on ne pourra imiter ces grands phénomènes de la nature, et difficilement on peut en donner une idée, même avec une plume mieux exercée que la mienne. Tout ce que je puis faire avant de m'éloigner davantage des frontières de l'Ecosse, c'est de vous engager à venir visiter cette délicieuse contrée avec ses beaux phénomènes naturels. Le magnifique spectacle que vous offrira le ciel n'est pas peu analogue à tout ce que la nature a su réunir de beau et

de pittoresque sur le sol montagnard des Ecossais ; et puisque tout, et ici-bas et là-haut, doit concourir à vous procurer des sensations agréables, je n'ajouterai qu'un mot : allez en Ecosse.

XIII.

SHEFFIELD.

Sheffield.

—

Malgré une pluie battante, nous avons quitté York à 6 heures du matin pour venir à Sheffield, et jamais, comme aujourd'hui, nous n'avions autant senti ce qu'il y a de désagréable à voyager par les chemins de traverse. Quoi qu'il en soit, nous sommes arrivés à Sheffield à deux heures de l'après-midi, après avoir traversé trois villes de troisième ordre et pourtant encore assez remarquables.

La première, Serby, nous a offert une église gothique (elles sont communes dans le comté d'York) assez ancienne et pourtant assez bien conservée. Je noterai seulement que la porte relativement à l'édifice est beaucoup trop basse ; car, à en juger de loin, on croirait qu'après que l'église a été finie, tout le bâtiment s'est affaissé de trois pieds au moins. Je doute qu'un homme de taille moyenne puisse aisément pénétrer dans le temple sans être obligé de se courber.

Sheffield, comme toutes les autres villes manufacturières, n'est ni bien bâtie, ni très propre. Amas de fabriques adossées les unes aux autres, on voit que l'agrément des habitans y a été pendant longtemps chose fort secondaire. On cherche à l'embellir, et peut-être y parviendra-t-on dans quelques années. Sa population s'élève à 100,000 habitans, et son genre de commerce consiste dans les ouvrages d'acier, aiguilles, ciseaux, rasoirs, canifs, etc. Tout y est travaillé dans de grandes proportions, et je ferai remarquer que de toutes les villes de l'Angleterre, c'est ici que la trempe de l'acier est la plus parfaite. Généralement c'est moins à l'habi-

leté des ouvriers qu'on l'attribue, qu'à une propriété particulière qu'on reconnaît aux eaux de ce pays.

Cette trempe est donnée en trois fois différentes : à la première, on met l'acier dans l'eau lorsqu'il est encore rouge blanc, ce qui le rend aussi cassant que le verre ; à la seconde, on le chauffe lentement ainsi qu'à la troisième, où l'on commence par le mettre là où le charbon allumé termine avec celui qui ne l'est pas. M. Costello, habile chirurgien de Londres, a trouvé une nouvelle manière de tremper les instrumens de chirurgie, notamment ceux pour la lithotritie, que lui-même forge. Au second temps de l'opération, il trempe d'abord l'acier dans l'huile, et ce n'est que de cette manière qu'il l'approche peu à peu du charbon à demi allumé. L'huile prend feu et brûle lentement autour de l'acier, ce qui détermine un arrangement moléculaire extrêmement compacte.

La principale fabrique de Sheffield est celle de MM. Rogers and Sons, manufacturiers de Leurs Majestés. La manufacture emploie plus de 500 ouvriers, partagés dans différens corps de logis. Il y a, en outre, une machine à vapeur destinée à

faire tourner toutes les roues, soit pour effiler, soit pour polir les lames des instrumens tranchans. C'est dans cette manufacture que j'ai trouvé pour la première fois une machine à vapeur où le charbon va de lui-même se placer dans la chaudière, à l'aide d'un grand entonnoir de réserve qu'on a soin de remplir préalablement.

Toutes les lames sont formées et coupées à coups de marteau, et certes un tailleur avec ses grands ciseaux ne s'en acquitte pas avec plus de justesse sur du drap, que ces ouvriers-ci sur de l'acier, armés tous de leurs marteaux polyformes. Le fil est donné sur des roues en pierres très larges, et le poli est donné également sur des roues très larges, mais en bois et entourées d'un morceau de cuir préparé. Il y a, en outre, une poudre, arsénicale à ce que je crois, dont on se sert pour augmenter ce poli si parfait qui n'appartient exclusivement qu'à l'acier anglais. Jadis les hommes occupés à cet objet finissaient par souffrir de la poitrine; mais maintenant on a trouvé le moyen d'améliorer leur position par un mécanisme aussi simple qu'ingénieux. Devant et à la hauteur de la

roue qui tourne, là même où l'on met la poudre préparée, est placé un tube en bois, aboutissant hors de la chambre de travail, et en plein air. Le courant atmosphérique qui s'établit dans ce tube absorbe toute la poudre à mesure qu'elle est projetée par la roue. Un grand nombre d'enfans sont employés ici comme ailleurs, et c'est curieux de voir avec quelle assurance ils manient une infinité de lames plus tranchantes les unes que les autres, sans pourtant se blesser : tel est déjà l'effet de leur jeune habitude.

Sheffield est également renommé pour ses manufactures de *plated-silver* ou argent plaqué. Nous avons visité celle de M. Howard, qui est une des plus remarquables ; j'ai cru reconnaître qu'en général il y a plus d'argent sur le cuivre dans les plaqués d'Angleterre que partout ailleurs. Les plaques de ces deux métaux sont réunies au feu d'abord et tirées ensuite à la filière. Toute pièce de grande dimension se compose de plusieurs autres, et chacune en particulier est moulée sur des plombs qu'on moule primitivement dans le fer. C'est, au reste, par la pression qu'on forme et qu'on applique

les moules, et cette pression est exercée par une masse de fer qui tombe d'une certaine hauteur, à laquelle elle est élevée par plusieurs hommes aidés d'un système à poulies. Il est à remarquer que le confortable se mêle à tout, même dans les manufactures : c'est ainsi que les cordes sont doublées d'une pelouse qui en adoucit la raideur, et, en outre, les ouvriers portent encore de gros gants ; double précaution pour que les mains de ces cyclopes soient préservées de toutes callosités.

Nous avons vu, parmi les objets déjà finis, de beaux candélabres, des services de table, etc. ; le tout peu gracieux, si vous voulez, mais très solide : ce sont, au reste, des femmes qui sont chargées de polir tout ce qui sort des ateliers. Dans toutes les fabriques quelles qu'elles soient, on peut être sûr que les femmes et les enfans constituent à eux seuls les trois quarts du personnel employé. Les autres manufactures de Sheffield étant analogues à celles que nous avons visitées à Birmingham et à Manchester, je crois inutile d'en parler ici. Nous avons donc laissé cette immense forge et ses forgerons pour aller à Cambrigde.

XIV.

CAMBRIDGE.

Cambridge.

En quittant Sheffield pour venir à Cambrigde, on passe au milieu de plusieurs villes secondaires, parmi lesquelles il faut compter Nottingham. Celle-ci n'offre en elle-même rien de bien remarquable, mais on aperçoit dans ses environs le château qui fut long-temps habité par Byron ; et quoique nous n'ayons pu nous y arrêter, ce n'est cependant pas sans une certaine émotion qu'on passe devant ces beaux arbres qui ombragèrent peut-être le grand

poète au moment où son génie lui dictait quelques-uns de ses sublimes vers.

La ville de Cambridge devient peut-être moins intéressante aux yeux du voyageur lorsqu'il a déjà visité en détail celle d'Oxford, dont elle semble n'être qu'une répétition. Célèbre aussi par une université dont le présent ne correspond peut-être pas à son ancienne renommée, elle paraît ne viser actuellement qu'à une instruction presque purement théologique. Au reste, même disposition que celle d'Oxford quant à son matériel, à l'exception cependant des bibliothèques.

Elle contient dix-sept colléges, dont la forme ressemble beaucoup à celle des colléges d'Oxford. Disons pourtant que quelques-uns, parmi lesquels nous citerons en première ligne *King's College*, offrent une architecture plus remarquable que ceux d'Oxford.

La ville, traversée par une rivière qui lui a donné son nom (Cam), est assez mal bâtie, comme toute celles, au reste, qui dans ce pays n'ont pu encore être rajeunies.

N'ayant pu séjourner à Cambridge tout le temps

nécessaire pour examiner les beaux restes qu'offre encore cette université, nous nous dispenserons d'énumérer ce que nous n'avons pu qu'apercevoir en passant. Je ne puis faire moins que de dire cependant que dans l'église de Saint-André on trouve quelques monumens parmi lesquels il en est un élevé à la mémoire du célèbre Cook, auquel la marine anglaise et celle de toute l'Europe doit tant de découvertes.

XV.

DEUXIÈME RETOUR A LONDRES.

Deuxième Retour à Londres.

—

Pour la deuxième fois de retour dans la capitale, nous allons y recommencer nos excursions, car cette ville est un livre dont on ne trouve jamais la dernière page ; mais avant tout je vais consigner ici quelques remarques sur les moyens de transport et autres particularités avec lesquelles le voyageur doit se familiariser dans ces contrées.

1° La voiture, à moins de profiter des quatre places de l'intérieur, est, quoique élégante, fort

incommode, ainsi que nous l'avons déjà et souvent dit ; mais pourtant on gagne en vitesse ce qu'on perd en commodité, et l'on finit par s'habituer à rester suspendu en l'air et assis sur une mauvaise planche pour marcher vite, au risque même de se casser le cou. Il faut se contenter de faire des voyages partiels de douze heures de marche tout au plus, et alors, grace à la belle campagne qu'on parcourt, moyennant l'absence complète de cahotage, et grace surtout aux douze milles que l'on fait par heure, on ne sent plus la fatigue.... ni la barre de fer qui vous coupe les reins.

Les voitures ne sont pas très chères; néanmoins je préférerais payer quelques shellings de plus et qu'à chaque changement de *coachman* on ne vînt pas tourmenter les voyageurs. Il y a toujours deux cochers, un qui conduit les chevaux, gros joufflu, bien nourri, que vous prendriez pour un grand seigneur ; et un autre qui se place derrière et qui est destiné à garder les bagages. Le premier change toutes les trois, quatre ou cinq heures de marche, et cela se conçoit en voyant combien il faut de soins et je dirai même de tension d'esprit pour

conduire quatre chevaux si endiablés. Quant au second cocher, espèce de laquais, il ne change que lorsqu'on change de voiture. L'un et l'autre, au reste, sont fort polis, et c'est toujours avec respect et soumission qu'ils viennent vous demander votre shelling.

Celui qui est placé derrière la voiture est ordinairement armé d'un long tuyau, en fer-blanc ou en cuivre, de la longueur de trois à quatre pieds, dans lequel il souffle comme un sourd, soit pour avertir la poste voisine de préparer le relais, soit pour faire ranger sur les côtés de la route les voitures ou charrettes que l'on veut dépasser. Ce bruit est des plus désagréables et m'a rappelé le jour des Rois en Espagne, où les enfans font avec des cornets de terre un tapage infernal. Cependant je dois dire que dans plusieurs voitures j'ai trouvé des hommes qui, au lieu de ce mauvais tuyau, avaient une excellente trompette à clé, dont ils jouaient pour la plupart fort bien. Celui, entre autres, qui nous a conduits à Oxford dans la voiture qui va de Londres à Birmingham, avait une embouchure délicieuse, et je souhaitais toujours

le nouveau relais, autant pour l'entendre jouer que pour m'approcher du lieu d'arrivée. Au reste, la trompette à clé et le cornet à piston sont les instrumens qu'on cultive en Angleterre avec le plus de succès.

2° Lorsqu'on arrive à sa destination, on a toujours l'agrément de trouver d'excellens hôtels, où rien ne manque de tout ce qui est confortable. Tous les escaliers et toutes les chambres, depuis le rez de chaussée jusqu'au grenier, sont recouverts de tapis magnifiques très épais et même doublés; les chambres n'ont pas précisément des meubles élégans, mais ils sont tous très propres et de la forme la plus commode que possible. Quant aux lits, ils ont pour la plupart un matelas de duvet pour l'hiver et un en crin pour l'été; ils sont d'ailleurs très larges, mais généralement un peu courts. On a, en outre, la mauvaise habitude de plier les draps très haut, de sorte qu'ils n'arrivent jamais à dépasser inférieurement le matelas; il est aisé d'en comprendre les conséquences. J'ajouterai que la plupart des rideaux de ces lits sont en étoffe très belle et capable de résister non seulement aux

vents coulis, mais au *mistral* le plus décidé. Toutes les chambres sont chauffées avec le charbon de terre; néanmoins il n'y a jamais ni odeur ni fumée, et l'on souffre certainement moins du froid qu'avec nos feux ordinaires de bois.

3° Les domestiques (femmes pour la plupart, car le maître ne paie d'impôts que pour les hommes) sont très respectueux. Ils semblent n'être occupés que pour vous, et n'osent jamais vous adresser la parole, à moins que vous ne soyez les premiers à leur parler. Au surplus, il faut leur commander à l'anglaise, c'est-à-dire d'un ton sec, car ils sont ainsi accoutumés, et votre politesse à leur égard serait jugée à votre désavantage. Rien n'est plus comique vraiment que lorsqu'ils viennent vous adresser une demande forcée : ils s'approchent de vous lentement sur la pointe des pieds et vous adressent la parole à voix très basse, absolument comme s'il s'agissait du secret le plus important. C'est surtout à Dublin, dans *Greshem-hôtel* (un des plus beaux que j'aie vus) que cette habitude est poussée très loin. Lorsque nous étions à table, on venait toujours avec ce grand mystère

pour nous demander simplement si nous voulions d'un mets plutôt que d'un autre.

4° Généralement les prix sont les mêmes par toute l'Angleterre, et ils ne sont pas très bas pour ceux qui prennent du vin. Quant à la cuisine, c'est presque toujours de la viande rôtie ou du poisson, mais les trois quarts du temps sans sauce, ce qui est un grand avantage dans un pays où les sauces ne sont pas fameuses. Les portions sont copieuses, et avec ce qu'on donne à deux personnes, quatre et même six pourraient aisément se nourrir. Sous ce rapport l'abondance remplace la variété.

Il est rare de trouver en Angleterre des hôtels français ou italiens, il n'y en a qu'à Londres ; du moins nous n'en avons pas vu ailleurs. Quant à ceux de Londres, je les crois peu utiles à un étranger quand il se propose de faire un certain séjour dans la capitale. Il vaut infiniment mieux se loger dans une maison particulière [1], où l'on prend un

(1) Nous avons été fort heureux de trouver à *Leicester-Square, n°* 18 (un des meilleurs quartiers de Londres, d'ailleurs le plus central), une très bonne maison meublée, tenue par un Marseillais, M. Deneulain. Habitant Londres depuis longues années, ayant voyagé dans

logement pour quinze ou vingt jours; ou, ce qui est mieux encore, dans une maison meublée où l'on prend des appartemens à la semaine.

5° Quant aux bateaux à vapeur, ils sont tous administrés d'une manière admirable : propreté générale et service aussi élégant et aussi exact que dans les meilleurs hôtels. Leur marche, au reste, n'est jamais contrariée par le temps, à moins qu'il n'y ait une forte tempête. Mais le plus souvent on va droit à son but malgré le vent; ce qui prouve non seulement la supériorité des machines, mais encore le talent de ceux qui les dirigent. Convenons toutefois que le voyageur exotique n'est pas toujours sur ces bateaux dans

tous les coins de l'Europe, il parle assez bien, outre sa langue maternelle, l'espagnol, l'italien, le grec, l'arabe, l'allemand et l'anglais; ce qui prouve, diront les phrénologistes, qu'il a la bosse des langues. Il est doué d'ailleurs d'une activité peu commune. Pour un prix très modéré relativement au pays, nous y avions un bon logement et un excellent dîner à la française, ayant nous-mêmes la faculté de demander le matin ce que nous désirions pour le soir. Ce faible souvenir de notre part a été bien mérité par son excessive obligeance.

une parfaite sécurité. Par cela même que la régularité dans le départ et l'exactitude dans l'arrivée paraissent être la devise de ces bateaux, il arrive par fois que l'on n'a pas consulté Eole, et alors le voyageur est spectateur intéressé d'une lutte qui s'engage entre la vapeur d'un côté et les vents contraires de l'autre. Dans une de nos traversées sur le canal de Saint-Georges, le vent se déchaîna avec violence, et, partant précisément du point où nous devions arriver, il semblait vouloir briser tout ce qu'il rencontrait sur son passage. Croyez-vous que cela ait fait dévier notre capitaine de sa route? Pas du tout : inébranlable à son tour, il s'est contenté de corroborer son estomac ainsi que celui de ses marins, et *doublez le feu!* a été le seul ordre qu'il ait donné à ceux qui étaient destinés à approvisionner le paquebot de vapeur. Le bâtiment, retenu par le vent, semblait se coucher tantôt à gauche, tantôt à droite, et les roues tournaient en l'air ou ne tournaient qu'à demi. Pour peu que cette lutte eût duré, les choses se seraient mal terminées. Heureusement la machine était solide et les vents se lassèrent.

A ce sujet, on voudra bien me permettre une courte réflexion sur certains esprits qui, pour mieux décrire la nature, veulent la surprendre dans tout ce que ses phénomènes offrent de plus exagéré, sans savoir si en pareilles circonstances on a assez de force morale et de sang-froid pour examiner attentivement des tableaux de ce genre. On prétend donc que la mer en fureur est une source de grandes idées.... Oui, sans doute, pour celui qui est en sûreté; mais quand le pauvre voyageur se trouve ainsi placé sur une terre incertaine prête sans cesse à s'ouvrir pour l'engloutir, il oublie tous les rêves passés et présens; et s'il conserve encore assez de calme au milieu de la tempête qui l'entoure, ce ne peut être que pour concentrer son esprit sur sa conscience et penser si, par le peu de bien qu'il peut avoir fait, sa mémoire, après lui, sera exempte de reproches et sa vie future plus heureuse.

Hôpitaux (1).

M'étant proposé de traiter ailleurs, et d'une manière spéciale, de tout ce qui se rattache aux hôpitaux et hospices du Royaume-Uni, je n'en parlerai pas longuement ici. Toutefois je dois dire, dès à présent, qu'ils sont fort nombreux et généralement bien administrés. On pourrait seulement souhaiter qu'on y visât un peu plus à l'économie, ce qui permettrait d'y recueillir un plus grand nombre d'individus. Les frais surtout de nourriture

(1) Je dois de vifs remercîmens à M. le docteur Bureau-Riofrey, qui a bien voulu me servir de guide dans les hospices de la capitale. Ce jeune médecin français, doué d'une belle intelligence et d'une grande activité, s'est établi à Londres depuis quelques années et y exerce son art avec succès, honorant à la fois et sa famille et les écoles de son pays.

montent à des sommes énormes, et cela grace à la crainte maniaque qu'on a de voir les malades mourir de faim. Qu'on soit affecté d'une maladie sthénique ou asthénique (c'est-à-dire par excès de force ou de faiblesse), les malades veulent bien manger et mieux boire; et ce qu'il y a de plus étennant, c'est qu'on se rend avec docilité à leurs désirs. Il est aisé de concevoir les résultats de cet abus.

Chaque hôpital a une administration particulière, et c'est presque toujours à cette même administration qu'appartient la nomination des médecins et des chirurgiens. Au reste, on a ordinairement lieu d'applaudir aux choix que l'on y fait; et la meilleure preuve de cela, c'est qu'on trouve un Liston et un Ellioston à l'hôpital du Nord, Lawrence à Saint-Barthélemy, Brodie à Saint-Georges, Copeland à Middlesex, Gregory à celui des varioleux, etc.

Quant à l'hôpital de Guy, dont j'ai déjà dit quelques mots, ce n'est pas le moins bien partagé en fait de chirurgiens; et tout en rendant justice au talent du docteur Key, nous citerons particulièrement sir Astley Cooper, qui est le chirurgien en

chef consultant de cet hôpital. Après la mort de Dupuytren et de Scarpa, l'Europe médicale vénère en lui le premier chirurgien existant. Grand, frais, robuste et à larges épaules, il a une de ces heureuses constitutions qui peuvent aisément résister à tous les travaux dictés par un génie peu commun. Cet homme remarquable est d'une douceur et d'une amabilité extrêmes.

Les travaux de sir Astley Cooper sont connus de tous; ses recherches sur les fractures, sur les anévrismes, sur les hernies et sur tant d'autres points chirurgicaux et physiologiques, ont fait faire à la science des pas gigantesques, et sa gloire n'a plus rien à ambitionner. Disons pourtant que si ses beaux travaux sont connus, ses préparations ne le sont guère; beaucoup de personnes en parlent, et il en est peu qui aient pu se procurer le plaisir de les voir. Nous avons été assez heureux pour appartenir à la minorité, et il sera longuement question ailleurs des magnifiques préparations que nous avons trouvées dans ce cabinet. Je citerai seulement ici une pièce assez curieuse, capable de dérouter le plus habile anatomiste.

Il s'agit d'une transposition complète d'organes chez une femme de soixante-sept ans, et qui jouit pourtant jusqu'à cet âge d'une bonne santé : le cœur est à droite, le foie à gauche, l'estomac à droite, ainsi que la rate, l'aorte abdominale et le pancréas; le cœcum est à gauche, etc.

Sir Astley, qui vient de publier un mémoire fort intéressant sur la ligature et la compression des artères vertébrales et carotides, a eu l'extrême bonté de repéter devant nous ses expériences sur un lapin; et peu de minutes après qu'il comprimait, avec les pouces, les artères vertébrales du malheureux animal, la respiration a en effet cessé complétement, et le lapin serait indubitablement mort, si l'on n'avait pas cessé assez tôt la compression des artères.

Il a bien voulu ensuite nous entretenir quelque temps de ses recherches sur la structure et sur les fonctions du thymus, dont il s'occupe en ce moment (1); et je rappelle cette circonstance pour citer textuellement une réponse de sir Astley qui

(1) *Voyez* son mémoire publié avec King.

prouve admirablement bien toute la bonne foi qu'il met à ses recherches et à ses expériences. Pendant qu'il nous faisait voir, par une préparation des plus délicates, les deux membranes qu'il a trouvées dans ce qu'il nomme les réservoirs du thymus, je lui dis : *Yous said, and it is. No!* me répondit-il aussitôt, *it is and I said.* Le caractère scientifique du grand chirurgien de l'Angleterre respire dans cette réponse. La bonne foi en toute chose est toujours une belle vertu, mais on doit la trouver surtout inappréciable lorsqu'elle accompagne un génie vaste et investigateur.

Somerset-House.

L'édifice situé dans le Strand et connu sous le nom de *Somerset-House* est un des plus élégans et des plus vastes de Londres ; sa façade sur la Tamise, ornée d'une belle terrasse ; sa grande cour presque carrée, et dont chaque côté n'a pas moins de deux à trois cents pieds de long ; ses beaux portiques, ses belles arcades, tout l'ensemble, en un mot, plaît au visiteur et peut l'intéresser. Il a été, dit-on, dans son origine, bâti par Jean de Padoue en 1549, par ordre du duc de Somerset, Edouard Seymour. Mais ce monument, originairement de style grec et gothique, fut démoli en 1775 et rebâti d'après les plans de sir William Chambers. Ce palais fut jadis habité par plusieurs reines douairières ; mais maintenant il n'est occupé que par

différentes administrations et divers établissements particuliers, dont le seul qui puisse nous intéresser est le collége royal.

Ce collége a été fondé peu de temps après qu'on a créé l'université de Londres, et l'on donne différentes interprétations aux intentions qui ont présidé à la fondation de cet établissement. Quoi qu'il en soit, son objet est d'assurer à la jeunesse de Londres et de ses environs les bienfaits d'une éducation économique, scientifique et religieuse. Ce collége est patronisé par les dignitaires de l'église et par un grand nombre de personnes de la haute noblesse. Il est divisé en deux branches, l'une pour les classes des jeunes élèves, l'autre pour l'éducation des jeunes gens qui ont déjà pris leurs premiers grades. Plusieurs branches de la science médicale y sont enseignées par d'habiles professeurs; nous citerons avec plaisir celui de jurisprudence médicale, M. Fergus, qui promet un brillant avenir (1).

(1) Ce jeune professeur, aussi modeste qu'instruit, est mort dernièrement, vivement regretté de ses nombreux amis et de tous ceux qui l'ont connu.

J'ai trouvé dans cet établissement un joli musée anatomique et pathologique et une bibliothèque donnée au collége par Marsden, peu volumineuse, mais fort originale. On a réuni des livres de tous les pays et de tous les idiomes, dans l'intention de faire des cours de littérature polyglotte.

En sortant du collége royal nous avons été surpris par un *fog* (brouillard) des plus épais, sorte de fumée jaunâtre qui enlève aux hommes la lumière et les empêche en même temps de respirer. A midi on n'apercevait déjà plus le soleil, et on ne pouvait y voir à deux pas devant soi : à plusieurs reprises nous avons été obligés avec mon ami de nous tenir par le pan de l'habit. Toute la cité a été immédiatement éclairée, et malgré cela les nombreuses voitures, omnibus et charrettes qui circulent dans ces quartiers, s'entre-choquaient les unes avec les autres, comme deux troupeaux de moutons qui se croisent sur une grande route. Il est beaucoup moins dangereux en pareille circonstance de marcher à pied sur les trottoirs. Cette belle nuit au milieu du jour a duré jusqu'à cinq heures environ, et il ne faudrait pas souvent de

pareils *fogs* pour que l'étonnement de la nouveauté se changeât, chez les continentaux, en inquiétude et impatience insupportables ; car on se figurerait difficilement, entre autres choses, quels picotemens sont déterminés sur toutes les membranes muqueuses par ces épais brouillards. Et il faut encore ajouter à ces brouillards toute la fumée des manufactures, retenue dans l'atmosphère et retombant avec le *fog* sur le nez des passans, dont l'aspect blême se change bientôt en figure de charbonnier.

Wark-House.

(MAISON DE TRAVAIL.)

Dans toutes les villes où les richesses sont accumulées sur une petite minorité, il y a beaucoup d'indigens; et ce nombre doit être bien plus grand encore dans une ville capitale où l'on ne compte pas moins de deux millions d'habitans. Il y a donc beaucoup de pauvres à Londres, plus peut-être qu'ailleurs, quoique, vu la rigueur des lois sur ce point, on n'en rencontre pas dans les rues. En revanche on va les chercher dans leur lit de misère et on les place dans une maison de travail, où on leur fournit tout ce qui leur est nécessaire. De leur côté, ils travaillent, quand ils en ont la force, à

différens objets destinés à l'établissement même, ou à être livrés au dehors.

Il y a à Londres plusieurs établissemens de ce genre, et l'un des principaux est celui de Mary-le-Bon, que nous venons de visiter. Cette maison de travail contient environ 13,000 personnes, hommes, femmes et enfans des deux sexes. Les uns et les autres sont choisis dans chaque paroisse par un comité formé d'un certain nombre d'habitans de la paroisse même, destiné à examiner quels sont ceux qui réellement manquent des moyens nécessaires pour suffire à leur existence. Reçus dans cet établissement, les infirmes sont envoyés à l'infirmerie contiguë à la maison; et ceux qui peuvent travailler, hommes et femmes, sont placés dans des chambres particulières, où on les occupe selon leur savoir-faire. J'ai vu des femmes employées à faire cette espèce de charpie appelée *lint*. L'instrument consiste en une espèce de râpe, tombant en travers sur du vieux linge; cette râpe est continuellement relevée par un ressort qui la retient en l'air, et une corde qui aboutit aux pieds de celle qui travaille ramène à chaque instant, et

à des intervalles réguliers, la râpe sur le linge. Quant aux enfans, dès qu'ils ont atteint un certain âge, on sépare les garçons des filles, et chacun d'eux est occupé à un ouvrage spécial.

Il y a une chambre pour les jeunes tailleurs, une autre pour les cordonniers, etc. Les petites filles cousent ou filent, ou sont employées à d'autres occupations propres à leur sexe. En outre, on leur enseigne à tous à lire et à écrire dans deux écoles spéciales, afin que plus tard, lorsqu'ils sortent de l'établissement, ils puissent cultiver le métier qu'on leur a appris avec succès; et, de plus, on leur fait faire un exercice gymnastique qui est vraiment remarquable. Imaginez-vous deux cents enfans environ rangés sur quatre rangs dans une large cour, et placés à la distance de la longueur du bras droit, que chacun appuie sur l'épaule gauche de son voisin. Un jeune colonel de 12 ans, placé lui-même sous les ordres du grand directeur, maître de l'école, commande cette jeune troupe, et deux ou trois champions rangés devant le premier rang fournissent un modèle de l'exécution des différens commandemens, transmis à

haute voix par le colonel. Ces exercices consistent en autant de mouvemens réguliers de tout le corps et des membres surtout, tendant tous au développement des muscles de cette belle jeunesse. On les fait ensuite courir en sautant tantôt sur une jambe et tantôt sur l'autre ; et tous ces mouvemens sont exécutés avec une régularité et un ensemble étonnans. Ces exercices ont été terminés par ceux du mât et de la corde. Ces jeunes enfans grimpaient sur l'un et sur l'autre avec autant et plus de facilité qu'un singe, et avec un courage inimitable. Etonnez-vous, après cela, qu'ils deviennent bons marins.

Tous les habitans de cet établissement, grands et petits, sont assez bien nourris, quoique chaque individu ne coûte que 3 *pence* 1/4 par jour quand il est bien portant, et 5 *pence* environ quand il est malade. Il faut évidemment déduire de la dépense générale et totale ce qui est gagné journellement par ceux qui, en état de travailler, font toujours de l'ouvrage au profit de la maison. Je dois ajouter même que les petites filles qui travaillent reçoivent 6 *pence* par semaine; j'ignore si cette mesure est

également applicable aux adultes. Pourtant je crois qu'en général ceux qui, jeunes encore, travaillent et sont en état de sortir plus tard de l'établissement, reçoivent toutes les semaines une légère récompense proportionnée à l'ouvrage qu'ils font.

Généralement les dortoirs de l'établissement sont larges et bien aérés. Les lits, tous en fer, ont de beaux draps, un bon matelas et surtout de bonnes couvertures de laine. Disons cependant qu'il y a dans l'établissement quelques chambres de travail dont la malpropreté égale la misère. L'odeur y est infecte, et je doute que le système respiratoire de ceux qui y passent une grande partie de la journée ne souffre beaucoup de l'insalubrité de ces taudis.

Je ne quitterai pas cet établissement sans parler du bon pain qu'on y fait, et de la disposition de la cuisine, contenant trois ou quatre cuves en pierre doublées en fer jusqu'au rebord, qui est garni d'une couche de plomb. Une de ces cuves est destinée au thé pour tous les habitans de *Wark-House*. Le robinet est une vraie fontaine; et on est encore plus disposé à lui donner ce nom, quand on en voit

sortir cette eau jaunâtre qu'on veut bien, par pure convention, appeler infusion de thé : c'est tout au plus, en vérité, si on y trouve l'odeur de la plante chinoise.

India-House.

(MAISON DE LA COMPAGNIE DES INDES.)

Toute réflexion sur la grande compagnie des Indes serait ici inutile ; tout le monde en parle, tout le monde la connaît, ou croit la connaître ; conséquemment je n'entrerai dans aucun détail sur cette immense administration. Néanmoins je veux vous décrire, du grand hôtel de la compagnie des Indes, la partie la plus curieuse pour celui qui est étranger à leurs grandes spéculations : c'est un magnifique musée. Toute la collection qui s'y trouve a été peu à peu recueillie dans les Grandes-Indes, et quoique les objets en soient assez nombreux, il y en a moins pourtant qu'on pourrait le supposer d'avance, ce qui fait un peu douter de l'authen-

ticité de certaines collections particulières fabriquées en Europe et qu'on baptise comme asiatiques. Les objets suivans nous ont plus particulièrement occupés :

1° Une belle collection d'ouvrages écrits sur des morceaux d'écorce d'arbre, formant par leur superposition une espèce d'éventail. Dans cette bibliothèque d'un nouveau genre, il y a beaucoup d'exemplaires du Koran, dont je n'ai pu apprécier l'édition.

2° Registre des rêves du sultan Tippo-Saïb. Non seulement il voulait qu'on enregistrât ses rêves, mais encore il faisait noter scrupuleusement les interprétations qu'il en tirait.

Convenons que les archives de maître Tippo doivent être intéressantes pour la postérité.

3° Collection d'idoles de toutes formes et de tous genres. La plupart sont en marbre noir, et mon ami a trouvé que généralement l'expression de la physionomie en est fort bonne.

4° Quelques lignes écrites par Olivier Cromwel à l'administration de la compagnie des Indes. Pour quelqu'un qui ne veut pas juger Cromwel histori-

quement, il est agréable d'examiner l'écriture d'un homme qui a eu tant d'influence sur son pays.

5° Large pierre de Babylone avec une longue inscription, et quelques pierres, dit-on, de la fameuse tour de Babel, à l'authenticité desquelles on ne vous force pas de croire.

6° Selle d'éléphant, construite en cuivre et en argent, avec des reliefs aussi élégans que bien faits. Toute la selle ne pèse pas moins de 900 livres.

7° Très joli palanquin, d'une forme nouvelle, qu'on dit être fort commode pour ceux qui emploient ce moyen de transport.

8° J'avais entendu parler des grandes chauves-souris qu'on trouve aux Indes, mais je n'en ai vu qu'ici ; elles sont presque aussi grosses qu'un gros poulet, et leurs griffes énormes n'ajoutent pas peu au hideux de leur aspect. Si deux de ces animaux attaquent un homme endormi, il faut que son sommeil ne soit pas trop dur, sans quoi il est perdu.

9° Un très grand et très beau livre avec les plans de tous les établissemens qu'on trouve aux Indes : des vues de Madras, Calcutta, etc., y sont dessinées avec une exactitude, dit-on, admirable.

10° Il y a quelques instrumens de musique, entre autres un violon et un *systre* métallique; mais leur imperfection, je dirai plus, leur stupidité, ne trahit que trop l'organisation musicale des indigènes de ces contrées péninsulaires.

11° Je citerai enfin différens objets qui furent saisis dans le palais de Tippo-Saïb. Il y a sa cuirasse et ses armes, dont la moitié est en bois avec des dents de poisson incrustées. Mais ce qu'il y a surtout de remarquable, c'est l'instrument de distraction avec lequel ce chef aimait à passer ses heures d'oisiveté. Voici en quoi consiste cet instrument: un pauvre Indien est renversé et tenu par un gros tigre qui lui implante ses griffes dans différentes parties du corps, et se dispose à le déchirer en ouvrant sa large gueule. En tournant une manivelle placée à côté de cette machine, on agite un soufflet intérieur qui fait simultanément pousser des cris au pauvre Indien et au tigre, avec la différence que les uns sont de détresse et les autres de férocité. C'est en tournant la manivelle de ce véritable orgue de Barbarie que le fameux Tippo-Saïb entretenait son humeur philantropique.

Infant-School.

(ÉCOLE POUR LES ENFANS.)

Depuis long-temps il a été presque partout adopté, pour l'éducation des enfans, ce nouveau mode d'enseignement, dit enseignement mutuel. Les établissemens de ce genre sont très multipliés en France, et sous tous les rapports ils laissent peu à désirer. Pourtant nous venons de visiter une école d'enfans de la paroisse de Saint-Georges, *Hanover-Square*, où nous avons trouvé un certain nombre de pratiques particulières, constituant autant de variétés dans le fond de la méthode, qui est ici la même qu'en France. La salle est en forme de croissant, et sur les bancs tout autour nous avons compté à peu près 150 enfans, depuis l'âge de quatre ans

jusqu'à huit environ. Les jeunes filles occupent les places plus rapprochées du centre, et les garçons sont en dehors.

Deux maîtres et une maîtresse se partagent les soins généraux, et ils m'ont paru avoir tous trois beaucoup de patience. Au commandement monosyllabique d'un des maîtres, tous les enfans se lèvent ou s'asseoient, et commencent à débiter leur leçon en sautant et en chantant. Ceci paraîtra d'abord singulier, et pourtant rien n'est plus vrai. Chaque idée principale est accompagnée d'un geste particulier des bras ou des jambes; et comme tous ces gestes, exécutés en même temps par tous, se succèdent aussi promptement que les idées que le maître leur fait exprimer, figurez-vous la quantité de mouvemens qu'ils doivent exécuter. Parle-t-on du *haut*, toutes les mains se dirigent vers le ciel; parle-t-on du *bas*, tous les élèves montrent la terre. Des gestes analogues indiquent ce qui est devant eux, derrière eux, à l'est, à l'ouest, etc., de sorte que ces jeunes enfans finissent par avoir des idées aussi exactes que possible. Veut-on ensuite leur donner une idée de ce que c'est qu'un angle droit, un angle

obtus ou un angle aigu ; veut-on leur apprendre ce que c'est qu'une ligne droite, une ligne courbe ou deux parallèles : des boules de différentes couleurs, passées à travers plusieurs fils de fer fixés à un cadre, leur représentent parfaitement bien l'idée du maître en relief. C'est avec ces mêmes boules qu'on leur apprend à compter les unités, les dixaines, centaines, etc., ainsi que les nombres composés de plusieurs chiffres ; et, qui plus est, on les fait compter à haute voix et tout en chantant une chanson dont les paroles ne se composent que de noms de nombre, depuis un, deux, trois, quatre, etc., jusqu'aux plus composés.

En résumé, on cherche, pour ainsi dire, à personnifier pour les enfans les choses dont on leur parle. L'exemple suit l'idée, et pour qu'ils ne s'ennuient pas en restant assis huit ou dix heures de la journée, ce qui certainement nuirait à leur santé, on les exerce à chanter et à jouer avec leurs petits membres, et avec une régularité parfaite ; parvenant ainsi à leur donner en même temps l'idée de l'ordre et un commencement d'instruction solide qui leur sert toujours plus tard. Pour eux, appren-

dre par cette méthode, c'est jouer; et ne croyez pas qu'ils soient pour cela moins instruits, bien loin de là : ils lisent d'abord très vite, et je me suis assuré que quelques-uns de ces enfans connaissent les principes de la géographie, par exemple, beaucoup mieux qu'on ne pourrait le croire. Quant à ceux qui n'ont que trois ou quatre ans, ils apprennent toujours comme des singes, c'est-à-dire par imitation. Rien de plus drôle que de voir ces petits marmots répéter, avec une grande attention, tous les mouvemens et les moindres syllabes prononcées par ceux qui sont plus avancés en âge.

Chaque paroisse, à peu près, a son école; et comme les riches paroissiens s'imposent une contribution volontaire destinée à l'instruction de la classe la plus pauvre, les parens de ces jeunes enfans ne sont tenus de payer que la modique somme d'un *penny*, c'est-à-dire deux sous par semaine pour chaque individu. Une excellente règle veut d'ailleurs qu'aucun enfant ne soit admis à l'école s'il n'a pas été vacciné, ou s'il n'a pas eu déjà la petite vérole.

Tour de Londres.

C'est aujourd'hui seulement que j'ai pu visiter la tour, ce vieux témoin de tant de scènes tragiques. Elevée au bord de la Tamise et sur sa rive gauche il y a environ sept siècles, plusieurs têtes couronnées ont contribué à la fortifier et à la rajeunir; mais une plus grande quantité encore de têtes décollées dans son enceinte sont allées augmenter le nombre des victimes de l'ambition, servie par la cruauté et par la barbarie. Jadis tout le bâtiment servit de résidence royale ; plus tard il fut changé en lieu d'exécution secrète; maintenant il n'est dans ses trois quarts qu'une réminiscence historique, réminiscence qui ne rappelle que sang et assassinats. Mais n'anticipons point.

La tour de Londres se composait jadis de plusieurs tours séparées les unes des autres, et concourant, par leur ensemble, à la formation d'une forteresse, pour ainsi dire, gothique, surmontée de plusieurs flèches inégales et entourée d'une muraille d'une épaisseur démesurée. Chacune de ces tours portait des noms différens, tels que *White tower*, ou tour blanche, *Bell tower* (beffroi), *Jewel or Martin tower* (joyaux), *Beauchamp or Cobham tower* (prison d'état), *Wakefield tower*, *Bloody tower* (tour sanglante).

La plupart de ces tours servirent de prisons d'état, et dans l'emplacement de quelques-unes on ne trouve maintenant que des maisons assez jolies, habitées par des employés de l'établissement; cette destination, certes, vaut bien l'autre. Enfin, dans l'intérieur de la tour on trouve encore l'arsenal d'artillerie, ainsi que différentes salles d'anciennes armures. Nous allons passer en revue ces différens objets, en suivant l'ordre que le garde lui-même nous a tracé dans ses démonstrations souvent trop concises.

Pour entrer dans la tour, il faut passer sous deux

portes étroites et basses, et deux ponts-levis qui séparent la forteresse de la terrasse. Quelques soldats, placés à diverses distances, font respecter et défendent les avenues de cette ci-devant forteresse ; enfin, c'est après la seconde porte qu'on trouve les gardes. Ceux-ci, costumés d'une manière toute bizarre, s'emparent d'une longue épée qu'ils ont soin de ne pas dégainer, dès qu'un étranger se présente pour visiter la tour; et c'est avec cette épée, en guise de baguette, qu'ils montrent les différens objets dignes de remarque. Leur veste rouge à large ceinture et galonnée, leur petit chapeau de velours entouré de rubans rouges et blancs, et leur longue épée, font de ces gardes le premier objet de curiosité.

On nous a conduits d'abord à l'arsenal espagnol, ou *Spanish armory*, où l'on trouve un grand nombre d'anciennes armures, javelots et lances, dont la plupart paraissent avoir été prises sur les Espagnols. Parmi les objets que j'ai remarqués dans cette salle, je dois mentionner différentes armes infernales qui prouvent aux moins clairvoyans que l'invention de la poudre à canon ne doit certainement

pas avoir augmenté la mortalité des gens de guerre.

Je citerai encore une vieille bannière dite *invincible*, prise sur la flotte espagnole de la *envencible armada*. Un objet très curieux aussi est la canne de Henri VIII; cette canne n'a pas moins de trois canons de pistolet pour pommeau, et son poids total n'est pas au dessous de trente livres. C'est avec une semblable badine que Henri VIII allait se promener dans les rues de sa cité, pour s'assurer personnellement si chaque officier de police faisait son devoir. Qu'arrivait-il à ceux qu'il trouvait en défaut? jugez-en par le moyen correctif dont le roi avait soin de se pourvoir. Nous allions quitter la salle assez contens de ce que nous y avions trouvé, lorsque tout-à-coup le malencontreux garde nous présente une vieille hache d'un poids effrayant, et dont les taches de sang du tranchant n'ont pu encore être effacées par la rouille. Cette hache trancha la tête à la trop belle et trop malheureuse Anne de Boleyn. Le manche de cette hache est maintenant brisé au milieu, et mon seul regret est que le temps n'en ait pas fait plus tôt justice.

A côté de cette hache il y a un collier de fer à

gros clous intérieurs, et un autre instrument en fer destiné à retenir les pieds, les mains et la tête du torturé dans une position à demi fléchie, quoique le corps reste toujours supporté par les extrémités inférieures. Ces derniers objets *philantropiques* appartenaient jadis à la *grande armada*. Puisqu'ils sont exposés aux regards des curieux, on ne peut s'empêcher de les regarder. Je crois pourtant que comme Lucifer seul a pu les imaginer, il vaudrait mieux les renvoyer à son auteur.

En sortant de l'arsenal espagnol, nous sommes entrés dans la salle des armures (*Armory-House*). Cette salle contient une vingtaine d'armures complètes des rois d'Angleterre, disposées de manière à les représenter à cheval et armés de toutes pièces. Plus loin, dans une armoire on voit plusieurs objets qui ont été donnés par le duc d'York et qui appartenaient à Tippo-Saïb; entre autres choses, il y a le béret qui couvrait ce fameux sultan lorsqu'il était assis sur son trône.

Ce qui a le plus excité notre attention dans cette salle, c'est le modèle de la machine inventée par sir Thomas Loombe pour faire de l'organsin.

Il n'y entre pas moins de 26,586 roues ; ce grand système de rouage exécute 97,746 mouvemens, qui tressent 93,726 aunes de fil de soie à chaque tour de roue ; et comme la roue principale fait trois révolutions par minute, il s'ensuit que la machine de Loombe peut faire 281,178 aunes d'organsin par minute. Amusez-vous maintenant à compter combien elle peut en faire par jour.

Nous sommes allés ensuite dans le grand magasin (*Great Store House*) que je préférerais appeler grand arsenal. Au rez de chaussée on voit d'abord plusieurs armes fort curieuses, telle, par exemple, qu'une lance à plusieurs tranchans portée par deux larges roues en fer. A côté il y a deux canons pris aux Indes en 1769, qui ont sept pas de longueur, ce qui ne fait pas moins de 21 pieds (1). Plus loin on voit un trophée naval avec la proue d'un vaisseau qui a capturé dans les guerres beaucoup de bâtimens. Enfin, à côté de ce trophée il

(1) A propos de ces canons, je rappellerai ici que dans le muséum d'antiquités d'Edimbourg j'ai vu un petit canon fondu dans cette ville, et qu'on a trouvé au siége d'une ville indienne sans qu'on puisse savoir comment il y fut porté.

y a une vieille carriole supportant deux timballes qui servaient jadis au tambour-maître qui marquait le pas aux rois ou aux reines allant clôturer le parlement.

Après avoir visité le rez de chaussée, nous sommes montés, par un magnifique escalier, à la salle des fusils et autres armes, parmi lesquelles nous avons vu un très joli canon pris à Malte, orné de reliefs magnifiques. La salle des fusils a environ 345 pieds de long, 22 pieds de hauteur et 30 à peu près de largeur ; elle contient, en tout, 350,000 fusils d'une propreté éblouissante et rangés avec autant d'ordre que des livres dans une bibliothèque.

Quant aux ornemens de cette salle, comme de toutes celles dont nous venons de parler et qui contiennent des armures, tous ces ornemens, dis-je, sont faits avec des baguettes de fusil, des baïonnettes, des sabres, etc. De grandes colonnes sont entourées de pistolets, formant une magnifique spirale. Les reliefs, les étoiles, les croix-de-malte, sont formés avec ces baguettes et ces sabres. Quant aux baïonnettes, elles servent à un ornement particulier imitant presque une portion de

saule pleureur, suspendu au plafond. Il y a encore trois ou quatre mauvais fusils arrangés en trophée avec des armes du temps de Marlborough, et au dessous duquel on a écrit en lettres cubitales le mot : *Waterloo.*

Tout près de l'arsenal est la tour aux joyaux. On entre dans une petite chambre éclairée à demi et séparée en deux moitiés par une grille en fer très solidement construite : une partie renferme les bijous de la couronne, et l'autre partie est destinée aux visiteurs, dont la curiosité trop pressante est modifiée par les barreaux de fer. Parmi ces bijous, nous avons remarqué la grande salière en or, modèle de *White tower;* la belle baguette d'ivoire que porta jadis la reine Anne, la couronne d'Edouard-le-Confesseur, la petite couronne des reines et différens autres objets, tels que les sceptres des rois, le globe qu'ils tiennent dans leurs mains lors du couronnement, le bassin baptismal, etc.

Mais la pièce la plus importante par sa richesse est la couronne moderne, entièrement refaite sur un nouveau modèle lors du couronnement de

Georges IV en 1821. Le bonnet de cette couronne est en velours cramoisi, doublé d'hermine; au dessus et au milieu il y a une grosse boule en diamans, surmontée d'une belle croix en diamans aussi, portant trois perles d'une très forte dimension. Quatre rubans d'or massif vont se réunir à une bande circulaire placée au dessus de l'hermine. En avant et en arrière il y a deux grosses croix portant, la première, le plus beau saphir que l'on connaisse, et l'autre un rubis d'une grosseur remarquable. A l'extrémité des deux bandes latérales il y a deux autres petites croix en pierres précieuses également fort jolies; enfin, dans l'intervalle des bandes verticales il y a quatre superbes fleurs-de-lis en diamans. La valeur de ces joyaux s'élève à peu près à deux millions de livres sterling, ce qui se traduit par 50 millions de francs.

En revenant de la tour aux joyaux, j'étais préoccupé de cette richesse accumulée si inutilement dans une mauvaise chambre au rez de chaussée, ressemblant à la loge d'un portier, et j'examinais en passant un gros dragon terrassé par saint Georges, le tout exécuté avec des pointes de sabre, lors-

que notre guide nous a arrêtés pour nous faire voir une fenêtre grillée qui servit de prison à Anne Boleyn et à Jane Grey ; presque en même temps il a baissé la tête, et nous montrant le sol que nous foulions, il nous a fait remarquer un carré de pierres noires sur lequel s'éleva jadis la table où les deux jeunes prisonnières furent décapitées.... Ne voulant pas trop m'y arrêter, je pris les devans et je parvins près des ruines d'une tour que nous n'avions pas encore visitée; et avant même que le guide eût pu nous rejoindre, je me mis à examiner une porte, sous un vieil arc, aboutissant à un escalier à moitié démoli qui communique avec une chambre au premier. Cette chambre, restaurée depuis peu, est habitée maintenant par des personnes qui, pour y parvenir, n'ont plus besoin de passer par l'escalier sus-indiqué. Mais le guide nous rejoignant aussitôt nous prévint, très laconiquement selon son usage, que par cet escalier montèrent les malheureux enfans d'Edouard, et c'est dans cette chambre même que l'exécrable Richard les fit étouffer. Je n'ai pas voulu m'arrêter plus long-temps devant cette tour, justement appelée

sanglante; et sans regarder en arrière, passant enfin devant cette troisième porte secrète qui de la rivière mène à la tour et par laquelle, sous le nom général de traîtres, on fit passer tant d'innocens pour les immoler, soit à la jalousie, soit à l'ambition, soit à la soif du sang humain, porte par laquelle celui qui entra dut perdre tout espoir d'en sortir; passant, dis-je, devant cette soi-disant *traitor's gate*, nous avons quitté la fameuse tour de Londres, et, pleins de tristes souvenirs, nous avons rejoint notre modeste habitation, priant le ciel avec ferveur que désormais les pervers ne puissent renouveler les scènes d'horreur dont le moyen-âge offre tant d'exemples dans ce vieux monument.

British and Foreign School-Society.

Cet établissement remarquable est situé dans *Borough-Road*, au sud de la ville et du fleuve, et quoique sa construction soit assez simple pour que son extérieur n'offre rien de remarquable, il faut convenir que ce qui s'y trouve contenu constitue une institution des plus utiles et des plus parfaites qu'on puisse trouver. Tout l'établissement se partage en deux ailes, droite et gauche ; nous avons visité d'abord le côté droit.

Une salle très grande et bien disposée est ici la pièce principale, et j'y ai compté plus de 500 enfans, dont les plus âgés ne dépassent pas 12 ans. Tous ces enfans, sous la direction d'un chef, sont instruits en même temps et sur différentes matières par de jeunes maîtres, qui sont par fois

moins âgés que leurs écoliers; et c'est, la plupart du temps, en s'amusant que cette jeune génération s'éloigne à jamais de l'état d'ignorance si pernicieux pour l'homme, quel que soit le métier qu'il veuille entreprendre. Au moment de notre visite, ils se trouvaient tous divisés en différens groupes de six ou huit, avec un jeune *master* au centre; et ces groupes concouraient à former une espèce de fer-à-cheval, dont nous examinerons successivement les branches, le point de jonction et le centre. Comme vous allez le voir, cette division est nécessaire pour bien comprendre la distribution des études.

Branches. — Le jeune maître tient à la main un tableau portant plusieurs caractères imprimés en lettres de moyenne grosseur. Tous ces caractères forment des syllabes détachées les unes des autres pour le groupe des plus jeunes commençans, mais réunis ensuite deux à deux, trois à trois et quatre à quatre dans les groupes suivans ; de sorte que les enfans qui commencent n'apprennent à lire que des monosyllabes, et, à mesure qu'ils deviennent plus forts, ils passent successivement d'un groupe à l'autre, où on leur fait lire des

mots de deux, puis de trois et de quatre syllabes, ainsi de suite. Quant à la manière de leur apprendre la prononciation, le petit *master* crie d'abord, par exemple, *j, u, b*, puis *jub*. Tous les petits enfans répètent la même chose, et puis sont appelés à indiquer un *b*, un *u* ou un *j* avec leur petit doigt sur le tableau. Tel est l'alphabet qu'on emploie dans cette école ; on n'en connaît pas d'autre. Voilà donc nos jeunes enfans qui, lorsqu'ils sont partis de l'extrémité du fer-à-cheval que nous avons supposé, ne connaissaient pas les lettres ; et quand ils arrivent au haut des branches, c'est-à-dire à l'autre extrémité de la salle, ils peuvent lire et prononcer les mots les plus longs et les plus compliqués. Leur petit voyage scientifique est fait d'ailleurs en peu de jours, car, je vous le répète, les trois quarts du temps c'est un jeu pour eux. Et rien de plus drôle que de voir les jeunes *masters*, avec les mains en l'air, se démener dans leur petit cercle et s'agiter en tous sens pour faire apprendre les lettres et les syllabes à tous les élèves à la fois. Ils ont l'air d'autant de Chinois dansant devant leur seigneur. Convenons néanmoins qu'ils sont

tous très intelligens, et de grands garçons, ainsi que nous le verrons bientôt, sont obligés de faire leur apprentissage de *master* sous ces petits professeurs.

Mais arrivons au fond de la salle, à cette espèce d'arc qui forme un point de jonction entre les deux branches latérales. C'est là que se trouve l'aristocratie du savoir. Figurez-vous d'abord un jeune cercle où l'on étudie l'histoire d'Angleterre sur des tableaux portant le nom et le portrait des rois passés. A côté il y a deux ou trois autres cercles qui, placés devant des cartes géographiques, étudient les noms des villes, fleuves, etc., en même temps qu'ils apprennent leurs positions respectives. Plus loin on apprend par cœur d'excellens principes de morale, et tout à côté on étudie l'histoire naturelle, du moins les principes nécessaires au genre d'éducation que doivent avoir ces enfans. Ce qu'il y a de mieux en cela c'est que le dessin sert à la fois d'étude, d'amusement et de moyen d'instruction pour apprendre l'histoire naturelle des oiseaux, des animaux domestiques, etc. Ces petits élèves, en effet, sont occupés à

dessiner des pigeons, des paons, etc. ; et, ce qui est bien plus utile encore, ils copient de beaux modèles de machines de toute espèce, se familiarisant ainsi de bonne heure avec la forme d'objets qui plus tard peuvent être la source de leur fortune et de leur bonheur.

Vient enfin le centre de la salle, occupé par une longue table recouverte de morceaux d'ardoise. Douze ou quinze enfans, toujours sous la direction de jeunes *masters*, s'y exercent à l'arithmétique et à la géométrie. Je les ai vus faire la division des angles et manier le compas et la règle avec plus de vitesse et d'aplomb qu'un gros gourmand ne manie sa fourchette et son couteau. Quelques autres cercles encore se trouvent en avant de cette table, et là on est occupé à étudier les principes de la grammaire anglaise et à recevoir des leçons d'écriture. On passe ensuite à un grand tableau pour y recevoir quelques notions de physique et de chimie.

Telle est la disposition de ce laboratoire scientifique. Ce mode d'enseignement est appelé à la *Lancaster*, du nom de son inventeur ; et le portrait

du bon Joseph Lancaster est suspendu au fond de la salle, avec ces mots si expressifs prononcés par Georges III : *It is wished that every poor child in the kingdom , should be taught to read the bible* (1). Depuis la fondation de cette magnifique école, on a appliqué ce mode d'enseignement à un grand nombre d'institutions analogues en Angleterre. On nous a même dit que Lancaster a été appelé aux États-Unis pour y appliquer sa méthode, employée à *British and Foreign School* de Londres depuis plus de trente ans.

Ce qu'il y a de remarquable encore, c'est que de grands jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans sont envoyés ici en apprentissage pour étudier ce mode d'enseignement ; et rien de plus curieux que de les voir examiner attentivement la manière de faire des petits *masters* de 8 à 10 ans, dont eux, malgré leur âge avancé, ne deviennent que les adjoints, bien heureux de pouvoir les imiter au bout de quelques mois. Quant au *master in chief*, M. Cro-

(1) Il est à désirer que chaque pauvre enfant dans le royaume apprenne à lire la bible.

seley, homme de beaucoup de talent, dans cette partie surtout, et d'autant plus capable qu'il est le principal élève de Lancaster lui-même ; M. Croseley, dis-je, se promène d'un bout de la salle à l'autre, surveillant tous les cercles et faisant à son tour des démonstrations générales. C'est avec lui que nous avons visité l'autre partie de l'établissement, celle qui est destinée aux jeunes filles.

Ici encore il y a une très belle salle, contenant environ 300 jeunes filles, dont les plus âgées, qui se trouvent assises sur les premiers bancs, ont à peu près 12 à 14 ans. Elles sont toutes assises sur des bancs parallèles faisant face à un pont ou galerie, sur lequel se rend la directrice, soit pour faire quelques démonstrations, soit pour inspecter aisément tout ce qui se passe dans la salle. On y applique toujours les mêmes principes que dans la salle des garçons ; passant par conséquent du simple au composé, avec la différence pourtant que la principale occupation est pour elles de bien apprendre à manier l'aiguille pour toutes sortes d'ouvrages.

Les plus jeunes filles, placées sur les bancs au

fond de la salle, apprennent à plier des ourlets bien égaux sur des morceaux de papier; les autres à côté apprennent à tenir l'aiguille et à faire, tant bien que mal, quelques points sur du gros linge. Sur le banc qui suit, on commence déjà à mieux régulariser ces mêmes points, en même temps qu'on travaille à de gros bas. Enfin, on voit sur les bancs antérieurs travailler successivement à des serviettes, à des mouchoirs, à des chemises, à marquer le linge, et enfin à la broderie.

Deux jeunes sous-maîtresses, placées debout sur un tabouret et tout-à-fait en vue de toutes les élèves, leur crient de se tenir droites lorsque quelques-unes s'avisent de laisser tomber leur tête sur la poitrine; et quelques tableaux suspendus autour de la salle leur rappellent à chaque instant des principes qu'on ne devrait jamais oublier: tels, par exemple, que d'aimer ses parens, de leur obéir toujours, ainsi qu'à ses maîtres; de dire la vérité en toute occasion; d'être constamment propres, et surtout d'aimer Dieu et d'observer les préceptes qu'il fait enseigner par ses ministres.

Nous avons quitté ce bel établissement en bénis-

sant mille fois, et le sage fondateur, et les ames généreuses qui, par une souscription volontaire, fournissent les fonds nécessaires à l'instruction de ces pauvres enfans, dont les parens sont tenus de payer seulement la modique somme de deux *pence*.

Asile pour les pauvres Orphelines.

Encore un établissement de bienfaisance, et ce n'est pas le dernier cependant dont nous aurons à parler. Cet asile a été fondé en 1758 par Fielding, dont le portrait est conservé dans la salle du comité. Il contient environ 160 jeunes filles qui ont perdu leurs parens. Il y en a pourtant un très petit nombre qui conservent encore leur mère. Un comité, sous le patronage et la présidence du duc et de la duchesse de Cambridge, se réunit pour régler l'administration de l'établissement et pour choisir, quand il y a des places vacantes, les personnes qui ont le plus besoin de venir recevoir dans cet asile les bienfaits d'une philantropie si bien appliquée.

Ces pauvres enfans portent un uniforme très

simple et très propre; elles sont placées sous les ordres immédiats d'une directrice qui les fait lire, écrire et travailler à l'aiguille. Je noterai en passant que leur écriture est, en général, très belle. Elles restent dans l'établissement jusqu'à ce qu'elles atteignent leur quinzième année. A cette époque, celles que la nature a préservées de toute infirmité entrent dans quelques maisons particulières, où elles demeurent en apprentissage pendant cinq ans; chacune d'elles apprend alors le métier pour lequel elle a le plus de vocation. Après ces cinq ans, celles qui se sont bien conduites reçoivent du trésorier du comité une bourse avec cinq livres, qui leur servent à s'établir pour leur propre compte. Quant aux malheureuses qui n'ont pas été suffisamment favorisées de la nature pour être réclamées au dehors, quand elles ont atteint leur quinzième année, elles restent dans l'établissement, où elles peuvent devenir institutrices de leurs jeunes compagnes.

L'établissement en lui-même ne laisse rien à désirer, ni pour la propreté, ni pour la distribution des appartemens, etc. En effet, situé dans un

quartier très sain, au sud de la ville, près de *Westminster-Road*, il est à la fois élégant et spacieux. Sa jolie façade, précédée d'un petit parterre couvert de gazon, est surmontée par la statue de la Charité, image de ce qui se passe au dedans. Une belle salle de récréation pour l'hiver et une large cour pour l'été sont destinées à l'exercice physique des jeunes filles. Les dortoirs, au nombre de deux, sont fort beaux et spacieux; tous les lits sont en fer, avec de beau linge et de bonnes couvertures de laine. Il y a, au reste, près de chaque dortoir, une chambre destinée à une des maîtresses, qui doit être prête à maintenir le bon ordre, ainsi qu'à soigner celles de ces pauvres enfans qui pourraient se trouver mal. A côté des dortoirs est une chambre de bains, où douze enfans par semaine, en commençant toujours par les plus petites, prennent un bain général.

Leur cuisine et leur réfectoire sont également très propres, et leur nourriture à la fois saine et appropriée à leur sexe. Par exception, par exemple, elles ne prennent, dans l'intervalle des repas, que du lait coupé avec de l'eau. Ce n'est que dans

des cas exceptionnels que la directrice les régale d'une tasse de thé. Au reste, elles sont toutes fraîches et bien portantes ; et leur infirmerie, séparée de l'établissement, est vide. Une seule petite fille, parmi les 160, était un peu enrhumée.

Une très jolie chapelle réunit tous les dimanches un grand concours de personnes aisées, qui en entrant déposent une offrande dans les bassins tenus par les membres du comité. Cette somme forme une petite rente à l'établissement de ces pauvres orphelines, qui, placées dans des tribunes près de l'orgue, élèvent leur voix vers le ciel pour remercier la providence et prier Dieu de bénir leurs bienfaiteurs (1).

La jolie portière qui nous avait ouvert la grille, et qui change tous les jours, est venue nous accompagner en sortant; et tout en rougissant des remercîmens que nous lui faisions, elle a refermé sa grille et s'en est retournée avec son gros paquet de clés.

(1) Chaque enfant coûte environ 20 livres sterling par an.

Manufacture de machines à vapeur pour les paquebots.

Cette superbe manufacture, appartenant à MM. Maudsley Sons et Field, située dans la partie de la ville qu'on nomme Lambeth, est une des plus remarquables qui existent à Londres, et je dirai même en Angleterre. On y admet rarement les étrangers; mais ici encore une recommandation du docteur Hodgkin a fait ouvrir les portes, et nous passerons succinctement en revue les principaux objets que nous y avons rencontrés.

Tout d'abord, et en entrant, j'ai trouvé un modèle nouveau pour faire essuyer les parapluies; et quoique la chose soit peu importante, comparativement à tout ce qu'on trouve dans cette manufac-

ture, je veux pourtant en parler, car il me paraît fort utile et bien raisonné. Lorsque vous entrez dans un magasin ou ailleurs, n'importe où, si le temps est à la pluie, vous trouvez en dedans de la porte une petite baguette en fer, fixée sur une espèce de cuvette inférieurement : et portant supérieurement plusieurs anneaux assez larges, dans lesquels on passe le parapluie fermé. Eh bien, ceci a un grand inconvénient : c'est que non seulement il est fâcheux de perdre du temps (pour un Anglais surtout) pour faire bien pénétrer le parapluie à travers l'anneau, mais encore il y a un peu trop de frottement de la soie contre le fer, ce qui doit nécessairement nuire à la durée du parapluie. Voici comment on a obvié à cet inconvénient chez Maudsley : l'anneau est ouvert, et il n'en existe que les 2/3 de la circonférence; de cette manière on jette, pour ainsi dire, le parapluie, qui va se placer tout seul dans le cercle ouvert pour le recevoir; et comme il y a beaucoup moins de frottement, puisque la soie n'appuie que sur quelques points, on peut espérer d'obtenir pour le parapluie quelques mois de plus d'existence; chose qui

n'est pas à dédaigner dans un pays où il vaut mieux oublier son mouchoir que son parapluie. Mais assez d'un accessoire, passons au principal.

Un des objets les plus intéressans de cette manufacture, le premier que nous ayons vu, est la manière avec laquelle on parvient à égaliser deux côtés de deux *planches* en fer, au point que, lorsqu'on les réunit, la jonction devient linéaire, et on ne sait plus où trouver la ligne de réunion. Il me serait difficile d'expliquer comment la chose se fait, et je me contenterai de dire qu'une forte chaîne à rotation continue entraîne, sur un plan horizontal, une de ces planches en fer, épaisse parfois de deux ou trois pouces et large de plus de six, et la force à passer sous une espèce de filière où un fort scalpel la rabote plus aisément et plus exactement qu'on ne pourrait égaliser la surface d'une planche de bois.

Dans cette manufacture, avons-nous dit, on ne fait que les machines propres aux paquebots ; et chaque partie constituant le tout de la machine est fabriquée dans un département spécial. Dans chaque machine il y a la chaudière et le brasier, le

cylindre, le piston, le balancier, les leviers qui tournent les roues, et enfin une grande charpente extérieure en fer, ressemblant au dehors d'une maisonnette gothique et destinée à soutenir toutes les pièces que nous venons de nommer. Nous ajouterons à cela une foule d'autres accessoires, tels que vis de toutes grosseurs, pommeaux, charnières, soupapes, etc. Ces derniers objets sont particulièrement remarquables par toute l'exactitude mathématique employée à leur construction. Je suis sûr, par exemple, que d'une dent à l'autre, des grosses comme des petites vis, vous trouveriez difficilement un millième de ligne de différence.

Les chaudières sont plus ou moins grandes, et faites avec des plaques de fer carrées et très épaisses; toutes ces pièces sont réunies et *cousues* ensemble avec de gros clous à large tête bien rebattue en dehors et en dedans. Rien de plus bizarre à ce sujet que de voir un homme, dans ces chambres de fer, faire contrecoup avec son marteau, pendant que quatre autres frappent en dehors avec de gros marteaux et à tour de bras. L'intérieur des chaudières est souvent garni avec des espèces de canons

de fusil destinés à mieux répandre la chaleur dans le liquide.

Les cylindres sont de différentes dimensions, selon la force que doit avoir la machine, et sont coulés de la même manière que la charpente dont nous allons bientôt parler. Mais ce n'est pas là le plus difficile : l'intérieur du cylindre doit être extrêmement poli pour que le piston puisse y jouer avec facilité, et lorsqu'il vient d'être fondu, il est tellement raboteux qu'on le croirait rouillé depuis plusieurs siècles ; toute la difficulté était donc à polir la surface interne de ce cylindre, et c'est précisément chez MM. Maudslay qu'on a fait peut-être, à ce sujet, les premières tentatives qui aient complétement réussi. Le gros cylindre est suspendu comme une petite pièce sur le banc d'un tourneur, et une grosse roue mise en mouvement par une machine à vapeur fait tourner lentement ce cylindre autour d'un axe fixe, portant un instrument en acier d'une très forte trempe ; celui-ci est destiné à racler les moindres aspérités, et laisse la surface interne du cylindre aussi propre et aussi unie qu'une glace. La fonte du piston n'offre rien

de remarquable, et je n'en parlerai pas; il n'en est pas de même pour la charpente.

La charpente est destinée à soutenir toutes les pièces de la machine; ses nombreuses colonnes et ses ouvertures ont plus ou moins la forme gothique; les dessins en sont, au reste, fort jolis, mais aussi on est tenu à différentes opérations préliminaires. On commence donc, sur les dessins de l'architecte, à construire toutes les pièces de la charpente en bois; dès que ce modèle est fini, on le porte dans une chambre où tout le pavé n'est qu'une superposition de plusieurs couches de terre noire et fine qu'on trouve à dix milles de Londres (*field-sand*). On couche les modèles en bois sur cette terre, et on les retire après une pression convenable; tout le modèle en entier reste empreint dans la terre; on n'a plus ensuite qu'à polir le dessin et achever les petits détails; après quoi on coule lentement dans cette terre le fer en fusion, qui, par le refroidissement, prend et conserve la forme des dessins excavés dans la terre. On retire alors un morceau de fer parfaitement semblable au modèle en bois.

Le matériel employé dans cette manufacture est

incalculable ; il suffira de dire que cinq cents hommes y travaillent journellement, outre l'ouvrage fait par deux machines à vapeur. Parmi les usages auxquels sont destinées ces deux machines, il en est deux surtout qui me paraissent remarquables : le premier est de couper les plaques de fer de trois lignes et plus d'épaisseur ; le second est pour faire de belles boutonnières rondes à des morceaux de fer de trois quarts de pouce d'épaisseur ; l'un est un ciseau et l'autre un poinçon, mis en mouvement l'un et l'autre par un fort levier. Plaisanterie à part, représentez-vous un élève en pharmacie faisant des pastilles : lorsque la pâte est étendue, il en enlève les petits disques avec un instrument tranchant cylindrique ; eh bien ! notre pharmacien ne pénètre pas plus facilement dans la pâte que l'ouvrier de la manufacture avec son poinçon pénètre dans un gros morceau de fer. Il n'y a pas la moindre secousse ; l'élément le plus dur vous paraît plus tendre que la pâte de guimauve.

Je terminerai en disant que dans la manufacture de Maudslay il n'y a pas lieu de craindre le feu, attendu que portes, escaliers, toits, tout est en fer.

School for the Indigent Blinds.

(ÉCOLE POUR LES AVEUGLES INDIGENS.)

Cette belle œuvre de miséricorde, établie d'abord en 1799, a été transférée depuis peu d'années dans le local où elle est maintenant, près de l'obélisque de *Waterloo-Road*. Ce local, dont la moitié seulement est achevée, présentera par la suite une façade magnifique, d'un genre moitié gothique et moitié anglais.

Le but de cette institution est d'apprendre aux jeunes aveugles indigens des métiers qui puissent les mettre en état de gagner leur vie. Pendant tout le temps qu'ils séjournent dans l'établissement, leur travail est au profit de la caisse générale, ce qui donne un revenu de 120,000 francs environ.

Cette somme, jointe aux dons des fondateurs et des personnes charitables, suffit à toutes les dépenses. Nous y avons trouvé 56 garçons et 61 filles occupant des pièces séparées les unes des autres; nous avons commencé notre visite par le côté des hommes.

Dans la première salle on en voit occupés une vingtaine environ à faire des paniers de toutes formes et de toutes dimensions. Des couteaux bien tranchans, des rabots et autres instrumens, sont maniés par ces infortunés avec une délicatesse extraordinaire. Parmi les paniers fabriqués dans cette salle, il y en a qui sont faits avec deux sortes de paille, l'une jaune et l'autre rouge; malgré ces couleurs bien différentes, les dessins sont très réguliers, et c'est par le goût que l'ouvrier parvient à les distinguer. Dans cette salle, ainsi que dans les autres, il y a un *master* directeur qui a des yeux pour tous et corrige ces pauvres ouvriers lorsqu'ils se trouvent embarrassés. Nous en avons vu, au reste, aller d'un bout de la salle à l'autre, sortir même pour aller à la cour, et marcher tout droit à leur but avec beaucoup d'assu-

rance ; ce qui prouve que chez eux l'oreille est aussi fine que le tact.

Tout à côté de la salle des fabricans de paniers, il y a celle des cordonniers, dont le nombre n'excède pas douze : ils font tous des souliers ; ceux que le *master* nous a fait voir paraissaient être fort bien cousus. Ici encore les instrumens les plus tranchans sont maniés avec assurance, et je n'ai pas vu un seul de ces jeunes gens qui eût quelque blessure aux mains, ainsi qu'on le voit dans les ateliers ordinaires, où l'alène surtout mortifie plus ou moins le bout des doigts.

Dans le troisième appartement, celui des hommes âgés, on s'occupe à faire des tapis dits essuie-pieds ou descentes-de-lit, plus ou moins élégans, selon l'usage auquel on les destine. Il y en a qui sont faits avec une pelouse épaisse de deux différentes couleurs, blanche et rouge, par exemple; et ici encore pas un seul dessin n'est manqué. Je ne quitterai pas ce côté sans faire mention du réfectoire, offrant une disposition particulière tout-à-fait neuve pour nous, et destiné à faire prendre à ces malheureux un bain de pieds col-

lectif. Il y a, en effet, deux baignoires très basses et très longues, dans lesquelles peuvent se placer commodément trois ou quatre douzaines de pieds. On fait asseoir quinze ou vingt de ces pauvres aveugles sur un banc placé le long de la baignoire, dans laquelle ils mettent leurs pieds ; et l'on fait parvenir dedans, par le moyen de deux robinets, de l'eau chaude ou de l'eau froide, selon la température qu'on désire.

Nous sommes allés ensuite aux appartemens des jeunes filles, et là encore nous les avons trouvées séparées en plusieurs chambrées. Dans une salle elles s'occupent à filer au rouet ; dans une autre, elles tricotent ou elles cousent ; dans la troisième enfin, elles s'occupent à tresser des filets ou des cordes d'une solidité peu commune. Tous les dortoirs sont d'une très grande propreté, et dans aucun les lits ne sont entassés les uns sur les autres.

Les hommes ainsi que les femmes ne sont pas reçus dans l'établissement au dessous de douze ans, et on les rend à leurs parens dès qu'ils sont en état de gagner 12 à 20 shellings par semaine.

J'ajouterai, en finissant, qu'en outre des métiers tantôt mentionnés, plusieurs d'entre eux, doués de la faculté musicale, apprennent l'orgue ou le piano. Ce dernier instrument est enseigné aux femmes, et le premier aux hommes; et comme on ne leur apprend que de la musique sacrée, ils peuvent se placer plus tard dans une chapelle et gagner de cette manière un pain qu'ils auraient dû mendier sans cette belle institution, qui fait honneur aux personnes charitables qui veulent bien consacrer une partie de leur superflu au soulagement des malheureux frappés par la plus cruelle des infirmités.

Établissement de MM. L.-W. Cubitt.

Pour peu qu'on ait réfléchi à la quantité d'objets différens qui entrent dans la composition d'une maison, depuis ses fondemens jusqu'aux moindres ornemens de chaque chambre en particulier, je suis convaincu qu'on regardera comme un conteur celui qui affirmerait, sans autres détails, avoir vu une manufacture d'où sortent des palais en pièces séparées, qu'on n'a ensuite qu'à réunir sur les lieux que l'on choisit pour habitation ; eh bien ! je commence par affirmer le fait, et s'il y a quelqu'un qui en doute, je l'engagerai à me suivre à *Grys inn Road*, chez les MM. Cubitt frères. L'un des deux frères, M. William, ingénieur très distingué, s'occupe presque exclusivement de chemins de fer ; l'autre, M. John, a la direction de la grande manu-

facture que nous allons parcourir. Il a eu l'obligeance de nous accompagner lui-même dans ses ateliers, et, à en juger par la simplicité de son caractère, on ne croirait pas qu'il fût le chef d'une administration aussi considérable.

Sur le local de tous les ateliers réunis on pourrait bâtir aisément quelques centaines de maisons et plus encore. Disons pourtant qu'au dehors la façade principale est aussi simple et aussi mesquine que celle de la première maison venue. Notre promenade dans cet établissement a commencé par la salle des menuisiers, presque aussi grande que celle des Pas-Perdus du palais-de-justice à Paris; nous y avons compté plus de soixante bancs, et ordinairement deux hommes travaillent à chacun d'eux. C'est ici qu'on confectionne portes, fenêtres, meubles, etc., en un mot, toute la boiserie de la maison. Le travail est en général bien fini, et je ferai remarquer qu'à côté de chaque banc le menuisier a une caisse que, par son dehors, on n'évaluerait pas plus de six *pence*, quoiqu'elle ait deux pieds de hauteur et trois de largeur; mais en l'ouvrant, on trouve une caisse magnifique pour

ouvrage, toute en acajou. Plusieurs tiroirs contiennent tous les instrumens nécessaires à la menuiserie, et le tout est disposé, selon la coutume du pays, avec un ordre admirable. Expliquez maintenant ce luxe intérieur avec la mesquinerie du dehors!

A côté de cette salle il s'en trouve une autre où l'on prépare les planches; et j'y ai vu une scie circulaire tournée par la machine à vapeur, en tout semblable à celle que nous avions trouvée à Birmingham. J'ai pu examiner plusieurs disques démontés, et, voyant la longueur et l'épaisseur des dents, je n'ai plus été étonné de la grande facilité avec laquelle ces scies fendent le tronc d'un arbre. La forme de ces dents est à peu près celle des dents de poisson, et la roue n'a pas moins d'une ligne ou une ligne et demie d'épaisseur.

Tout près de cette dernière salle il y a la fabrique des sonnettes et de tous les accessoires, ainsi que les pompes et autres objets de ce genre. Au dessous, au rez de chaussée, sont les fabres et les serruriers. Parmi les premiers, on trouve ceux qui fondent le fer pour différens objets, tels que les

grilles, et pour un emploi plus important encore, c'est-à-dire pour les poutres; car les principales poutres d'une maison se font maintenant en fer. La solidité y gagne et la toiture a plus d'élégance.

On nous a fait passer ensuite dans le département des marbres qu'on sépare en deux qualités; la dernière, à proprement parler, n'est plus du marbre. Les devans de cheminée, et spécialement les tables pour couvrir les meubles, sont préparés dans cette partie de l'établissement. Plus loin on trouve le département des peintres-vitriers: les uns préparent les vernis et autres couleurs, les autres fixent les vitres dans les cadres des croisées. Je ferai observer à ce sujet que si, en général, le verre est plus cher en Angleterre qu'en France, en revanche il est très transparent. Parmi ces barbouilleurs, il en est qui dessinent quelques belles figures sur des vitres qui sont employées ordinairement dans les chapelles des châteaux.

Du département des vitriers on passe dans celui des plâtriers qui n'occupe pas moins de huit ou dix chambres. Les premières, au rez de chaussée, ne sont occupées que par les personnes qui travaillent

à tous les ornemens destinés à l'embellissement des plafonds. Parmi ces ouvriers, un était occupé à préparer une pâte semblable à du papier mâché, avec laquelle il moulait ensuite un contour de corniche. Au dessus du rez de chaussée, on trouve une grande quantité de modèles, en plâtre, de cheminées anciennes et modernes, de chapiteaux de colonnes; en un mot, un magasin complet.

De ce même côté enfin il y a le département des tapissiers, où l'on prépare un grand nombre de papiers. Il faut pourtant convenir que les papiers peints en France sont de beaucoup plus beaux, si l'on en excepte peut-être le genre gothique, dans lequel les Anglais excellent. Les échantillons de papier sont collés sur autant de portes en toile se fermant les unes sur les autres dans l'épaisseur du mur; en les ouvrant successivement, on peut bien juger de l'effet; c'est au bon goût ensuite à faire le choix.

Quant aux magasins généraux, adjacens à la manufacture, il suffira de dire que celui des planches seulement n'a pas moins de 105 pieds de longueur et 36 de largeur. On peut par celui-ci

juger des autres. J'ai remarqué dans ces mêmes magasins des toits bâtis d'une manière toute particulière : la voûte y est à découvert, et l'arrangement des poutres, moitié en bois et moitié en fer, offre un aspect si léger, que, dans son genre, je le comparerais volontiers à un pont en fil de fer.

Parmi tous ces bois, il y en a d'une qualité très inférieure ; mais on vient d'y porter remède, et l'intelligence anglaise, si fertile en productions utiles, a trouvé dernièrement le moyen, à l'aide d'une préparation chimique, de rendre les bois les plus ordinaires d'une qualité supérieure. Ce moyen est encore un secret de l'inventeur, qui a pris un brevet pour vendre partout sa préparation ; je sais seulement qu'on laisse le bois en macération pendant un certain laps de temps.

Pour ce qui regarde le personnel dans la manufacture de MM. Cubitt, nous y avons compté jusqu'à quatre cents personnes, non compris tous les menuisiers et serruriers qui sont sur les lieux où l'on bâtit ; car tous les travaux, comme de raison, ne peuvent être, pour ainsi dire, qu'ébauchés dans la manufacture. On les achève en place, et consé-

quemment il y a toujours le double du personnel qui est employé au dehors ; ce qui constitue une armée d'artisans dont M. Cubitt est le chef, armée d'autant plus respectable qu'au lieu d'être destinée à détruire, elle ne tend qu'à édifier.

Il y a encore, dans cet établissement, un bon nombre de chevaux destinés à charrier les différens matériaux dont on se sert ; et je n'en aurais pas parlé sans l'ingénieuse machine que nous avons trouvée dans le grenier, destinée à couper le foin. Cette machine consiste dans une gouttière en bois placée sur un chevalet, gouttière qu'un homme a soin de tenir toujours remplie de foin. En avant de cette gouttière, et transversalement, il y a un cylindre cannelé dont les bords des cannelures sont très saillans. Quatre roues dentelées, deux de chaque côté du cylindre, le font tourner sans cesse ; et c'est une roue placée en travers, à grande circonférence et munie d'une manivelle qu'un autre homme fait tourner, c'est cette roue, dis-je, qui met en mouvement les roues dentelées dont nous venons de parler. Mais ce n'est pas tout : cette grande roue, par deux sabres réunis en diamètre,

est destinée à couper le foin ; et voici comment cela s'opère : en tournant la grande roue on fait tourner le cylindre, dont chaque rebord de cannelure force le foin comprimé à avancer d'un pouce. A mesure qu'il avance, il est coupé, ou, pour mieux dire, rasé par les deux sabres-diamètre, passant à des intervalles réguliers. Probablement on ne comprendra guère cette description fort peu mécanique ; mais, quoi qu'il en soit, on se persuadera toujours davantage qu'il y a peu de pays où l'on ait autant de soin des chevaux qu'en Angleterre.

Maison de Correction (1).

Il nous a été permis de visiter plusieurs maisons de détention, et je ferai observer, pour toutes en général, que les détenus y sont assez bien nourris et jamais accumulés les uns sur les autres ; ce qui devrait moins souvent les exposer aux épidémies qui les déciment. Cependant il y a peu de prisons qui ne comptent plusieurs apparitions d'épidémie, et je crois que cela est dû généralement à l'humidité qui perce dans tous les moindres réduits. Est-ce une humidité inhérente au sol sur lequel on bâtit? est-ce que, par la construction même des prisons, le climat y agit plus fortement qu'ailleurs? Voilà ce que je ne puis décider. Quoi qu'il en soit,

(1) House of correction.

je bornerai pour le moment à cela toute réflexion générale, et je me contenterai de décrire, parmi les maisons de détention, les deux qui nous ont offert quelques particularités à noter.

La maison de correction pour le comté de Middlesex, fut bâtie d'après les plans de Howard; mais il paraît que les intentions philantropiques du fondateur n'ont pas été entièrement réalisées, car pendant long-temps on a appelé cette prison *Bastille anglaise*. Elle m'a paru, en effet, encore plus humide que les autres, et les différens corridors, qui se croisent en tous sens tout autour dans les rez de chaussée, doivent nécessairement déterminer de violens catarrhes et pis encore chez les pauvres prisonniers. Un grand nombre, en effet, toussaient sans discontinuer. Cependant cette prison est très remarquable sous le rapport du système correctionnel qu'on y a adopté et dont nous parlerons bientôt.

Toute la prison contient environ 700 hommes et 300 femmes. Les uns et les autres occupent deux portions du bâtiment, séparées par un vaste jardin et entourées toutes les deux par une grande

muraille qui leur est commune. Le logement des prisonniers consiste en une réunion de cachots séparés aboutissant à un même corridor. Il y a ensuite des chambres communes, où on les laisse réunis pendant la journée quand ils se conduisent bien. Les femmes y sont journellement occupées à mettre en charpie les vieux cordages pour calfater les navires, et les hommes ont pour véritable occupation une espèce de supplice des Danaïdes. Ils sont séparés, au nombre de 50 ou 60, dans trois ou quatre cours différentes; dans chaque cour, au dessous d'un portique, se trouve un grand cylindre roulant, dont la circonférence n'est qu'une réunion de degrés comme ceux d'un escalier ordinaire en bois. Tous ces malheureux montent en ligne sur cette espèce de roue, et, se tenant accrochés à une barre transversale, marchent continuellement d'un escalier à l'autre pour faire tourner le cylindre; et tout ce travail, qui ne dure pas moins de huit heures par jour, n'aboutit à rien, car le mouvement de ce cylindre est isolé, et le seul but qu'on a est de fatiguer les prisonniers. A côté de cette roue, à droite et à gauche, il y a encore deux

autres machines, consistant dans deux roues engrenées et une forte manivelle. Quatre hommes sont occupés à tourner toujours cette manivelle, et le produit est comme celui de la grande roue : *zéro*. Voilà donc des hommes qui travaillent toute la journée sans avoir la satisfaction de voir le produit de leur travail, ce qui serait pour l'ouvrier une grande distraction.

Ce n'est pas tout encore : du moment que les hommes, ainsi que les femmes, sont amenés dans cette prison, ils sont condamnés au silence; et pendant les quelques mois que dure leur condamnation, ils ne peuvent ni parler entre eux, ni parler aux gardiens, ni à qui que ce soit. La seule exception est pour les mères qui ont des enfans à la mamelle (alors on permet à la mère de garder l'enfant avec elle). Dans ce cas cependant toutes les nourrices sont réunies dans une même chambre, où j'en ai trouvé une vingtaine; mais, si elles peuvent adresser quelques mots à leurs nourrissons, il leur est défendu, comme aux autres, de se parler entre elles. Un grand nombre d'inspecteurs sévères, pris par fois parmi ceux des prison-

niers qui ont une meilleure conduite que les autres (ils sont marqués par un chevron au bras), veillent à ce que personne ne puisse rompre ce silence vraiment effrayant, et des gardiens que l'on rencontre partout veillent à leur tour sur les inspecteurs. Les ordres des inspecteurs, soit pour aller au travail, soit pour le quitter, ne sont transmis aux prisonniers que par signes, et quiconque prononce un mot est renfermé pour quelques jours dans un cachot séparé.

Il n'y a rien de plus affligeant que de voir dans les réfectoires 60 individus réunis et serrés les uns contre les autres pour prendre leur maigre repas, sans qu'aucun d'eux puisse adresser un seul mot, une seule exclamation à son voisin! Ajoutez à cela que même en travaillant toute la journée, ils sont privés de toute distraction; car, la figure tournée contre la muraille, ils n'ont pour tout horizon qu'une planche ou le souvenir de leurs fautes. Cette punition pourtant, quelque sévère qu'elle soit, n'est jamais appliquée que pour quelques mois; et ce silence forcé obligeant à la concentration ces mêmes hommes qui autrefois ne songè-

rent qu'à nuire aux autres, ils finissent, dit-on, par gémir sur eux-mêmes; et l'on nous a assuré que plusieurs d'entre eux parviennent à se corriger, et deviennent encore dignes de faire partie de la société. Les effets de ce système sont bons, et le moyen en apparence n'est pas cruel. Il serait même utile peut-être de l'adopter ailleurs, car obliger les mauvais esprits à se concentrer en eux-mêmes et à revenir sur les fautes commises, c'est souvent les mettre sur la voie du repentir.

Quant aux enfans, on adopte ici un autre moyen, que je ne puis approuver : une première faute est punie sur le chevalet, machine en bois qui les retient tout droits, avec les jambes et les bras attachés, pendant qu'on leur fustige le dos; après quoi on les met en liberté. Certainement il est dangereux de renfermer des enfans dans une prison, car l'expérience prouve qu'ils n'y deviennent que plus méchans; cependant les coups sont toujours des coups, et c'est trop avilir l'espèce humaine que de la traiter plus mal que la brute.

Mais quittons l'*House of correction* et allons visiter *Newgate*. C'est la principale prison de Londres

et par conséquent le repaire de tous les voleurs et de tous les assassins. Quatre ou cinq fois par an on évacue cette prison en emmenant ceux qui sont condamnés à l'exportation, et néanmoins on y trouve plus de 200 prisonniers, hommes et femmes. Tous les hommes sont séparés en plusieurs quartiers et en plusieurs cours nommées, comme dans tous les établissemens de ce genre, *yards*. Cette séparation a pour but de classifier, pour ainsi dire, chaque coupable et empêcher que ceux qui ne sont pervers qu'à demi ne deviennent entièrement scélérats en fréquentant ceux qui pour toujours ont fait abnégation de tout sentiment d'honnêteté.

La première cour renferme ceux qui sont accusés, mais pas encore reconnus coupables (*untried*). Ils attendent leur jugement. Dans la seconde sont ceux qui, déjà jugés, subissent la peine de la détention ; dans la troisième sont les voleurs et les malfaiteurs ; dans la quatrième, ceux qui ne peuvent payer l'amende à laquelle ils ont été condamnés ; dans la cinquième, les condamnés à mort ; et dans la sixième enfin, on trouve des enfans au

dessous de 15 ans détenus pour différens délits. Ces derniers ont un maître qui les fait lire et écrire dans la prison, cherchant ainsi à corriger leurs mauvais penchans en développant leurs facultés intellectuelles. Il y en avait huit au moment où nous avons visité la prison.

Tous les prisonniers sont renfermés le soir dans des dortoirs communs, où ils ont un lit de camp avec une simple couverture de laine. Mais lorsque le dortoir est petit, au lieu de lits de camp il y a des planches placées transversalement les unes sur les autres, comme dans les cabines d'un bâtiment, et chaque planche devient un lit pour le prisonnier. Quant à ceux qui, pour quelque motif puissant, sont condamnés à être toujours séparés des autres jusqu'au moment de leur exportation ou de leur exécution, on les enferme dans des secrets où jamais la lumière du jour ne pénètre. Les portes sont en fer, les murailles ont peut-être six pieds d'épaisseur, et une fente aboutissant à un entonnoir évasé en dedans du cachot permet à peine au malheureux qu'on y renferme de distinguer le jour de la nuit. Ce n'est pas sans pitié que l'on peut

voir à quoi est réduite la société quand elle veut se préserver de l'atteinte des pervers! Dans la cour des condamnés à mort, il y en avait cinq, et tous, malheureusement, fort jeunes. Le roi cependant leur a fait grace, et il a commué leur peine à l'exportation à vie. Ils vont incessamment être transportés à Botanybay avec tous les autres malfaiteurs dont l'exportation est limitée à quelques années.

Quant aux femmes détenues, elles étaient, au moment de notre visite, au nombre de cinquante; et on est parvenu à établir parmi elles des améliorations très remarquables, par suite de la persévérance et des efforts charitables de Madame Fry, femme d'un banquier appartenant à la société des *Amis*. Pour adoucir le sort de ces malheureuses détenues, on a formé depuis plusieurs années un comité de dames très respectables, chargées de visiter les prisonnières et de leur fournir de l'occupation. Mais ce n'est pas tout encore : tous les matins Madame Fry va faire sa tournée à Newgate, et va y répandre les fruits de son excessive philantropie. Cette visite est des plus intéressantes, et j'ai pu y assister, grace à la recommandation que

j'avais eue pour Madame Fry elle-même : je crois bien faire d'en rendre compte.

A dix heures du matin nous sommes entrés à Newgate, et passant, à l'aide de la carte dont nous étions munis, du côté des femmes, on nous a fait monter dans une chambre fort modeste, mais très propre, où venaient de se réunir les prisonnières, assises sur des bancs en bois. Vis-à-vis était une table isolée, et de chaque côté plusieurs chaises. Madame Fry (vraie matrone romaine) était assise devant la table, avec un air à la fois bon et digne. Les chaises placées à ses côtés étaient occupées par plusieurs dames, parmi lesquelles nous avons pris place, mon ami et moi, seuls hommes admis à cette cérémonie. Madame Fry a commencé par leur demander en général, et du ton le plus doux, comment elles se portaient ; puis, ouvrant une grande bible qui était devant elle, elle a lu clairement et lentement une épître de saint Pierre. Une bible a été donnée à chaque assistant, afin qu'il pût mieux suivre la lectrice, et comme on a ici des bibles écrites dans toutes les langues connues, on n'a pas été long-temps pour en trouver une en

français et une en italien pour les deux étrangers. Après cette lecture, qu'on a soin d'approprier à la circonstance, Madame Fry a repris l'épître d'un bout à l'autre et l'a expliquée chapitre par chapitre aux pauvres détenues, ce qui a déjà commencé à les attendrir. Cela fait, il y a eu deux ou trois minutes de parfait silence; après quoi Madame Fry s'est agenouillée à terre (mouvement qui a été suivi par toutes les prisonnières), et elle a commencé à voix basse, et avec un chant qui n'en était pas un, une prière qui n'a pas duré plus de six minutes. Pas une seule prisonnière n'a pu retenir ses larmes, la plupart sanglotaient, et nous-mêmes, quoique nous n'ayons pu comprendre tous les mots de ce chant, nous nous trouvions attendris par des accens si purs et plus encore par un tableau si touchant.

Les pauvres détenues ont ensuite quitté l'appartement et sont allées réfléchir probablement, pendant le reste de la journée, sur leur malheureux sort; car toutes vont être transportées à Botanybay dans très peu de jours. Dès qu'elles ont été rentrées, chaque surveillante est venue faire son rapport à

Madame Fry, rapports qui ont été tous fort satisfaisans, et aussitôt on a introduit messieurs les *sheriffs* de la Cité, qui venaient inspecter la prison et qui étaient installés dès la veille ; leur signe distinctif consiste simplement dans de gros cordons en or suspendus devant leur gilet et retenus par un anneau à la romaine. Madame Fry a eu l'extrême obligeance de nous présenter à ces messieurs qui ont été très aimables envers nous et ont donné immédiatement l'ordre de nous faire visiter la prison dans ses moindres détails, ce qui n'est pas toujours permis.

Avant de quitter ce sujet, je rappellerai une circonstance qui, physiologiquement parlant, n'est pas sans intérêt. La cour où sont les plus grands coupables est entourée de murs qui ont plus de quarante pieds de hauteur. Malgré cette élévation il y a tout autour des barres de fer pointues fixées obliquement et dirigeant leurs pointes en dedans et en bas. Cette précaution nous parut d'abord inutile; mais le fait nous prouva le contraire. Il y a très peu de temps, en effet, qu'un ramoneur est parvenu à s'évader, ayant le courage de s'élever,

par les coins du mur, à la hauteur de quarante pieds, et cela par la seule force des coudes, des pieds et surtout des muscles de la région supérieure des cuisses; car, ne pouvant s'accrocher nulle part, il est prouvé qu'il a dû s'élever avec le dos contre le coin, ce qui paraît miraculeux. Le fait est qu'il parvint ainsi jusqu'au haut du mur et se laissa glisser ensuite, par la cheminée d'une maison voisine, dans la chambre d'une pauvre femme qui prenait son thé et qui dut être bien effrayée d'une pareille visite.

Procession du Lord-Maire.

L'élection du *lord-mayor* a lieu le jour de la Saint-Michel, mais ce n'est que le 9 du mois de novembre qu'il entre en fonction, et c'est alors seulement qu'il va à Westminster pour prêter serment. Il serait oiseux de vouloir nous entretenir sur son élection ou sur les autres formalités, car elles sont suffisamment connues ; mais nous tâcherons de décrire la procession et la pompe qu'on déploie à sa suite, pour qu'on puisse aisément comprendre, en comparant ce jour à celui où le roi est allé clôturer le parlement, que le lord-maire n'est pas moins dans sa cité que le roi dans son royaume. Je dirais presque qu'il a une prérogative de plus, car il peut aller dans le quartier de Westminster quand bon lui semble, tandis que le roi ne saurait se per-

mettre, pour ainsi dire, d'entrer dans la cité sans la permission du lord-maire. Mais venons-en à la procession.

Dès le matin une mesure fort sage empêchait qu'aucune voiture, jusqu'à une certaine heure, ne passât par les rues où devait aller le lord-maire, ce qui n'a pu prévenir tous les accidens. Quant à nous, nous doutant de la foule qui encombrerait toutes les rues, nous avions profité d'une invitation bien agréable, et nous étions installés dans une bonne croisée située à *Chepside*. En pareil cas, je crois qu'on observe d'autant mieux qu'on est plus à son aise.

Tous les trottoirs se remplissent peu à peu, et les plus curieux se préparent à rester immobiles sur un tas de boue pour attendre la procession. On les voit tous collés les uns aux autres, et personne ne veut descendre de ces mêmes trottoirs pour céder le pas aux gens qui portent quelques ballots sur leurs épaules (car ici on ne suspend les affaires commerciales pour aucun motif, le dimanche excepté). Qu'arrive-t-il alors? c'est que la première personne poussée par le portefaix pousse son

voisin, qui presse à son tour celui qui vient après, etc.; et rien de plus amusant que de voir ces ondulations se propager de proche en proche, et d'entendre les plaintes, souvent accompagnées de menaces, que chacun fait à son voisin. Je dis amusant en ce que cela sert, jusqu'à un certain point, à désennuyer l'habitant d'une croisée d'une trop longue attente, de même qu'un parterre turbulent sert de distraction à ceux qui, dans les loges, attendent avec plus de tranquillité, quoique avec tout autant d'impatience, le commencement de la pièce.

Toutes les fenêtres se remplissent également de belles dames et de jeunes demoiselles, chose étonnante pour Londres, car on ne voit jamais le beau sexe à la croisée; les toits mêmes ne sont pas exempts d'un chapiteau de curieux, et jusque dans le grand balcon de la coupole de Saint-Paul on voit une fourmillière de têtes qui peuvent se vanter de n'avoir rien devant qui les gêne. Après deux heures d'attente, toutes les cloches commencent à carillonner pour annoncer le retour du seigneur de la Cité et de toutes les magistratures qu'il vient d'inviter à diner. Peu après la rue est remplie par

une foule tumultueuse, refoulante et refoulée, qu'on pourrait presque comparer à une marée montante. Tous les *policemen* tirent aussitôt leur bâton de commandement du fourreau de cuir qui le recouvre, et la procession paraît.

Deux lanciers précèdent un grand drapeau porté carrément et fixé sur les deux côtés, afin que toutes les couleurs soient également aperçues. Plusieurs autres drapeaux, moins grands et magnifiquement brodés, suivent le premier et précèdent une musique aussi discordante que si chaque musicien jouait à une lieue de distance de ses camarades. Après la musique viennent encore plusieurs drapeaux (et je ferai remarquer une fois pour toutes que ces différens drapeaux appartiennent aux différentes compagnies de la Cité), et ceux-ci sont suivis par tous les gardes de la tour de Londres en grande tenue et rangés deux à deux. Plusieurs voitures viennent après les gardes, et tous les cochers portent une grande cocarde de ruban à leur chapeau. Encore une musique tout-à-fait analogue à la première; la distribution des artistes me paraît cependant encore plus bizarre : il y a huit instrumens à vent

et quatre tambours ! Derrière cette harmonie bruyante se trouve un garde à cheval habillé de rouge et avec un chapeau à trois cornes d'une dimension gigantesque ; la monture d'ailleurs est toute couverte de rubans rouges et blancs. Nous avons compté cinq ou six de ces gardes, qui, épars sur différens points du cortége, paraissaient veiller à l'ordre de la marche.

Six voitures communes sont suivies par plusieurs drapeaux brodés et par une troisième musique composée de dix musiciens et une grosse caisse ; encore trois voitures ordinaires, puis des hommes à pied habillés tout en rouge, suivis par quelques drapeaux et par deux trompettes soufflant à tue-tête, avec accompagnement de timbales. Cette musique, aussi criarde que peu agréable, précédait un homme recouvert d'une ancienne armure jaune ; je n'ai pu comprendre ce que cela pouvait signifier, d'autant plus qu'il y en avait trois autres qui se sont suivis à peu de distance, et portant des armures anciennes, avec la visière baissée et la lance en arrêt. Enfin, après d'autres voitures plus ou moins élégantes, le gros de la procession a paru, se com-

posant d'une quantité d'équipages à quatre et à six chevaux plus beaux les uns que les autres. Les premiers appartiennent à l'ancien lord-maire et aux anciens *sheriffs* dont le commandement vient de finir; les autres portent les *sheriffs* qui vont entrer en fonction, et la plus belle est la voiture privée du présent lord-maire; elle est occupée par deux dames appartenant à sa famille. Toutes les livrées sont d'une richesse extraordinaire; l'or, l'argent et le velours y sont prodigués; et à moins de renfermer les domestiques dans des enveloppes faites uniquement avec des billets de banque, je ne crois pas qu'on puisse les habiller plus richement.

Après plusieurs gardes à cheval et à pied, et à la suite d'une magnifique compagnie de hussards de la garde royale que le gouvernement envoie à la Cité pour augmenter la pompe de la cérémonie, le nouveau lord-maire a paru dans un *char* doré, presque aussi beau que celui du roi, traîné par six chevaux rouges ornés de rubans de tout côté et d'une beauté au dessus de toute expression. Le lord-maire de cette année ne paraît pas avoir plus de 62 ans; sa figure, un peu maigre, paraît encore

plus imposante au dessous de la perruque qui la couvre ; et cette espèce de manteau d'hermine qui entoure toute la personne de ce puissant chef de la Cité n'ajoute pas peu à la dignité imposante de son maintien. Il se nomme M. Kelly, et c'est en faisant le libraire qu'il a su gagner assez pour pouvoir dépenser quatre cent mille francs dans ce jour pour lui si mémorable. Au surplus, on le dit parfait honnête homme et fort charitable.

Etre honnête homme irréprochable est une condition *sine quâ non* pour aspirer à l'honneur de devenir lord-maire; garantie admirable pour celui qui devient juge suprême. Quant au numéraire, il suffit, à la rigueur, d'avoir dix mille livres sterling de rente; ce qui n'est pas trop pour la ville de Londres. Au passage du nouveau lord-maire, plusieurs mouchoirs blancs étaient agités en signe de félicitation. Son règne, à la vérité, n'est pas bien long, mais il est toujours suffisant à l'homme vertueux qui se propose le bien de ses concitoyens.

Hôtel des Monnaies.

Le nouvel hôtel des monnaies, dans *Tower-Hill*, a été bâti sur les dessins de M. Smirke jeune. C'est un des monumens les plus élégans de la partie orientale de Londres. Sa distribution intérieure est aussi très remarquable par rapport à sa destination et par rapport surtout à l'excellence des machines qu'on y trouve. C'est, en effet, par une machine à vapeur qu'on frappe toute la monnaie sur huit ou dix presses à la fois; et on gagne tellement du temps par ce procédé, que dans un jour on a pu frapper un million de livres sterling; ce qui a été très utile lorsque, tout dernièrement, la banque d'Angleterre manquait de numéraire. Pourtant, comme ce n'est qu'à Londres qu'on peut frapper monnaie, il ne faut point s'étonner si l'on a cherché

à réunir ici tout ce qui peut augmenter le produit en diminuant le temps employé. En France, où il existe plusieurs hôtels des monnaies presque toujours en activité, on n'a pas besoin, à ce sujet, d'autant accélérer l'ouvrage. Au surplus, ce que nous avons trouvé de plus intéressant dans cet établissement, c'est le fameux graveur M. Pistrucci. Son nom est suffisamment connu, et sous ce rapport il ne lui reste rien à ambitionner. Néanmoins je veux payer mon tribut d'éloges au grand artiste dont le ciseau, comme sculpteur, est presque aussi parfait que le burin du graveur. Les deux derniers bustes qu'il a faits, pour Wellington et Pozzo di Borgo, semblent sortis de la main d'un Canova, et suffiraient pour donner à l'auteur une grande renommée, si l'œuvre colossale qu'il est près d'achever, et qui formera la plus grande médaille qui ait jamais existé, n'appelait l'artiste à une gloire bien plus grande encore.

Il est fâcheux pourtant que M. Pistrucci n'ait point encore obtenu, dans cet établissement, la place qu'il a méritée par les services rendus à l'administration, et avec laquelle il serait juste de

récompenser un talent incontestable. Je ne puis m'empêcher de former ici des vœux pour que le gouvernement anglais cherche enfin à contenter, par un acte de justice, son amour-propre si injustement froissé (1). Un grand artiste a besoin de tranquillité pour consacrer tous ses moyens à ce qu'il fait; il faut non seulement qu'il soit, mais encore qu'il se croie heureux. Toutes ses productions se ressentent alors de son bonheur, et la nation assez riche pour payer un pareil talent y gagne incontestablement le double.

(1) J'ai lu dernièrement avec le plus grand plaisir que M. Pistrucci a été chargé de plusieurs ouvrages importans, et qu'il vient enfin d'obtenir de S. M. la place à laquelle son talent l'appelait depuis longues années. On ne pouvait moins attendre d'une jeune reine dont l'esprit égale, dit-on, la grace, et qui protége les beaux-arts avec une bienveillance peu commune.

Machine à calculer.

On répète à satiété que les hommes deviennent de plus en plus mauvais, et à chaque instant on cite le temps passé comme type de vertu et de prudence. Loin de nous la pensée de vouloir affirmer le contraire. Pourtant il faut convenir que la génération actuelle se montre très tolérante, et pourrait punir sévèrement les sorciers avec plus de raison qu'on ne les brûla jadis. Que voyons-nous, en effet, de nos jours? Un homme vous éclaire toute une ville sans huile et sans chandelle, et en allumant un quelque chose d'aérien presque imperceptible à la vue. Plus loin on vous fait marcher au galop, sans chevaux, huit voitures avec 200 voyageurs. Un autre enfin, car il serait trop long de les énumérer tous, prend son vol à Londres, et, sans toucher

terre, s'en va, en quinze heures, à Coblentz pour faire une courte visite à l'Allemagne. Eh bien! tout cela se voit sans emprisonner les auteurs principaux de ces grands phénomènes. Mais ce n'est pas tout encore : allez voir M. Babbage, qui est un des grands mathématiciens d'Angleterre et par dessus tout mécanicien effrayant; allez le trouver sans frémir. Il vous conduit dans une chambre contenant une jolie table surmontée par plusieurs colonnes cylindriques et dentelées, paraissant formées de plusieurs pièces superposées les unes aux autres. M. Babbage tourne une manivelle en guise de baguette magique, et voilà que ces colonnes, qu'on voit alors composées par des milliers de roues tournant les unes sur les autres et s'engrénant réciproquement; ces colonnes, dis-je, se mettent en mouvement, et non contentes d'exécuter les principales opérations de l'arithmétique [1], elles donnent les racines des nombres avec plus d'exactitude que les meilleures tables de logarithmes

(1) Pascal, à l'âge de dix-sept ans, s'occupa d'une machine de ce genre, mais propre seulement aux opérations arithmétiques.

connues. C'est au point que M. Babbage en a corrigé un grand nombre à l'aide de sa machine, et c'est presque exclusivement dans cette intention qu'elle a été faite. Voilà donc un assemblage de corps inertes qui calculent d'eux-mêmes et plus exactement que le meilleur cerveau calculateur.

Cette machine, d'une complication à la vérité effrayante, ne coûte pas moins de vingt mille livres sterling ; aussi est-elle plutôt à la disposition du gouvernement que d'un simple particulier. M. Babbage a encore avisé au moyen de faire graver sur une planche, et par la machine même, le résultat de ses opérations; de sorte que, en résumé, il peut par l'abaissement d'une manivelle obtenir des logarithmes de la plus grande exactitude, et faire en sorte que ces mêmes logarithmes restent gravés sur une planche. La planche sert plus tard à obtenir autant de tables qu'on en désire. Voilà ce que M. Babbage a l'obligeance de faire voir aux personnes qui lui sont présentées. Il est facile de deviner les *désagrémens* sans nombre que lui aurait causés son talent à une époque sans doute bien éloignée de nous ; et cependant notre généra-

tion lui porte un respect bien dû à ses vastes connaissances.

Notre visite à M. Babbage a eu lieu peu de jours avant de quitter Londres ; et nous sommes rentrés en France par Brighton, qui est une fort jolie résidence royale bâtie dans un goût tout oriental.

QUELQUES

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Quelques considérations générales.

—

Nous venons de parcourir un grand pays bien apprécié par quelques personnes et injustement critiqué par un grand nombre. Je ne puis me vanter de le connaître mieux que les autres, car je n'ai pu séjourner assez long-temps parmi ses habitans; mais ce dont je me fais un devoir, c'est d'être juste envers eux; et tout en ne disant que la vérité sans exagération et sans flatterie, je suis heureux de rendre au peuple anglais le tribut d'éloges qu'il

mérite et méritera toujours de ceux qui voudront l'examiner sans prévention et sans rancune.

J'ai peu de remarques à ajouter à celles que j'ai déjà consignées dans ce journal, à mesure que l'occasion s'en est offerte. Je vais cependant entrer encore ici dans quelques généralités, et, pour plus d'ordre, je considérerai ce pays sous trois rapports qui me paraissent bien distincts : moral, scientifique et commercial. Quant à la partie purement administrative, je ne saurais espérer de pouvoir en donner la plus faible idée; car il faudrait un grand mécanicien pour reconnaître en si peu de temps des ressorts aussi compliqués.

Par *rapport moral*, j'entends ce qui comprend à la fois les mœurs, les habitudes, les goûts, etc.

1° L'Anglais, né fort et robuste, est accoutumé de bonne heure aux intempéries de l'atmosphère; il l'est encore plus à l'isolement et, partant, à l'indépendance. Peu couverts et simplement nourris, les enfans sont souvent abandonnés à eux-mêmes. En tombant ils apprennent à marcher, et c'est à force de chutes que leurs muscles se durcissent. N'ayant personne qui les plaigne, il est rare de les

entendre pleurer, et je dirais presque que c'est en se concentrant ainsi en eux-mêmes qu'ils s'accoutument à présenter plus tard une immobilité de physionomie qui rarement trahit leur pensée.

Dès leur bas âge on leur inculque un profond respect pour la religion et pour ses ministres. Mais cet esprit religieux, qui ne fait qu'augmenter avec les années, est poussé souvent jusqu'à l'intolérance; d'où il résulte presque un mépris et une oppression directe pour tous ceux qui n'ont point, je ne dirai pas la même foi, mais les mêmes croyances. Une religion sévère est de toute nécessité dans un pays où tout se maintient en équilibre par la seule force morale; mais l'exagération est toujours vicieuse, et en tyrannisant, par exemple, une contrée aussi considérable que l'Irlande, on s'expose à ce que des utopistes rêvent et prêchent une division dangereuse à l'état. Pour donner une idée de la sévérité religieuse de ce pays, il suffira de dire que le dimanche il n'est permis ni de chanter, ni de jouer d'aucun instrument (les orgues exceptées), ni de rire, ni de plaisanter. En Ecosse on pousse l'exigence au point qu'on trouverait extra-

ordinairement mauvais que quelqu'un s'avisât de siffler au milieu de la rue.

Quelle que soit la fortune de l'enfant, on commence de bonne heure à lui apprendre un peu de géographie, de calcul et de dessin. Il y a des colléges et des maîtres particuliers pour les riches; il y a des écoles communales pour les pauvres: dans ces mêmes écoles on ne néglige pas la gymnastique, comme on peut le voir dans la description que nous en avons donnée plus haut.

La jeunesse (homme) a ici, et dans sa mise et dans ses manières, quelque chose de beaucoup plus sérieux que partout ailleurs. Si je craignais moins d'entrer dans de trop longues minuties, il me serait facile de prouver que de la tête au pied l'Anglais est toujours le même, c'est-à-dire sévère et concentré. Quant aux femmes, je ne pourrais que répéter ce que j'en ai dit à plusieurs reprises. Je ferai cependant observer encore que les demoiselles jouissent d'une très grande liberté, sans qu'on ait plus à craindre pour cela de leur vertu; et je suis moi-même témoin qu'on les confie quelquefois à des jeunes gens de leur âge, soit pour les conduire

à la promenade, soit pour les emmener en société, sans que le monde y trouve à redire et sans qu'on ait la moindre idée du mal.

Les mariages se font par volonté réciproque; rarement l'homme se marie avant trente ans, et la femme avant vingt-deux. En se mariant la femme renonce à sa liberté; en revanche l'homme devient plus casanier, et il est rare qu'il n'abandonne pas ses soirées au *club* pour les passer avec sa famille.

Dans un âge plus avancé le goût de la campagne se change presque en passion, et l'Anglais ne peut se décider à quitter ce bas monde sans avoir rendu un long hommage à tout ce que la nature offre de plus riant. Mais dans ce même goût son caractère perce: il préfère en général tout ce qui est simple et silencieux; il fuit les serres et recherche les allées plus ou moins bien régularisées de ses bois.

2° Les Anglais aiment beaucoup les arts et de préférence tout ce qui est antique, soit parce qu'ils aiment mêler au présent des souvenirs historiques, soit parce qu'ils croient peut-être trouver quelque rapport entre eux et les peuples qui furent et qui ne sont plus.

Leur architecture imite les anciens modèles, trop peut-être; mais il ne faut pas oublier qu'en tout ce que l'on fait ici, on pense toujours plus à l'avenir qu'au présent : que ce que l'on fait soit de longue durée, voilà pour eux la principale recommandation. En peinture, ils ne me paraissent pas aussi avancés. J'ai trouvé dans leurs salons de fort belles gravures, beaucoup de portraits, peu de tableaux d'histoire et quelques paysages; bon nombre de copies, fort peu de dessins originaux. Cependant ils aiment extraordinairement les tableaux des grands maîtres, et les paient le double de ce que tout autre pourrait offrir. Comment se fait-il qu'avec tant d'amour pour la peinture, ils aient si peu de peintres? Je laisserai à d'autres le soin d'expliquer cette anomalie.

Quant à la musique, dussé-je trouver beaucoup d'opposans, je soutiendrai que non seulement elle est fort du goût des Anglais, mais encore que beaucoup d'entre eux savent distinguer le beau de ce qui ne l'est pas. Cependant il y a quelques distinctions à faire pour ce qui regarde la généralité du peuple. Tous les Anglais aiment la musique vocale,

et en Ecosse surtout on trouve une foule d'airs nationaux et de romances pathétiques qui ne manquent pas d'une certaine mélodie fort douce. On les chante en général avec beaucoup d'expression, et l'on éprouverait encore plus de plaisir à les entendre, si l'on pouvait faire abstraction de quelques inflexions de voix trop gutturales ; tel est le genre le plus répandu.

Pour tout ce qui est opéra, la question change d'aspect, et il y a une très grande différence entre le public de tel ou tel théâtre. Ceux qui fréquentent le *King's Theatre* (1), accoutumés à tout ce que l'Italie peut fournir de bons chanteurs, savent apprécier le vrai talent et ne l'applaudiront jamais mal à propos. Ce public est juste, instruit et de bon goût; la belle musique l'émeut, et ce qui est trivial ne saurait lui plaire. A *Drury-Lane* (2) déjà le public commence un peu à changer : on lui donne la plupart des opéras italiens ou français traduits; et si je dois en juger, par exemple,

(1) A Londres.

(2) A Londres.

par la traduction du *Siége de Corinthe,* le traducteur est souvent infidèle et fait de véritables pots-pourris que l'auteur lui-même ne pourrait peut-être pas reconnaître. Quelquefois aussi on y joue des opéras anglais de compositeurs anglais, et nous y avons entendu entre autres le *Siége de la Rochelle,* qui contient de belles choses. L'auteur est M. Balf, acteur principal de ce théâtre, et qui joint une fort jolie voix de *basso* à un beau talent de compositeur.

Mais quant aux petits théâtres, comme, par exemple, celui de *Hay-Market* (1), on entre ici dans un cercle musical tout particulier. D'abord pour ce qui regarde la musique qu'on y joue, il est souvent difficile de pouvoir y saisir une trace de motif, et on ne serait pas plus heureux si l'on s'attendait à de beaux effets d'harmonie; car, supposé même que le compositeur eût fait à cet égard quelque savante combinaison, il est impossible qu'on puisse la rendre convenablement, vu la composition de l'orchestre. En effet, sur trente ou quarante

(1) A Londres.

musiciens qu'on trouve dans les orchestres des théâtres de ce genre, il n'y a ordinairement que deux seules contrebasses, dont une se repose parfois pendant que l'autre joue. Justice soit rendue aux violons; ils s'acquittent bien de leur partie, mais aussi ils sont peu secondés, et d'ailleurs aucun effet n'est possible lorsque la basse manque. Quant aux chanteurs, malgré que quelques-uns d'entre eux aient de la voix, peu savent s'en servir, et ils imitent en plusieurs circonstances les contrebasses, c'est-à-dire qu'ils chantent les uns à la suite des autres.

Heureusement il est rare qu'après l'opéra on ne vienne pas désennuyer l'auditoire par une bonne comédie; et à ce sujet je ferai observer que le talent dramatique est ici beaucoup plus avancé que le talent musical. Bonne action, prononciation distincte et beaucoup de décence, voilà le caractère général des acteurs dramatiques anglais; et qu'on ne croie pas que cet éloge soit uniquement applicable aux acteurs de la capitale, il l'est également à ceux que nous avons trouvés dans des villes secondaires. Au reste, je dois

dire que souvent nous étions peut-être plus attentifs à la manière dont les acteurs débitaient leur rôle, qu'à l'intrigue de la pièce. Ce n'est pas que les drames ne méritassent aussi l'attention de l'auditoire; mais un étranger ne saurait en apprécier les beautés, pas plus qu'il ne peut en sentir les défauts (1). Ce que nous disons pour les productions dramatiques, peut également être appliqué aux autres productions littéraires; aussi nous abstiendrons-nous d'en parler.

En Angleterre encore il y a le goût des concerts particuliers, et on trouve des *dilettanti* qui ont de belles voix et savent s'en servir. Cependant convenons que leur prononciation nuit essentiellement à la justesse des sons, et leur choix toujours pour l'*andante* finit par rendre le chant trop monotone. Le goût dominant, en effet, est pour la romance, le nocturne et l'adagio à une ou deux voix; aussi d'un beau duo de Rossini, vous verrez souvent l'éditeur anglais n'en imprimer que le tiers, et supprimer

(1) Voltaire, dans ses lettres philosophiques, dit, en parlant de la comédie anglaise : Allez en Angleterre, restez-y *plusieurs années*, et vous serez à même de *la* juger.

tout ce qui est *allegro* ou *agitato*. Le genre mélancolique a sans doute son côté agréable, mais il ne faut pas en abuser; et si j'en excepte quelques morceaux écossais que j'ai entendu à Édimbourg parfaitement bien chantés par madame A....., tout le reste, je le répète, m'a parfois paru trop monotone (1).

Rapport scientifique. — 1° Toutes les sciences en général sont maintenant fort cultivées en Angleterre; il faut convenir néanmoins qu'on s'occupe plus spécialement de celles dont on peut faire une application immédiate à l'industrie. C'est ainsi que les sciences physiques trouvent de zélés cultivateurs dans cette contrée; mais en cela encore on voit négliger peut-être dans chaque branche la partie transcendante, théorique, spéculative, pour s'en tenir simplement à la pratique. Le géologue

(1) Je me plais à rappeler ici quelques soirées musicales délicieuses que nous devions à l'obligeance de madame Livia Giannoni, artiste de beaucoup de mérite, qui joint une bonne méthode à une voix des mieux timbrées. Souvent nous avons pu entendre chez elle M. Marras, jeune compositeur distingué; M. Puzzi, célèbre joueur de cor; M. Remy, qui sort du conservatoire de Paris et qui joue du violon avec une expression peu commune; et M. Piccinni, qui, pour la musique gaie surtout, a un talent fort agréable.

étudie les terrains pour savoir reconnaître les meilleures mines et mieux diriger leur exploitation ; et voilà pourquoi la géologie est une des sciences les plus cultivées en Angleterre. Le physicien cherche à établir les courans d'air dans ces mêmes mines, et, d'accord avec le chimiste, il épargne certains produits à l'aide de quelques autres qu'on trouve moyen de fabriquer à meilleur compte.

Quant au mécanicien, c'est un véritable ouvrier, mais doué d'une intelligence rare et d'une adresse innée chez le peuple anglais. Il n'inventera pas précisément un nouveau mécanisme, mais il saura simplifier celui qui, chez un autre peuple, sera inapplicable à cause de sa complication, et il pourra s'en servir immédiatement à son grand profit. J'ai connu une personne à Manchester qui, sans jamais avoir creusé son cerveau avec des règles que d'autres ont eu tant de peine à établir, a construit huit machines pour faire des cardes [1], et, de l'aveu de ses concitoyens, ces mêmes machines sont plus simples et plus utiles que toutes les autres qu'on a vues

(1) *Carde*, espèce de peigne qui sert à carder.

jusqu'à présent. Je n'en finirais pas si je voulais multiplier les exemples de ce genre ; mais qu'on aille dans la moindre manufacture de ce pays, et l'on pourra juger du talent mécanique chez ce peuple, qui est toujours le premier à utiliser tous les beaux travaux théoriques fournis par le génie français.

Il n'y a pas même jusqu'au mathématicien qui ne veuille faire servir les chiffres à la mécanique, et la mécanique aux chiffres. Voyez, en effet, M. Babbage; c'est un mathématicien distingué: croyez-vous qu'il voue son temps au calcul des probabilités? pas du tout. Il a construit d'abord une machine propre à la vérification des logarithmes, et ne sera satisfait, je suis sûr, qu'après avoir trouvé un ensemble de rouages capables d'effectuer par leurs mouvemens toutes les premières opérations algébriques.

2° La médecine et la chirurgie comptent des hommes également de grand mérite par toute l'Angleterre, et je ferai remarquer qu'ils ne sont pas tous concentrés dans les trois grandes capitales, Londres, Edimbourg et Dublin. Il y a, par exem-

ple, un Prichard à Bristol, Kidd à Oxford, et tant d'autres qui sont disséminés sur la surface du Royaume-Uni. (1) Cependant, si l'on en excepte les deux anciennes facultés Cambridge et Oxford, il n'existe pas, je crois, d'institution médicale enseignante, en province, qui n'ait une date récente. Chaque ville presque possède maintenant une école avec sa bibliothèque et son muséum; mais cherchez l'époque de sa fondation, et vous trouverez qu'elle est encore à son origine. Disons toutefois que, grace à la nationalité des habitans, toutes ces institutions ont un progrès rapide; car les souscripteurs ne craignent pas la dépense quand il s'agit d'élever une institution utile à leur ville natale

(1) En énumérant les principaux hôpitaux de la capitale, j'ai nommé quelques-uns des médecins et chirurgiens habiles qui sont journellement appelés à y donner des preuves de leur talent. Je dois avertir ici que je n'ai pas eu la prétention de les citer tous, et que ce n'est point par oubli que j'ai omis d'en nommer beaucoup d'autres d'un mérite transcendant, comme, par exemple, le docteur James Clark, dont le *Traité sur la Consomption* suffirait, même sans autre titre, à lui faire une renommée européenne. Mais, je le répète, j'aurai à m'occuper longuement ailleurs et de leurs travaux scientifiques et de leur pratique.

et honorable pour leur pays. Ce que nous disons pour les institutions médicales, est également applicable à l'enseignement de toutes les autres sciences.

3° Le besoin d'association, comme nous le verrons bientôt, est ici général : conséquemment il doit y avoir beaucoup de sociétés scientifiques. Elles ont comme partout ailleurs des réunions périodiques, et je citerai quelques circonstances qui leur sont particulières (1). Le président, armé d'ordinaire d'un petit marteau en ivoire, ouvre la séance et répète à l'assemblée l'ordre du jour. Celui qui a la parole se lève immédiatement et fait sa *lecture* au milieu du plus profond silence; après quoi il se rassied. Souvent trois ou quatre minutes s'écoulent avant que personne prenne la parole pour répondre au préopinant. Ce laps de temps écoulé, un autre membre de l'assemblée se lève et commence sa réponse et ses réflexions; pense-t-on

(1) C'est ordinairement le soir que ces sociétés se réunissent. Les membres qui les composent arrivent toujours une bonne demi-heure avant que la séance soit ouverte, et vont souvent se reposer dans une antichambre où on leur sert du thé et du café.

qu'il s'adresse au premier orateur? Non, sans doute: tout son discours est adressé à M. le président. Sa harangue finie, il s'asseoit et attend la réplique. Celle-ci se fait attendre encore quatre ou cinq minutes; après quoi l'orateur qui a été le premier à parler, se lève et réplique à l'orateur précédent, mais sans jamais le regarder : c'est toujours à M. le président que lui aussi s'adresse. En d'autres termes, ce sont toujours deux personnes qui ont l'air de discuter leur opinion devant un juge sans appel. Cette discussion finie, le silence recommence pendant quelques minutes; et ne croyez pas pour cela que la séance soit terminée, car elle se prolongera encore deux ou trois heures. On dira peut-être que c'est avoir trop de *calme;* mais on pourrait répondre que le sang-froid dans la discussion n'est jamais de trop.

Les orateurs en général n'ont pas précisément la parole prompte, ce qui tient peut-être à l'exactitude mathématique avec laquelle ils formulent leur opinion ; mais par cela même que la diction est lente, leur prononciation est plus distincte, et leurs idées plus facilement comprises par l'auditoire. J'entends parler seulement des orateurs

scientifiques. Je n'ai pu suivre pendant assez de temps leurs assemblées politiques pour pouvoir bien apprécier les improvisateurs qui s'y distinguent. Convenons cependant que s'il n'y a plus ni les Pitt, ni les Fox, on y trouve encore des hommes de talent pour lesquels la loi qui leur défend de lire n'est pas d'une grande gêne. Pour ce qui regarde le célèbre O'Connell, c'est une question à part qu'on ne saurait traiter ici.

Non contens des sociétés scientifiques particulières, les Anglais ont annuellement une réunion générale sous le nom de *Société Britannique*, qui chaque année est convoquée dans une ville différente et que nous avons trouvée à Bristol. De tous les points du royaume les Anglais accourent à cette réunion ; et je crois qu'ils viendraient même du bout du monde s'ils le pouvaient, tant est grand le désir qu'ils ont de concourir tous aux progrès des sciences, et, je le répète, de celles surtout dont l'application tend plus directement à la prospérité de leur pays.

Rapport commercial. — 1° Quoique nous le mettions en dernière ligne, non seulement ce n'est

pas le moins important, mais encore il l'emporte sur tous les autres. Le commerce, voilà ce qui fait la force et le pouvoir de l'Angleterre. Mais pour que le commerce pût être fait sur de grandes proportions, il ne suffisait pas que l'industrie fût portée à ce grand développement qu'elle a maintenant en Angleterre. L'industrie et le commerce marchent ensemble, il est vrai, et se soutiennent réciproquement; mais pour donner à l'un et à l'autre tout le développement dont ils sont susceptibles, la force et les moyens de chaque individu isolé deviennent insuffisans. Un particulier peut avoir de grands fonds à disposer, mais encore ils ne sauraient suffire à ces grandes spéculations que le gouvernement lui-même n'oserait peut-être pas entreprendre. En tout et pour tout l'union fait la force, et ce qu'un ou deux ne voudraient pas tenter, la société le fera avec plein succès. Ceci est un axiome pour chaque Anglais; et je dirai presque que chez eux le besoin d'association devient manie, si ce n'était qu'à cette union ils doivent toute leur prospérité.

La première association anglicane peut être

considérée comme un pacte tacite que tout Anglais signe en naissant et auquel il ne manque jamais. Ce pacte est de sacrifier toujours l'individu à la nation. En temps de paix on condamnera sévèrement un homme qui se permettra de couper la moindre plante dans un champ qui ne lui appartient pas ; mais en temps de guerre, lorsque leur indépendance est menacée, le gouvernement confisquera (la loi l'autorise) tous les bâtimens marchands et leurs équipages pour les armer et s'en servir tout le temps que la guerre durera. S'ils sont brûlés ou pris, tant pis pour le propriétaire : il s'agit de la défense de tous, et non du bien d'un seul. Telle est la loi, et on ne réclame pas. Si le gouvernement anglais en agit de la sorte envers ses concitoyens lorsqu'il doit défendre les intérêts de la nation, faut-il s'étonner si dans ses rapports avec les autres pays on aperçoit trop souvent l'intérêt particulier et peut-être un égoïsme palpable !

2° Après cette grande association générale viennent les associations particulières ou par souscriptions, tendant à la fondation d'institutions utiles et philantropiques. Ainsi que je l'ai déjà dit, le gou-

vernement ne s'occupe pas de cela ; c'est à la nation elle-même à y songer. Les améliorations et les embellissemens, tels que routes, ponts, chemins de fer, etc., c'est par société encore qu'on les fait et qu'on les entretient ; enfin, tant d'autres spéculations qui peuvent procurer du profit sont également tentées par des sociétés, dont chaque membre réalise quelquefois toute sa fortune en actions. La spéculation est-elle mauvaise, celui qui perd ne voudra peut-être pas survivre à la honte d'avoir mal calculé ; mais ce n'est jamais la perte de son argent qui le chagrine, il s'en console sachant que c'est un autre Anglais qui l'aura gagné. J'aurais réellement trop d'exemples à citer, si je voulais prouver l'exactitude de ce que j'avance. Au reste, à côté de ces spéculations colossales, vous en trouverez d'autres qui paraîtront futiles et qui cependant portent aussi leurs profits ; elles prouvent d'ailleurs que ce besoin d'association se fait sentir dans toutes les classes.

J'aurais à parler de bien d'autres modes de réunion qui ont lieu en Angleterre, sociétés composées d'industriels et de commerçans, dont le but n'est

autre que la conservation de certains droits ou prérogatives; mais m'étant proposé d'éviter tout ce qui pouvait avoir rapport à certaines matières, je ne m'étendrai pas davantage là-dessus. Ce que j'aime à répéter c'est que, par cela même que tout se fait par entreprises particulières, les travaux sont en général plus tôt achevés; et rien n'est impossible à des gens qui risquent des fortunes immenses dans une spéculation qui tourne ordinairement au profit de tous, et qui perdent, je dirais presque philosophiquement, tout leur avoir, lorsqu'ils sont persuadés que leurs concitoyens en sont les héritiers.

3° Convenons cependant que, quoique le commerce soit extrêmement respecté, il existe de ces lois, mal appropriées peut-être au temps où nous vivons, qui nuisent parfois à cette liberté individuelle dont on se glorifie en Angleterre. Il nous suffira d'en citer une : Si un individu A se présente aux magistrats supérieurs, et jure devant eux qu'un autre individu B lui doit une somme quelconque et ne veut pas la payer, il faut que B (sans autres preuves que le serment de A) aille en prison et y reste trois mois. Si, dans ce laps de temps, A

ne parvient pas à prouver réellement que B lui doit cette somme, B peut, en sortant de prison, faire condamner A, et a le droit sur lui à une indemnité illimitée. Que résulte-t-il de cela ? Si A a une inimitié particulière contre B, il le fait mettre en prison tout d'abord, et lorsque les trois mois sont prêts à expirer, A quitte le royaume et se croit vengé après avoir fait subir à B cet emprisonnement et lui avoir causé par cela même des pertes incalculables.

Un fait semblable s'est présenté à Londres peu de temps avant que je quittasse l'Angleterre. Le docteur Ryan, homme très recommandable, a dû subir un pareil emprisonnement à la suite d'une calomnie de son libraire ; et il n'est pas nécessaire de dire les suites que ce malheureux événement a dû occasionner à M. Ryan. Malgré toute la justice qui lui a été rendue par ses nombreux amis, et quelle que soit la réparation qu'il pourra retirer du libraire, comment pouvoir se réhabiliter dans l'esprit de tant de gens qui ne jugent jamais que sur les apparences et ne suivent pas un événement quelconque jusqu'à la fin pour pouvoir baser leurs conclusions sur des faits positifs ? Voilà des lois qui

réclament l'attention des législateurs bien plus que tant d'autres d'une utilité secondaire. Ce n'est là, au reste, qu'un exemple parmi tous ceux de ce genre que j'ai pu observer. Il s'en faut, comme on le voit, que l'administration de la justice en Angleterre soit exempte de reproches; mais il faut se confier à la loi du progrès.

Je termine le peu que je pouvais dire sur un grand pays parcouru à la hâte. Je ne conclurai cependant pas sans répéter au lecteur (assez indulgent peut-être pour m'avoir suivi jusqu'ici) que ce n'est pas un livre que j'ai voulu lui présenter, mais quelques notes seulement, recueillies dans une tout autre intention que celle de les publier; ce ne sont que des renseignemens épars qui pourront lui servir plus tard, et dans lesquels il pourra peut-être vérifier le mot d'Horace :

. . . . . . *Concordia discors.*

FIN.

Table.

FIN DE LA TABLE.

